

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Mai 80 - n° 136 - 10 F
Portugal : 120 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,75

charlie



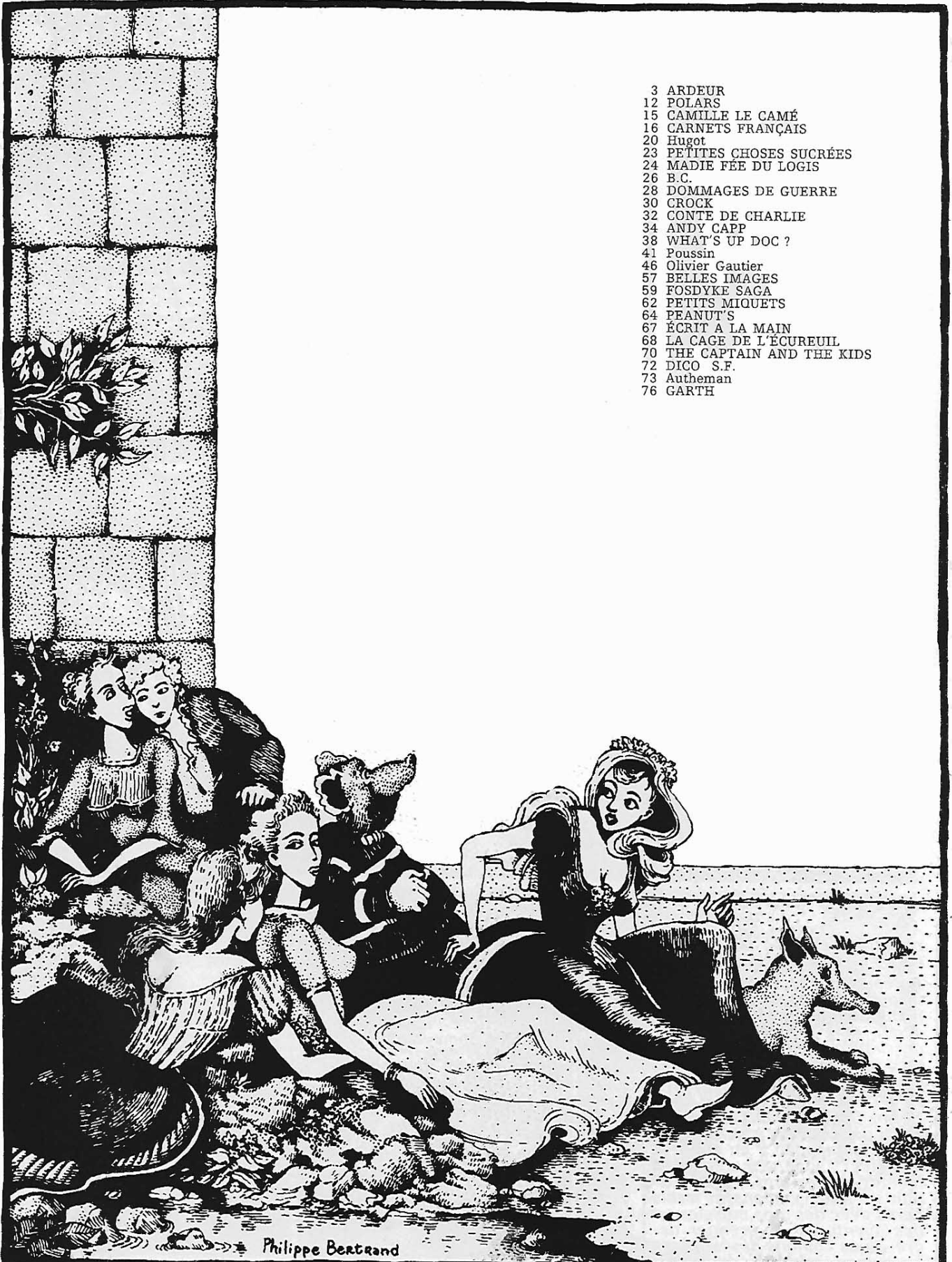
M 1319 - 136 - 10 F

Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

GAULOISES
LABORAL



3	ARDEUR
12	POLARS
15	CAMILLE LE CAMÉ
16	CARNETS FRANÇAIS
20	Hugot
23	PETITES CHOSES SUCRÉES
24	MADIE FÉE DU LOGIS
26	B.C.
28	DOMMAGES DE GUERRE
30	CROCK
32	CONTE DE CHARLIE
34	ANDY CAPP
38	WHAT'S UP DOC ?
41	Poussin
46	Olivier Gautier
57	BELLES IMAGES
59	FOSDYKE SAGA
62	PETITS MIQUETS
64	PEANUT'S
67	ÉCRIT À LA MAIN
68	LA CAGE DE L'ÉCUREUIL
70	THE CAPTAIN AND THE KIDS
72	DICO S.F.
73	Autheman
76	GARTH





Ardeur, l'homme sans visage, revient. C'est une bonne nouvelle, il nous manquait.

En couleurs, Poussin, le suisse inspiré, et Gauthier, un très jeune homme timide dont nous avons déjà publié une bande dessinée à l'âge de seize ans. Il en a presque dix-neuf actuellement. C'est peut être un petit génie.

Enfin, Garth revient. Toujours aussi débile, mais y'en a marre de l'intelligence ! Y'en a marre du talent ! Y'en a marre de la lucidité et des anti-héros ricquants ! Nous voulons de vrais héros avec des gros muscles, et des aventures au premier degré. Nous voulons des héroïnes en extase, jalouses, éperdues,

amoureuses, sacrifiées. Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoûtez pas les autres ! De toute façon, les bandes dessinées ne seront jamais aussi tarées que ceux qui aiment ça. C'est pour ça qu'on peut tout faire : il y aura toujours des gens pour adorer.

Manchette, l'homme qui sait tout sur ce qui n'a aucune importance, nous fait quelques révélations.

De Busscher, l'esthète belge, a découvert la France éternelle.

Madie a découvert les culottes à frou-frou.

Et moi je me découvre devant vous.

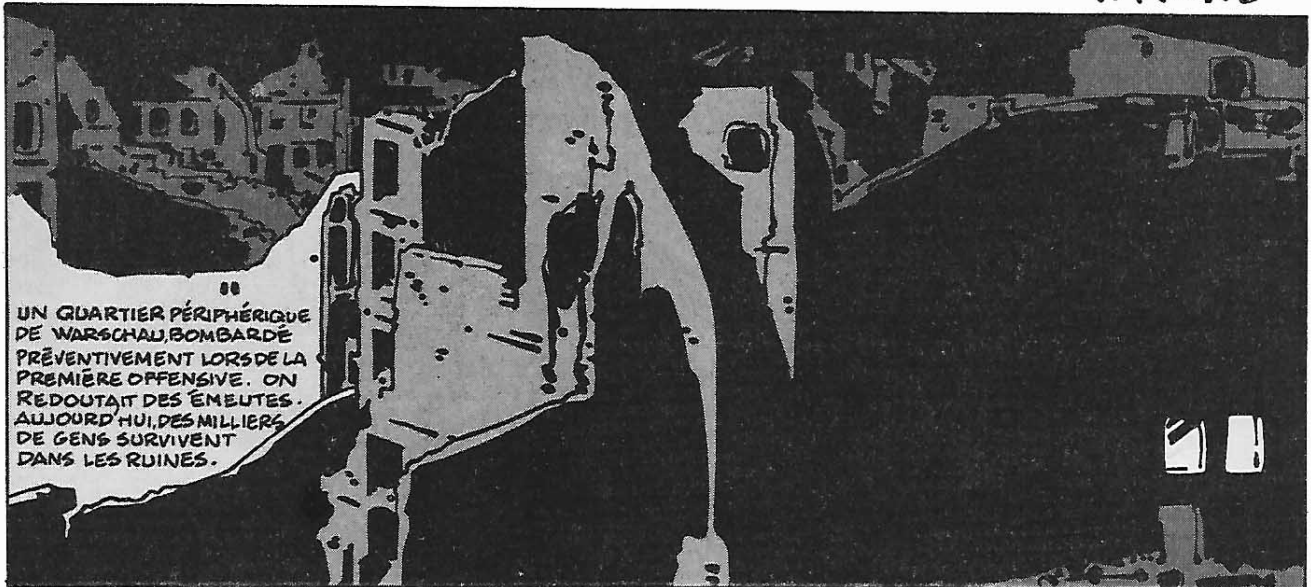
W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 2^e trimestre 1980
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier
 92200 Neuilly sur Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar



WARSCHAU 1

VARENNE









C'EST
L'HEURE OÙ
TOUT EST
POSSIBLE.



LE
CIMETIÈRE?



SI TU ÉCOUTES
LES PETITS
MARAUDEURS DE
VARSCHEAU, TU VAS
TE PERDRE DANS
UN CONTE DE
FÉES!

UNE NUIT DE COUVRE-FEU DÉCOUPE LES RUES AU COUTEAU. C'EST ÉTRANGE ET BRUTAL MAIS PERSONNE ENCORE NE MANIFESTE LA MOINDRE PEUR.



BAOM!



AU BOUT DE LA RUE,
DES OMBRES MARGNEUSES..



BAOM!



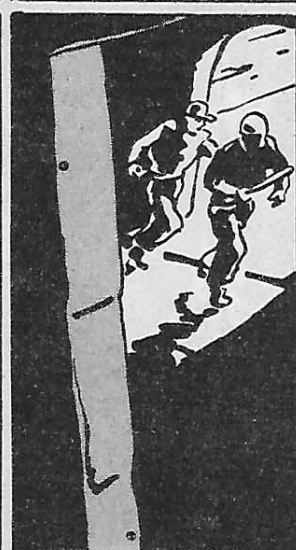
MAIS
CACHONS-NOUS!



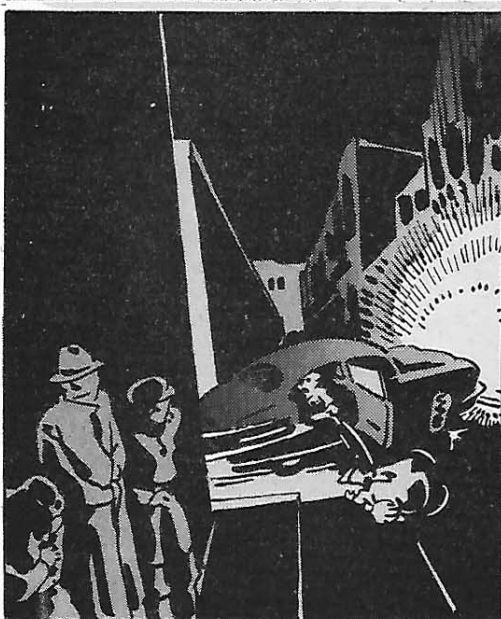
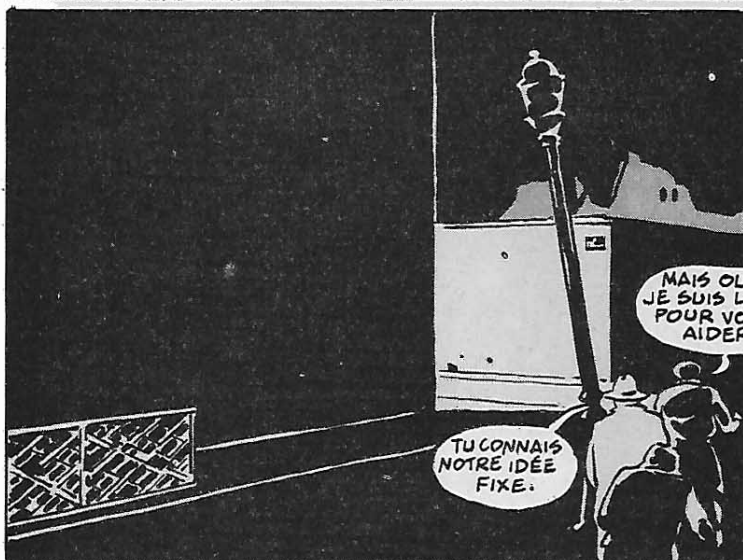
QU'EST-CE QUE
TU PLANQUES SOUS
TON MANTEAU?



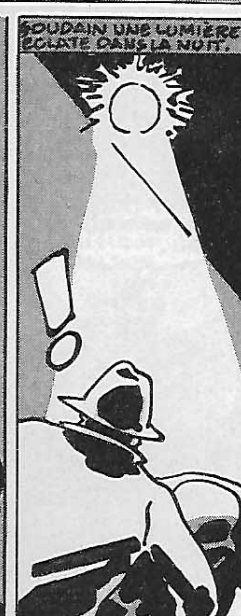
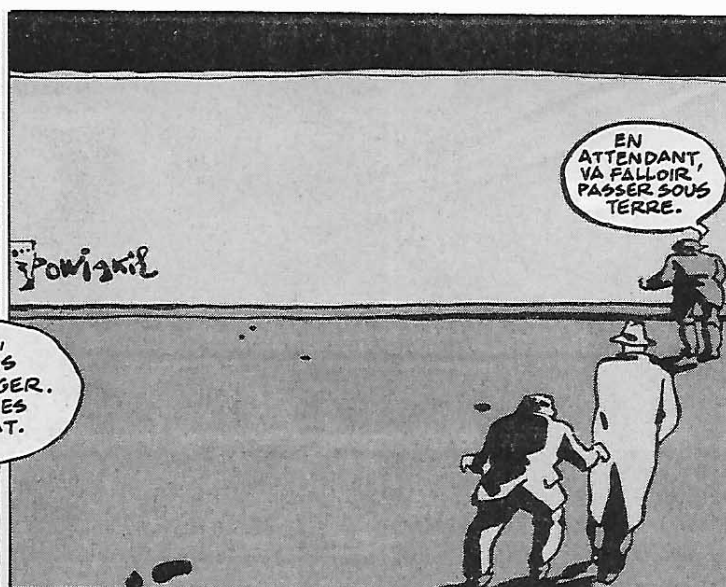
UN FUSIL...
ÇA PEUT
TOUJOURS
SERVIR.

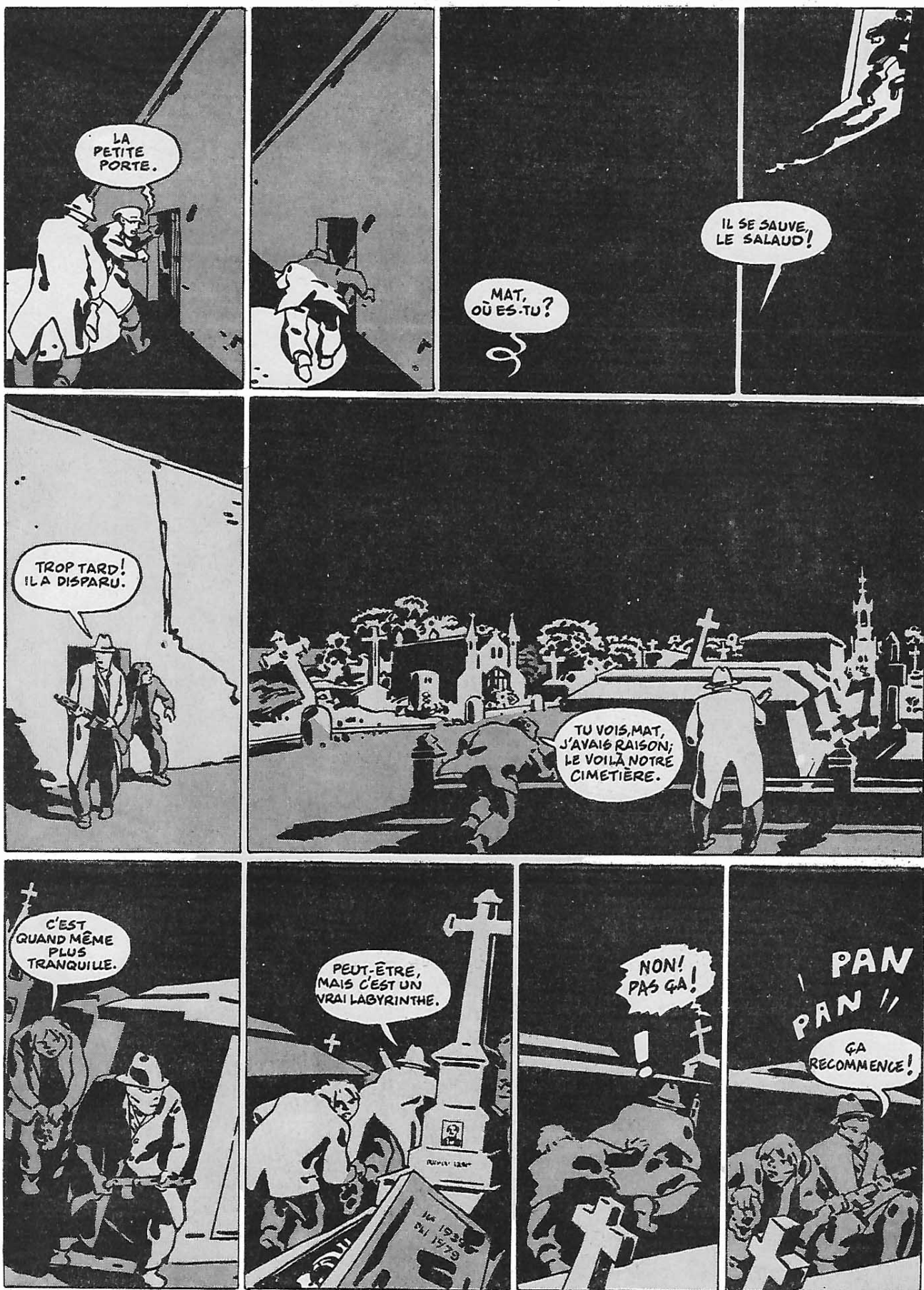


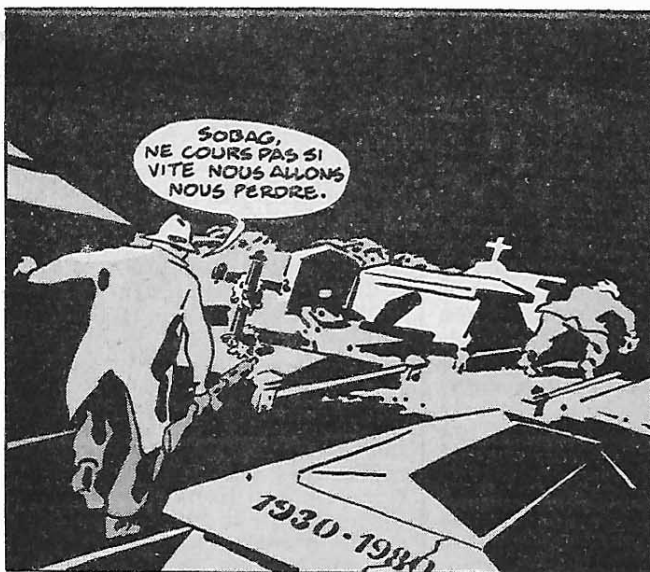
MAT,
CET
UNIFORME!











(à suivre)

TAKE 2

NOVEILLE PAS SATAN, d'Yves Barrec (Denoël), est un thriller psychologique qui présente un double intérêt. Immédiatement, c'est un suspense criminel bien construit, bien tendu, bien mené et bien écrit, pas mal pensé non plus ; bref, une distraction au moins assez bonne, pour l'insomniaque au moins.

Médiatement, ce livre a la particularité d'être construit assez explicitement sur le modèle du *Facteur sonne toujours deux fois*. Non seulement on retrouve le fréquent trio de la femme fatale, du mari avunculaire et néanmoins paternel, et de l'amant assassin ; mais divers détails, y compris le *modus operandi* du meurtrier, sont empruntés à James Cain ; et l'auteur signale même, de façon elliptique mais claire, que c'est la lecture d'un roman de Cain qui donne au héros l'idée de tuer. De ce pas nous vérifions encore une fois que la grandeur du roman noir classique fut d'être son temps. Sûrement, chez Cain, le plus tragique des grands auteurs de polars, le Destin qui frappe est comme les champignons : à la grecque. Mais il est aussi social, c'est-à-dire historique, complètement. *Le Facteur* est de 1934, et c'est le mauvais moment historique (en particulier la grande crise, mais pas seulement) qui détermine les personnages, leurs fins et leurs moyens.

Chez Barrec au contraire, c'est seulement la nature humaine et son mauvais côté (toujours présent, d'où le titre) qui poussent au crime. Et l'auteur, cherchant le tragique, a beau piocher dans son Sophocle de chevet et nous offrir enfin une scène de dévoration effectivement attrayante (hum !), et s'inspirer d'un grand livre, il n'a produit qu'un bon petit roman criminel.

C'est cet oubli de l'Histoire, au profit des préoccupations « éternelles » de l'art, qui constitue la « littérature policière » comme forme dépassée, sur quoi des auteurs parfois talentueux peuvent faire des variations parfois excellentes, toujours vides. Si l'on s'intéresse à la théologie (mon Dieu !), on pourra lire ainsi *les Intouchables*, des excellents duettistes Boileau et Narcejac (Denoël), sombre histoire de vengeance centrée sur un curé breton qui a perdu la foi (dur, mec, dur).

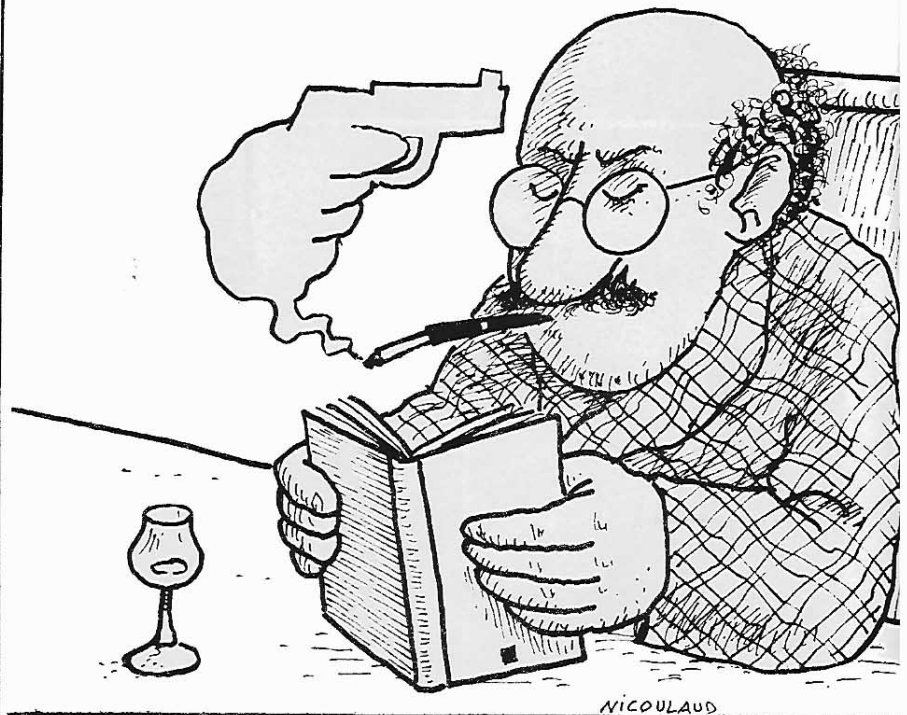
Si l'on préfère les mystères de la création littéraire, on préférera le *Rendez-vous de Delft*, de Tanugi (encore Denoël), méditation élégante et vicieuse sur les rapports entre création, crime et refoulement.

Tout ça est supérieur à la moyenne, mais tout ça manque de nécessité. La nécessité est toujours l'affaire d'un moment. Voyez, tiens, par exemple, en peinture, l'abstraction géométrique. A un certain moment nécessaire, ça donne Kandinsky. Et à présent, faire de l'abstraction géométrique, ça donnera seulement du papier peint pour une chambre de jeune. Pareil pour le polar. Comme je fais la fine bouche devant le néopolar, certains pensent que je tiens sur le genre le même raisonnement qu'Hughes Panassié sur le jazz ; erreur : je tiens le raisonnement inverse.

Un joyeux drille qui a compris la coupure, c'est John Thomas Sladek, fameux fleuron de la science-fiction moderniste burlesque. Le référentiel est son élément, jusqu'au pastiche inclus. Les amateurs de s-f n'ont pas oublié les imitations hilariantes de son recueil *le Garçon à vapeur*, non plus que des textes comme *la Découverte du nullitron* (en collaboration avec Disch, un pastiche joyeux de

communication scientifique).

De Sladek, Red Label a publié l'autre trimestre *l'Invisible Monsieur Levert*. Il s'agit d'un roman à énigme plus vrai que nature, orné de trois variations extrémistes sur le thème du meurtre en chambre close ; cela dans un groupe également archétypique, puisqu'il s'agit d'un club d'amateurs d'énigmes ; et avec pour héros un détective élégant, génial et délicat qui semble sortir d'une malle 1900. L'action se déroulant de nos jours, Sladek prend un plaisir pervers à faire surgir des éléments modernistes au milieu de l'archaïsme systématique de son livre. Un instant, on entend même du reggae, tandis que la *gentry* désargentée abandonne ses manoirs à des émirs pétroliers. Mais bien entendu ce sont ici les éléments modernistes qui paraissent déplacés, et fâcheusement vulgaires (l'instant où l'émir enrichi se permet de tirer au fusil sur un ballon, horrible incongruité, est un sommet). Sladek démontre ainsi, avec un humour d'autant plus vicieux que toute l'affaire est menée avec le plus grand sérieux, l'inactualité du roman à énigme. Eléatique comme un fou, c'est l'absence de mouvement qu'il prouve en marchant. Saluons donc, dans *l'Invisible Monsieur Levert*, une œuvre pataphysique.



RÉTRO MAIS PAS SEULEMENT

Saluons de même, c'est-à-dire au contraire, les rééditions. Je n'ai pu prendre connaissance encore des « Classiques du roman policier » (Ah, le fâcheux intitulé !), collection des Presses de la Cité où les excellents Endrèbe et Lebrun font paraître des volumes de la collection Mystère. Et je n'ai pas lu tous ces ouvrages en leur temps. Mais McBain, McGovern, O'Farrell, le *Tuer ma solitude* de Dorothy Hughes, c'est évidemment du premier choix, et le reste aussi.

Il faut aussi répéter fermement, surtout aux néophytes, que la collection Carré Noir, sauf les Hadley Chase et les Carter Brown qui sont des cas particuliers, est *intégralement* excellente, surtout récemment (je parle des cent derniers volumes que j'ai en main - 240 à 340 - et je vous conseille d'essayer de taper à la machine avec cent volumes en main, c'est grisant). Le blasé de service reprochera à cette collec-

tion d'être trop classique. Hammett, Chandler, McBain, McCoy, Irish, Charles Williams, Jim Thompson, Burnett, Goodis, Himes, excusez du peu - mais le blasé a tout lu. Qu'il relise. C'est meilleur à chaque fois. Ça aussi, c'est à cause du temps qui passe. Et il ne s'agit pas d'on ne sait quelle charmante patine rétro. La patine rétro ne donne jamais que du kitsch. Le polar classique est le contraire du kitsch : un style ; et, dans l'histoire des styles romanesques, le dernier.

Dans le Carré Noir, la surabondance de classiques ne vous empêchera pas d'apercevoir quelques ouvrages plus excentriques et quelques auteurs moins connus. Par exemple *la Baleine scandaleuse* (CN 284) de John Trinian, texte fort peu « policier » puisque tout s'y rapporte à l'échouage d'un cétacé sur une plage, mais texte absolument « polar » du côté de l'esprit. Ou bien *Oh ! Collègue* (CN 333) d'Edmund Naughton, un western, et sans meurtres, mais d'une perversité singulière. (De même qu'on connaît davantage Trinian pour *Mélo-*

die en sous-sol, on connaît un peu plus Naughton pour *la Belle Main*, rebaptisé *John McCabe* - CN 47 -, une perle.)

Après *Billy-ze-Kick* (CN 202), on a réédité plus récemment au Carré Noir le premier Vautrin, *A bulletins rouges* (CN 339), une écriture encore relativement sage, un monde déjà « achélémite », des idées déjà saisissantes (la « chambre à réfléchir » de Silence). Mais on trouve ici fort peu de néopolars. Écoutons donc l'admonestation moderniste : « Cet attachement inconditionnel à la tradition, cette imperméabilité à l'air du temps, cet ostracisme à l'égard de la production française, ce refuge confortable et timoré dans l'ancien, font que la littérature des années 80 se passera de Gallimard. » Ainsi s'exprimait un rédacteur de la revue *Gang*, après avoir loué l'excellence vétuste du Carré, et déploré que, de novembre 78 à novembre 79, le seul auteur français de la Série Noire fût Bialot.

Le sermon n'est pas faux, mais aussi il juge son auteur. Passons sur l'exaltation de la « production française ». (Ils ferment nos usines ! Ils investissent à l'étranger !) Le souci du publiciste est plutôt la modernité : « air du temps... littérature des années 80 ». Monsieur, vous vous moquez. *Gang* avait certes intérêt à présenter le néopolar comme quelque chose qui mériterait beaucoup de commentaires pendant dix ans (au moins). Mais cela ne suffit pas à rendre compte de la préoccupation sincère du chroniqueur ; il faut croire aussi qu'il s'intéresse vraiment à la littérature des années 80, qu'il n'aperçoit pas combien elle va être peu intéressante, encore pire que celle des années 70. Or c'est visible. Pour le néopolar, il va notamment se déchainer contre lui-même, comme font les autres écrits. Nous commençons d'avoir en abondance de l'« antipolar », comme nous avons eu de l'*anti-économique* et de l'*anti-Œdipe*, et d'autres. Il détruira son propre style avec une furia imitée de l'antique (ou du moins du début du siècle). Il proposera des représentations dont le contenu sera de plus en plus extrémiste : Un grand massacre de bourgeois, de sabreurs, de gavés et de curés a commencé de se produire sur le papier et va croître et embellir (Ce n'est pas nouveau non plus : déjà Judex, Fantômas, Eugène Sue...). Mais quand la

POLARS



question de la suppression de ce qui existe est posée là où elle se résoudra effectivement, sur le terrain, il faut être arriéré pour la poser sur le papier des romans. C'est répétitif ; et c'est une diversion.

« Manchette n'aimerait-il plus le roman noir ? » demande du coup Michel Lebrun (dans son *Almanach du crime*). Oh mais si. Mais quand son temps est passé, la nécessité du polar est passée aussi. Le polar contemporain, tel avant lui le thriller psychologique ou d'autres formes qui se survivent, ne peut plus guère s'adresser, *au mieux*, qu'aux insomniaques et aux voyageurs des trains. Et il peut faire *bien pire* : susciter l'enthousiasme promotionnel des folliculaires modernistes et des traîne-lattes de la conscientisation, par exemple ; et il le fait. Et il peut rêver d'un avenir plus ignoble encore : devenir la littérature des années 80, par exemple ; mais là, pas de panique, ça risque rien, et comme il est dit à la fin d'une anecdote obscure classique, « ça tombera tout seul ». Ouf !

EN REVENANT DE LA REVUE

Il apparaît que ça commence à tomber déjà, puisqu'il paraît que la revue *Gang* a disparu. Au reste, c'est dommage. Un peu étonnant aussi. L'alliance du fait-divers et du culturel est piquante, et a passablement réussi au quotidien *Libération*. Il manquait à *Gang* la principale innovation réalisée par la presse moderniste dans les années 70 (*Actuel*, puis *Libé*) : la participation des lecteurs à l'exposé enjolivé de leur propre misère. Mais cela ne suffit sans doute pas à expliquer cet échec, et peut-être ne peut-on espérer non plus que le public d'amateurs polaro-modernistes soit déjà si faible. Quand une revue disparaît après deux numéros, il faut plutôt supposer une débilité dans le financement initial.

Plus classique, *Polars* se maintient. Faut-il attribuer ce maintien à ce classicisme ? L'éclectisme benoît du périodique ne peut passionner ni la vieille dame de province, ni le loub, mais il ne les choque pas non plus. Je dois moi-même réviser explicitement le premier jugement que j'avais porté sur cette revue, puis que j'avais tempéré un peu. Je maintiens qu'il y a là peu de pensée ; le genre polar y est traité comme une chose qui se comprend de soi-même, triviale ; les auteurs qui

font l'objet de « dossiers » sont décrits de manière anecdotique ; les livres chroniqués le sont du point de vue du goût et de la forme (seule la critique de certains films télévisés est l'occasion de commentaires un peu élevés et considérables). Cependant, sous l'aspect mince de la publication, une grande quantité d'informations est fournie chaque mois – non seulement des informations biographiques sur les parutions, les programmes t.v., etc., mais surtout ces « dossiers », ces bibliobibliographies excellentes dont ont fait l'objet Bloch, Latimer, Vautrin, Malet, McBain, d'autres. (Et sans parler des textes : deux nouvelles par-ci, un roman de Goodis en feuilleton par-là, excellents aussi.)



Si l'on met de côté les hasards de financement, on sera donc tenté d'expliquer la disparition de *Gang* et le maintien de *Polar* (pour autant que celui-ci et celle-là soient avérés dans notre petit monde plein de finance et de hasards) par leurs particularités respectives, le fait que *Gang* a visé une clientèle finalement mince et labile, tandis que *Polar*, au risque de

paraître tout d'abord terne, s'abstenait tout à fait de promouvoir une quelconque « littérature des années 80 », et décidait de caresser plutôt dans le sens du poil le public hétérogène des insomniaques et des ferroviaires.

Vivent les insomniaques et les ferroviaires !

Manchette

PS. Dans mes nouveautés (j'écris cela début mars) : *Discretion de mort*, de Diana Ramsay (Red Label), est merdique et donne à croire que Ramsay était la femme d'un seul livre (*Approche des ténèbres*), car cette déambulation entre « différents suspects » (pauvres de nous !) est d'une banalité extrême, tandis que les affrontements psychologiques entre le personnage féminin (fine étude de caractère) et le lieutenant Meredith se traînent lamentablement ; trop occupé sans doute à finir son superbe *Film noir*, Guérif n'a pas eu le temps de corriger la traduction de son employée, de sorte que, ici et là, des bourdes ahurissantes servent à combattre le sommeil qui nous gagne. A la Série Noire, lâcher de volumes de Timothy Harris : agréablement chandlériens, *la Gâchette fatiguée* et *Un p'tit tramway dans la tête*, après *Tirez sur la chanteuse*, du nanan pour les insomniaques et les ferroviaires ; tandis que *Double traque* de Gunnard Landers (SN 1765) propose une intrigue plaisante et originale, mais obérée par le pathos bucolique ; enfin *A déguster froid* de Brian Garfield (SN 1764) conte assez lourdement les aventures de Charles Bronson, après qu'il a fini de tourner *Un justicier dans la ville* (le film de Winner que vous avez pu voir à la télé en février), de telle manière que je me console provisoirement de connaître très mal le travail de Garfield, dont plusieurs font grand cas. Et puis je m'en veux de reparler du Carré Noir, mais tout de même 1275 âmes de Jim Thompson est ressorti (CN 337), et ce livre « optimiste » de ce grand flippé est une bonne occasion de prendre contact avec son ouvrage, outre qu'il atteignait des prix choquants sur le marché des occasions, ce « numéro mille » de la SN. Quoi d'autres ? Un scoop : le sinistre Manchette fera paraître sa prochaine œuvre en feuilleton dans *Hara-Kiri*. A peine dégoûté, le mec. Ce sont ses théories fumeuses sur les insomniaques et les ferroviaires qui lui sont montées à la tête. Triste.



LES CARNETS FRANÇAIS DEL

LE PHÉNOMÈNE

Wenn ich Kultur höre... entsichere ich meinen Browning !

Encore vivant en 1980, le Reichsmarschall Herman Göring aurait eu fort à faire et le misérable canon de son browning eût risqué les pires échauffements... Bondissant au vernissage de Viollet-Le-Duc et garant ma voiture avenue du Général-Eisenhower, face au Grand Palais, que vois-je ? Une multitude ! Cent mètres de file en rangs par trois. En rangs par trois pourquoi ? En rangs par trois pour aller voir l'hommage à Monet ! (1) Révais-je ? Certes non, et d'ailleurs le même phénomène s'était produit pour Dali. Comme au cinéma la foule faisait la file, mais cette fois pour zieuter des chefs-d'œuvre pourtant dépourvus de la fascination aurifère du trésor de Toutankhamon... Voir, un Monet vaut quelques briques ! Alors, foule en délire scrutant avec intensité les vertus lénifiantes de son patrimoine (c'est l'année !), ringards-smicards se disant : « Et si j'en faisais autant, j'en gagnerais tout autant » ou snob-conformistes ne pouvant manquer « ça » ?

Dans les rédactions, on s'interroge... Et, j'en ai peur, aurait-il été raisonnable, ce fou de Göring ?

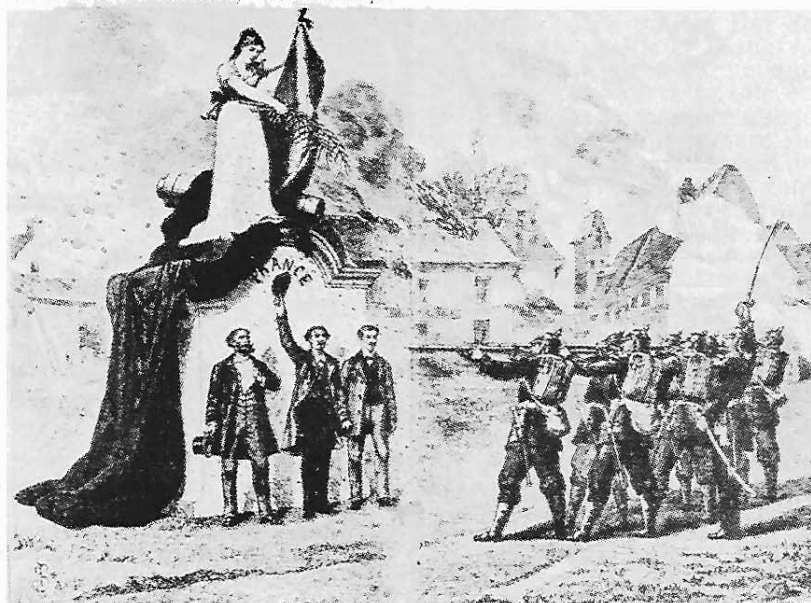
(1) A la date du vernissage de Viollet-Le-Duc, l'hommage à Monet était inauguré depuis douze jours.



En 1918, Göring (mince) ne sort pas en core son revolver, mais la canne du Baron Rouge : le dernier Richthofen du « Cirque volant ».



Jeanne d'Arc à Domremy - version laïque



De paisibles enseignants soldats de l'Aisne... et de belliqueux Allemands

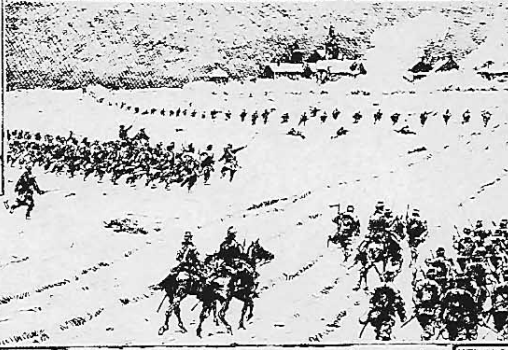
AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE



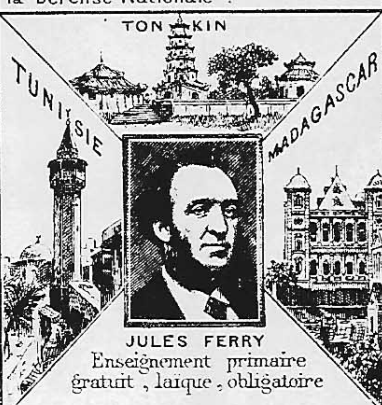
GAMBETTA



THIERS



Quel fut le grand citoyen qui organisa la Défense Nationale ?



Quelles furent les souffrances des Parisiens pendant le siège de Paris ? Pourquoi les endurèrent-ils si longtemps ?



JULES FERRY
Enseignement primaire gratuit, laïque, obligatoire



Comment Thiers a-t-il mérité le titre de libérateur du territoire ?

Constitution républicaine de 1875
1° Le pouvoir législatif appartient...
2° Le pouvoir exécutif appartient...

Qu'appelle-t-on la constitution de 1875 ?



Par la conquête du Dahomey ou la France s'est-elle agrandie ?



Quel est le grand homme d'Etat de la 3^e République ? Dites son œuvre ?



A qui appartient le pouvoir législatif ? Et le pouvoir exécutif ?



VICTOR HUGO
le grand poète républicain



Depuis Mac Mahon combien de présidents de la République avons-nous eu ? Nommez-les ?



PASTEUR
le bienfaiteur de l'humanité



ALEXANDRE DUMAS



GAMBETTA

Avec quelle grande nation la France a-t-elle fait alliance ? Nommez notre « ami et allié » ?

AH ! QUEL PANTHÉON

Le drapeau roulé dans un coin de la classe — celui que le premier de la même classe sortira le jour du 14 juillet (1) —, accroché au mur, « Les dernières cartouches » d'Alphonse De Neuville, épinglé à côté de la chaire le couplet de la Marseillaise : « Amour sacré de la Patrie... », la quotidienne leçon de français où Victor Hugo, poète officiel de la III^e République se voit vénéré ; Jeanne d'Arc et Domrémy en Lorraine ; l'école maternelle du 1^{er} mai 1882 qui publie un chant plus martial que maternel...

(1) Et qui ne marquait pas, alors, la fin de l'année scolaire...

Pour la Patrie un enfant doit s'instruire
Et dans l'Ecole, apprendre à travailler.

L'heure a sonné, marchons au pas,
Jeunes enfants, soyons soldats. (2)

... une école que l'on ouvre, c'est une prison que l'on ferme ; Paris,

(2) Comme le fait remarquer Alain de Benoist dans un article sur l'Allemagne paru dans la revue « Eléments », la France a été le peuple le plus belliqueux d'Europe. Elle a fait 185 guerres au cours des mille dernières années, alors que l'Allemagne n'en faisait que 25.

Il est vrai qu'elles étaient le plus souvent faites au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité.

enfin, terme d'une fastidieuse étude... Paris...

Ville auguste, cerveau du monde,
orgueil de l'homme,
Ruche immortelle des esprits,
Phare allumé dans l'ombre où
sont Athènes et Rome
Astre des nations, Paris !

Bigre !

Quiconque sait lire possède la clef de tout. Lire est le grand commencement. Enfants ! ne vous gênez pas ; accourez, joyeux, vous asseoir au grand banquet de la vie. C'est la France qui paie ! Ah, de nos jours, quelle cruelle déception ! Mais, comme le soulignait Maurice Barrès : Nos souffrances perfectionnent encore notre gloire. L'Alsace et la Lorraine, comme tous les héros, finissent en martyres. A l'usage de la France, nous produisons des hommes d'élite avec abondance et continuité ; et d'ajouter que si cette production a été totalement interrompue par la catastrophe de 1870, (celle de 14, en partie, grâce à lui, risquera d'achever l'ouvrage), sous le joug allemand, pas



Sainte Blandine dans la fosse aux lions

un Lorrain pas un Alsacien ne se sont distingués. Depuis trente-cinq ans, nos frères sont étouffés, ensevelis... J'ai plusieurs fois regardé dans les villages messins des écoliers qui s'en allaient abîmer leur esprit clair (Bravo !) sous les mots du maître étranger (3). En dépit de cet embarras, ils travaillent plus et comprennent mieux que les enfants des envahisseurs. Cela s'explique : ils sont civilisés depuis des siècles. Devenus grands, à la caserne, il n'y a pas plus de beaux soldats. Ils gar-

(3) Ce n'est pas l'avis de tous les Alsaciens. Sur ce sujet, et à lire de toute urgence, le livre de Pierri Zind, « Alsace-Lorraine, une nation interdite », est singulièrement révélateur (Editions Copernic) !

dent sous l'uniforme ennemi les vertus militaires françaises. (Heureuse Allemagne !)

Mais qu'à cela ne tienne : « L'air est pur, la route est large, le clairon sonne la charge. »... (Dérouté).

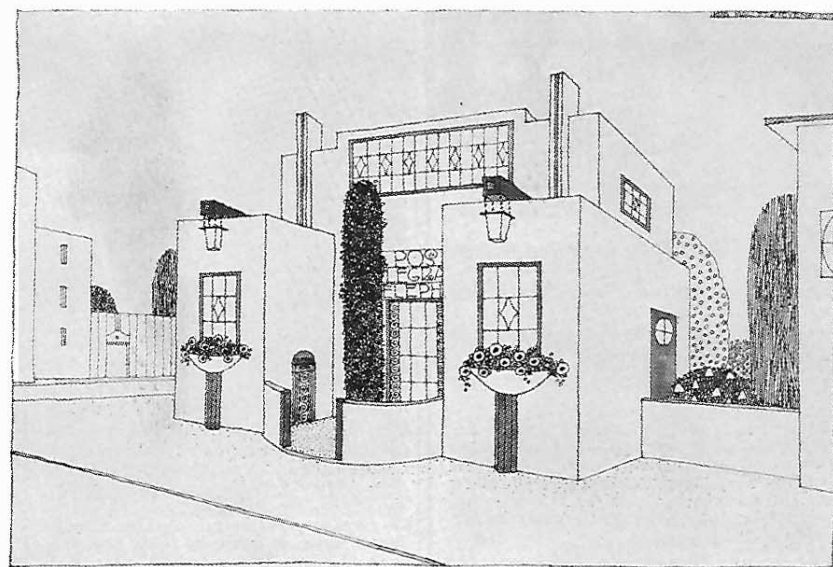
Tout cela pour vous mettre simplement dans la joyeuse ambiance graphique d'un livre qui vient de sortir aux éditions Phot'Œil : « les Héros de l'Histoire de France », et qui est une recherche iconographique (iconographiquement remarquable) sur le panthéon scolaire de la III^e République faite par Christian Amalvi, ancien élève de l'Ecole des Chartes... Edifiant ! (4).

(4) Et qu'un autre livre, « les Instituteurs », de Jean Vial, paru aux éditions Jean-Pierre Delarge, complète allègrement.

MALLET STEVENS (ROB POUR LES AMIS)

Belge comme tant d'autres qui, avec un soin vigilant et jour après jour, fécondent l'esprit français (suivez mon regard...), Rob, cependant, est né le 24 mars 1886 à Paris. Mais l'important n'est pas le lieu de la naissance, mais ceux de l'enfance. Or, le futur architecte la passa fort souvent à Bruxelles, dans ce lieu privilégié qu'est le « palais » Stoclet, propriété de son oncle due au crayon incisif quoique décorateur de l'architecte viennois Josef Hoffmann. Admirable, cette demeure combloit aussi, avenue de Tervueren, mon adolescence... Par-dessus le Bauhaus, Mallet-Stevens, c'est Hoffmann moins quelques fioritures. Voilà qui surprendra les récents « découvreurs » (1) de l'architecture weimarienne ignorants de l'Ecole viennoise et qui apparentent Rob au Bauhaus.

« Rob Mallet-Stevens, architecte », aux éditions des Archives d'Architecture Moderne, distribuées en France par celles du Moniteur.



Du Hoffmann

contexte D

si...si, si, si la vie est belle !

chante
Gilbert BECAUD

HEUREUSEMENT QU'IL Y A *Vespa*

★
Demander à nos agents un essai gratuit VESPA ou la chanson INÉDITE de Gilbert BECAUD spécialement dédiée à nos amis Vespiques.

(1) Comme « décideurs » dans une époque où on ne décide plus de rien.

L'OBJET INDUSTRIEL

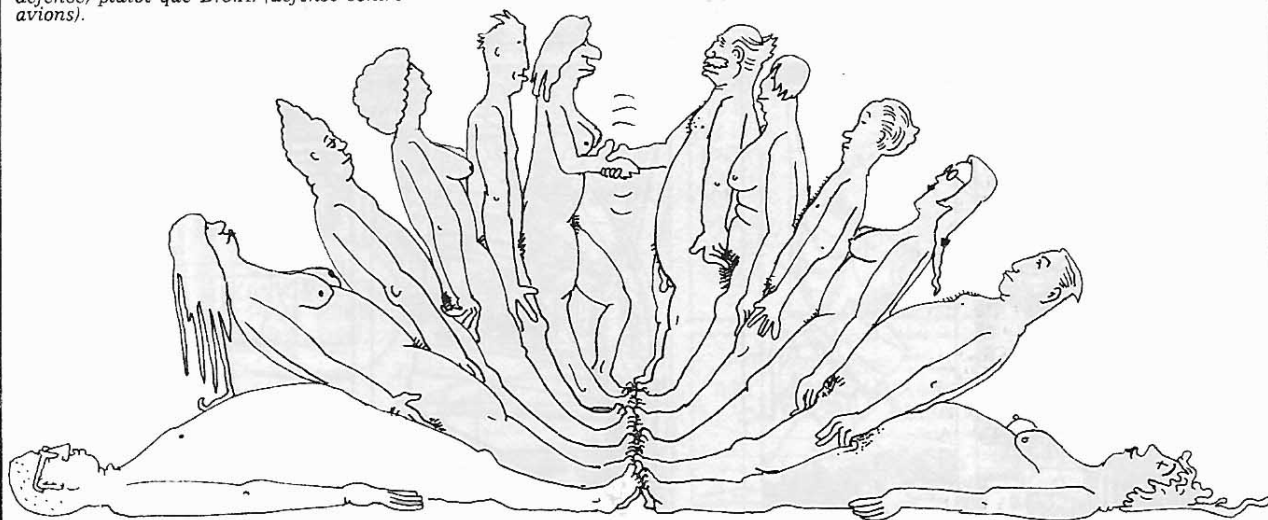
Mon premier cycle à moteur fut un scooter Vespa... Que je m'empressai de revendre, vu sa fâcheuse tendance au dérapage. Il était pourtant né d'un moteur d'entraînement de D.C.A. (1). L'objet industriel, c'est ça ! Un truc dont on fait un objet de grande consommation pour fils de famille « époque tricheurs » après que le truc ait cessé de servir à détruire leurs infortunés prédécesseurs tout aussi grands pilotes... Mais alors, manche à balai à la main plutôt que guidon sous le menton. Où, d'ailleurs, est la différence ! Pas vrai ? Faut bien vendre ! Au C.C.I. (Centre Georges-Pompidou), jusqu'au 9 juin. Fascinant !

(1) Particularité du loisir intéressante quand on a fait pivoter dans tous les sens un canon de D.C.A. de marque anglaise



Le proto de la Dodoche

« Beaufort » et donc A.A.D. (anti-aircraft defence) plutôt que D.C.A. (défense contre avions).



WILLEM

Je ne sais pas à quoi c'est dû, mais voici plusieurs numéros de « Charlie-Hebdo » où je tombe – bien évidemment, et toujours, après une toute première lecture de la radieuse page centrale de mon vénéré directeur (1) –, où je tombe, disais-je, sur des dessins de Willem qui touchent au génie-en-pleine-page...

Est-ce la sobre mais stupéfiante couleur qu'à son intrinsèque graphisme il ajoute ? Serait-il, comme on dit, dans une excellente « période » ? Je ne sais... Mais celui-ci, celle-ci ou ceux-ci réunis m'impressionnent tellement qu'il me fallait, et pour moi, et pour vous, chers lecteurs, le noter.

(1) Le professeur Choron.

LA RUE BONAPARTE

A coup sûr, l'une des missions fondamentales de l'Ecole des Beaux-Arts doit être d'organiser des ex-

positions nombreuses et variées. Tout lui en fait obligation : son emplacement dans Paris, les vastes salles dont elle dispose construites à cet effet, la richesse de ses collections, la production de ses ateliers où œuvrent de jeunes gens talentueux souvent venus du monde entier.

Jean Musy
Directeur de
l'Ecole Nationale
Supérieure des Beaux-Arts.

Voici, assurément, un langage nouveau... après les iconoclastes déprédations de Mai 68. Cependant, il semblerait que certains élèves ne soient pas d'accord. Selon eux, l'argent de cette politique serait pris sur le secours pédagogique dont ils se veulent soucieux... Curieux ! Mais à suivre !

Jean-Marie de Busscher



La chapelle des Petits-Augustins restaurée



LE CRI DES CAISSES



C'EST CURIEUX... BEAUCOSTAR A APPELÉ, IL VOULAIT VOUS PARLER. UNE CLIENTE L'A CHARGÉ D'ENQUÊTER SUR LE COMPORTEMENT DE SA GRAND-MÈRE DE 95 ANS. IL A VULU LA SUIVRE, IL S'EST FAIT SEMER!



BON SANG! LES VIEUX RAJEUNIRAIENT-ILS?

BEAUCOSTAR RÉCIDIVE



ELLE VIENT D'ENTRER... POUR TOUCHER SA PENSION, SANS DOUTE...



NOUS VOUS CONVOQUERONS POUR VOTRE DÉPOSITION.

D'UNE PART DES VIEUX QUI NE MEURENT PLUS, MIEUX, QUI RAJEUNISSENT. D'AUTRE PART, DES CENTAINES DE FAUX NEZ ET BARBES VOLÉS.



VOUS VOYEZ UN LIEN ENTRE TOUTES CES AFFAIRES, COMMISSAIRE?



IL FAUT QUE J'EN PARLE AVEC BOURRIQUE, MAIS POUR MOI, ÇA NE FAIT AUCUN DOUTE

VOUS ALLEZ UN PEU VITE EN BESOIN, COMMISSAIRE, SI JE PEUX ME PERMETTRE



JE TE REMERCIE, PECTEUR, MAIS JE NE M'OCCUPE PLUS DE L'AFFAIRE. J'AI ÉTÉ MUTÉ À LA BRIGADE COMMERCIALE... HEIN?... OUI, C'EST LA 12^È FOIS.

POURQUOI AVEZ-VOUS RACCROCHÉ, COMMISSAIRE? JE TROUVE ÇA UN PEU CAVALIER...

TROUVEZ-MOI L'ADRESSE DE GRATTE LES TRAINS, ET EN ROUTE



JE SUIS À PRÉSENT SUR UNE AFFAIRE DRÔLEMENT MERDIQUE. UN FABRICANT DE CARÉNAGES POUR CAMIONS, PROFIL GROS, A PORTÉ PLAINTES CONTRE UNE COMPAGNIE DE TRANSPORTS, GRATTE LES TRAINS, QUI A MODIFIÉ SON PRODUIT POUR L'UTILISER COMME CACHE-RADIATEUR ANTI-MOUSTIQUES... ALLÔ?... ALLÔ!

QUAND NORBERT M'A RACONTÉ SA FILATURE DE MÊME, IL M'A DIT AVOIR ÉVITÉ À DEUX REPRISES DE RECEVOIR SUR LA FIGURE UN CARÉNAGE DE CAMION MAL FIXÉ.

DE LÀ À GRILLER BOURRIQUE, JE TROUVE QUE VOUS Y ALLEZ FORT!





La viande arrive de Zurich par la poste. Le livreur la dépose trois fois par semaine devant l'hôtel Edelweiss, à Saint-Moritz. Dans le hall - transformable en synagogue -, les orthodoxes et leurs femmes dînent cascher. Cinq

LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

portraits de rabbins surveillent l'entrée. Un homme signe le registre. Il a peu de bagages et porte un nom hongrois. Il n'est pas juif, mais il a une réservation.

Le lendemain matin, il fait du ski à Corviglia. A midi et demi il s'arrête pour déjeuner à « La Marmite ». La conversation tourne autour de Gunther Sachs, le Dracula Club, et le chalet déserté du Chah. La femme assise à la table adjacente a remplacé la ficelle de son abonnement de ski par une chaîne en or et diamants. Les desserts sont opulents. Bavaroises, millefeuilles, schwärzwälder torte - les plateaux débordent. Il s'installe dehors sur une chaise-longue et aussitôt se sent écrasé par le soleil-ciel-bleu-neige blanche. Il mange une mousse framboise nappée de crème anglaise. Un hélicoptère dépose trois skieurs pressés à côté du tire-fesses. Des débutants du Corviglia Ski Club. Il décide de prendre la cabine plutôt que de descendre à ski. Les pistes deviennent verglacées en fin d'après-midi, c'est trop risqué. Son rendez-vous est dans deux jours.

Chez Hanselmann (1), à cinq heures, il trouve une place au rez-de-chaussée. Il n'aime pas trop partager sa table avec des inconnus mais en Suisse on n'a pas le choix. Les portemanteaux croulent sous le poids des fourrures. Le diamantaire



« Appenzelloises en costume du dimanche »

belge qui mange des vermicelles (2) à côté de lui met de la saccharine dans son chocolat chaud. Les pâtisseries attirent plus l'attention que la vue panoramique sur les montagnes. Il commande son « Café liquide » (3).

Petit déjeuner bruyant à l'Edelweiss le lendemain. La façon de chanter la prière des morts a partagé sepharads et ashkenazes. Les enfants hurlent et échangent des cadeaux sucrés. C'est la fête du Purim. Le village est placardé d'affiches : Championnat international de saut à ski. Il s'en va après le troisième saut. A la terrasse du Café Hauser (4), il sort son « Neue Zürcher Zeitung ». Rien. La coupe Rachmaninoff est rafraîchissante mais il tache son pantalon.

Cinq heures de l'après-midi. L'hôtel Suvretta, lieu de prédilection des fortunes discrètes, se trouve à dix minutes du centre. Les salons sont interminables, la piscine chauffée, les clients froids et pincés, les pâtisseries moyennes. Il rentre du Suvretta à pied en chronométrant son temps : 32 mn. Au milieu de la nuit, il entend une sorte de cri étouffé. Il se rendort.

Le dernier jour, le ciel est nuageux. Il a décidé de ne pas prendre le « Sport-bus » pour aller à son rendez-vous ; en ski de fond, le trajet Saint-Moritz-Maloja est agréable et

il n'y aura pas beaucoup de monde sur le parcours. Il enveloppe soigneusement les deux tranches de sanguines Hanselmann (6) dans sa serviette du petit déjeuner. Un sourire froid effleure ses lèvres.

Le Schweizer Haus est un des plus vieux châteaux de Maloja. Quelques skieurs de fond boivent un coup de blanc au coin du feu. Il remarque avec soulagement qu'il est en avance et que le « stübli » n'est pas plein. Il sort une carte postale de sa poche : des « Appenzelloises en costume du dimanche ». Une femme s'installe à sa table, face à lui. Il verse la sauce chocolat tiède sur sa glace vanille qui commence à fondre lentement. L'arme cachée sous la fourrure est imperceptible. Les Allemands n'ont pas entendu la détonation ; il y avait un silence. Personne n'aura l'idée d'examiner les sanguines tombées de sa veste.

Vivian Ostrovsky

1. Salon de thé fondé en 1894, avec façade d'époque. Mentionné par Nijinsky dans son Journal. Peut-être le meilleur de Saint-Moritz. Bonne pâtisserie ; chocolats maison de bonne qualité mais un peu lourds.

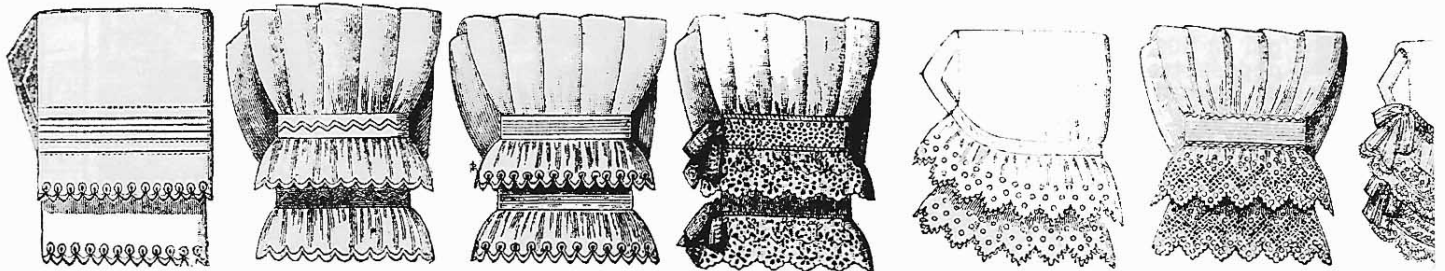
2. Crème de marron-meringue-glace vanille Chantilly.

3. Glace vanille-café noir-Chantilly.

4. Café Hauser, au centre de Saint-Moritz. Chocolat chaud en tasse très moyen. Bonnes pâtisseries, glaces, pralinés maison.

5. Sorbet fraise-glace vanille fraises marinées Chantilly.

6. Tranches d'oranges crues, glacées dans un caramel dur et transparent.



- N° 722. — PANTALONS très beau madapolam, droits ou poignet feston et pois. 3.95 et 2.90 Unis cinq plis. 3.50, 2.50 et 1.90
- N° 2. — PANTALONS madapolam, poignet, volant feston. 4.25, 3.25 et 2.60 Avec feston et broderie à la main. 6.90, 5.50, 4.25 et 2.90
- N° 725. — PANTALONS très beau madapolam à poignet ou droit, feston bouclé. Prix 4.90 et 3.90
- N° 726. — PANTALONS percale entre-deux et volant broderie ruban sous l'entre-deux. 6.50, 4.90 et 3.95
- N° 729. — PANTALONS madapolam, volant feston et pois. 4.90 et 3.60 En percale. 5.75 et 4.25
- N° 637. — PANTALONS percale fine, volant broderie anglaise. 4.75 Les mêmes avec entre-deux. 5.30
- N° 734. — nansouk garnis imitatie 8.7

MADIE FÉE DU LOGIS

LA BELLE ÉPOQUE DE LA DAME DU MÉTRO

LE pantalon coquin triomphe en même temps que la III^e République. Monsieur Thiers établit son pouvoir et les filles légères font régner leurs goûts en matière de mode. La crinoline-peau-de-chagrin se dégonfle et laisse la place aux tournures, poufs, drapés, nœuds et autres joyeusetés inconmodes. Les bourgeoises adoptent avec fureur les soutaches, les volants et les pompons imposés par les couturiers dans le plus pur style « tapissier », assortis à leurs rideaux.

Le développement des grands magasins permet au pantalon de descendre dans la rue vers les masses laborieuses, et toutes les merceries de village, pompeusement baptisées « Au Petit Paris », proposent des pantalons affriolants, tant aux soubrettes qu'aux femmes de notables. Dorénavant, toute jeune fille se doit d'apporter dans son trousseau au moins

13 pantalons (le trousseau le moins cher du catalogue : 6 en madapolam à plis à 2,65 F, 6 à jarrettière à volants festonnés à 3,25 F, et un en percale garni de broderies à 5,75 F, pour la nuit de nocces). Mais on trouvait aussi des trousseaux de 60 pantalons, dont un au prix fabuleux de 35 F, garni de véritables dentelles de Valenciennes. On n'en finit pas de tourner des pages et des pages de pantalons dans le catalogue des Grands Magasins du Louvre de 1889, pudiquement pliés, mettant en valeur le détail du volant ; ils sont ouverts ou fermés, au choix, et sont confectionnés dans une variété de matériaux qui va de la percale la plus fine au jersey molletonné, en passant par la finette, la flanelle ou le nansouk.

L'omnibus Madeleine-Bastille à impériale devient le fief des mateurs et les bottines l'objet d'un fétichisme particulier. Les statistiques de la préfecture de police notent que le nombre des amateurs de mollets croît de 58 % par temps de pluie. Un délicat rimailleur belge, débau-

ché par Paris, témoigne de cet attachement en termes touchants et rimes riches :

Ah ! l'exquise exhibition

De pantalons blancs et de cottes
De mollets et de bas à côtes...

La crinoline disparue, la femme ne reprend pas son souffle pour autant, et, de Charybde en Scylla, passe au corset-armure. Sortant du tub, elle passe sur sa peau une chemise sans manches mais qui descend jusqu'aux genoux, et s'enferme dans son corset qui la prend des épaules jusqu'au milieu des cuisses. Elle enfle alors un large pantalon qui l'ensache et se gonfle des pans de la chemise. Le haut du corset est recouvert d'un léger cache-corset à basques, serré à la taille par un cordon, qui se complète d'un jupon de dessous (parfois attendant, ou combinaison-jupon), pour finir par le jupon de dessus, à multiples volants amovibles. L'avant-garde tente le pantalon-combinaison, qui regroupe le cache-corset et le pantalon en une seule pièce. La



« Par son aspect, la femme 1900 ne possède une colonne vertébrale et un abdomen, et se vante d'une croupe illimitée. On comprend que sa vue ait frappé de stupeur assez d'adolescents pour accroître la clientèle du docteur Freud. » Jacques Laurent, « Le nu vêtu et dévêtu », Gallimard.

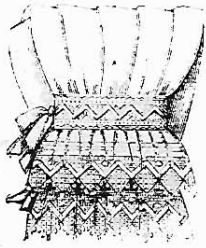
« Le coucher d'Yvette ».



PANTALONS
slant plissé,
valenciennes
6.50



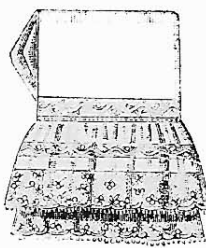
N° 735. — **PANTALONS**
percale, entre-deux et
volant broderie anglaise.
9.75, 7.50 et 5.90
Les mêmes, forme sabot.
10.50, 8.75 et 6.90



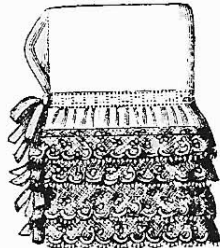
N° 736. — **PANTALONS**
percale, entre-deux et
volant dentelle
de fil. 7.90 et 6.50
Sans entre-deux.
5.90 et 4.50



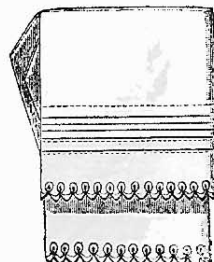
N° 734. — **PANTALONS**
percale, entre-deux et
volant broderie
madère... 6.90
Sans
entre-deux 5.90



N° 821. — **PANTALONS**
nansouk, entre-deux et
dentelle imita-
tion fine... 15.75
Batiste et
valenciennes... 35. »



N° 197. — **PANTALONS**
nansouk, deux volants
imitation
valenciennes... 12.75
Batiste et va-
lenciennes... 28. »



N° 722. — **PANTALONS**
tres beau madapolam,
droits ou poignet feston
et pois... 3.90 et 2.90
Unis cinq plis.
3.50, 2.50 et 1.90

vertu des dames était bien gardée par ces dessous-barrières, mais la silhouette y perdait en légèreté ! La vertu des dames marchait d'ailleurs à tout petits pas, surtout après l'invention des jupes entravées qui ne permettaient de bouger les jambes qu'à partir des genoux, maintenant les cuisses serrées. Allez donc prendre de l'exercice dans un tel appareil ! L'invention des jupes-culottes, réservées aux dames cyclistes, ne tempère que très légèrement ces excès.

Dans un temps où les épouses se barricadaient derrière leur lingerie, les mâles, à bout de nerfs, se ruaient vers les music-halls où de charmantes artistes inventaient le strip-tease. Le « Coucher d'Yvette » et autres « Chasse à la Puce » affolaient les messieurs en col dur et caleçons longs, et se répandaient dans tout le pays sous forme de cartes postales. On s'étonne de l'engouement pour des dames courtes sur pattes et passablement grasses. Enfoui sous ses dentelles, le corps finit par disparaître et devient le support de divers artifices et contraintes, un portemanteau animé.

Dans un ouvrage célèbre, et que l'on ne saurait trop conseiller à nos espiègles et indociles contemporaines, la comtesse de Tramar distille ses précieux conseils. Puisque « la vie se résume dans ces mots : conquérir l'homme », elle passe méticuleusement en revue les « armes dont la femme dispose pour terrasser son adversaire... tenant sous son pied dominateur sa victime pantelante dont les convulsions dernières se prolongent à son gré ». Dans le chapitre essentiel, discrètement intitulé « Avant, pendant, après », elle donne son maxi-

mum : Avant, cela est encore facile, l'homme sous l'empire du désir est assez aveugle, il sait cependant découvrir les beautés que l'amour lui offre à contempler : la déesse se dévêt peu à peu, laissant en une lutte amoureuse enlever chaque trophée qu'il recouvre ses perfection ; c'est le secret des attentions exaspérantes nécessaires pour convaincre le mortel de la suprême faveur qu'il va recevoir ; c'est le démantèlement de la forteresse, les stations amoureuses du désir... Pendant ! C'est la communion des âmes : qu'elle soit réelle ou feinte, il est indispensable que la volupté préside au sacrifice pour permettre l'illusion de survivre à la réalité... Après ! C'est l'instant décisif, le moment de la scientifique retraite, du tact, de l'exquise délicatesse où la déesse disparaît en laissant le regret, le désir insouvi... Il faudrait tout citer, ce livre est un chef-d'œuvre (1). La chère comtesse aborde même la question des « linges intimes », et c'est bien la première fois que ce sujet est traité. Dans les ouvrages sur l'histoire du costume, on le laisse pudiquement dans l'ombre. Voici le moment où jamais de laisser les hommes à la porte du temple mystérieux, nous espérons d'ailleurs qu'ils n'auront pas l'indiscrétion de lire ce chapitre et de se mêler de ce qui ne les regarde pas. La femme est sujette à certains maux que chaque lune renouvelle. Il faut, à ce moment, prendre des soins spéciaux, ajouter aux dessous des éléments protecteurs : le linge fin élimé, très doux, est mis en réserve pour ces occasions ; on vend également des serviettes hygiéniques américaines ou anglaises : tout cela ne vaut pas grand-chose et laisse des traces inutiles. On a beaucoup mieux aujourd'hui : c'est un coussin rond et allongé fait d'ouate hydrophile aseptisée et maintenu dans un filet invi-

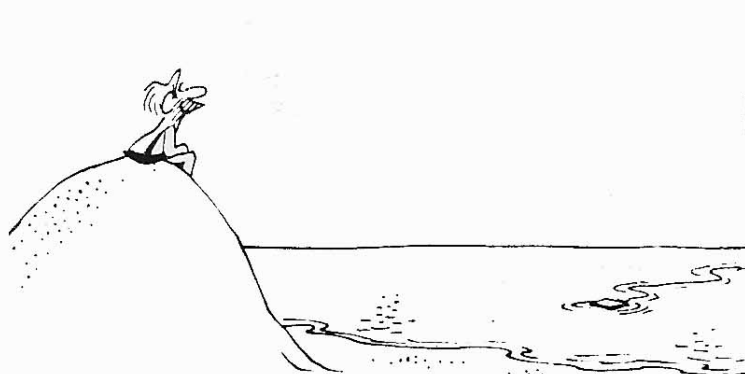
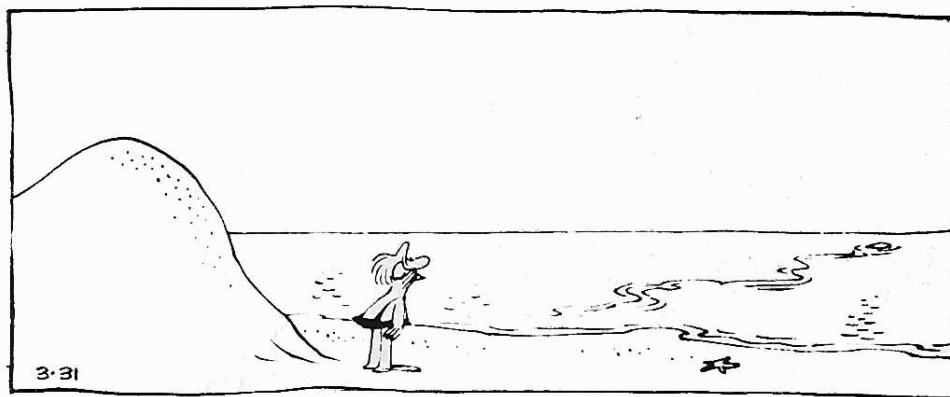
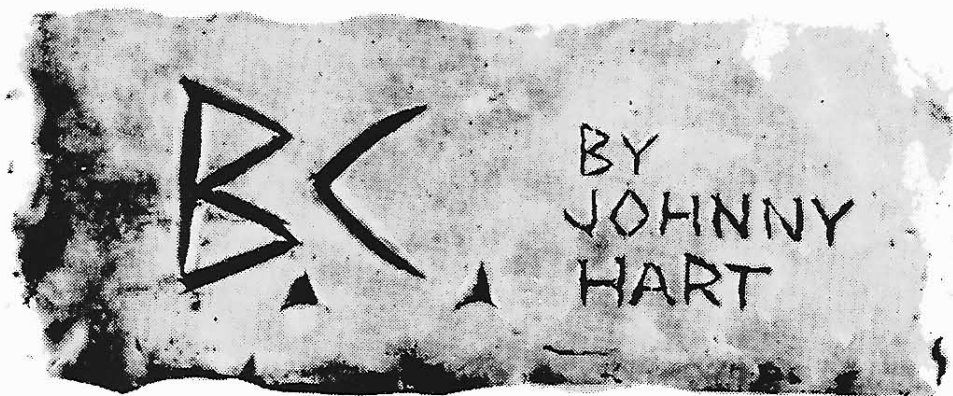
sible dont les bouts servent de lien pour l'attacher à une ceinture en élastique qui s'agrafe sur le côté par un ressort. On remplace le coussin par un nouveau jusqu'au moment où Phœbé évoluant disparaît pour ne revenir que le mois suivant. C'est trop joli !

La comtesse encourage bien sûr le port du corset, gloire et fleuron de la bonneterie barbare. La pin-up 1900 se coule dans un instrument de torture qui la fait bizarrement ressembler aux bouches de métro de monsieur Guimard et aux liseuses de Majorelle. Un long contrefort métallique efface et comprime le ventre jusqu'à l'asphyxie, bute sur l'aine qu'il meurtrit pour obliger la dame à creuser les reins.

Écoutons Cocteau dévider pour nous ses cauchemars de jeunesse : J'ai vu, moi qui vous parle, Otero et Cavallieri déjeuner à Armenouville. Ce n'était point une petite affaire. Armures, écus, carcans, gaines, baleines, ganses, épaulières, jambières, cuissards, gantelets, corselets, licous de perles, boucliers de plumes, baudriers de satin, de velours et de gemmes, cottes de mailles, ces chevaliers hérissés de tulle, de rayons et de cils, ces scarabées armés de pincettes à asperges, ces samourais de zibeline et d'hermine, ces cuirassiers du plaisir que harnachaient dès l'aube de robustes soubrettes semblaient, raides en face de leur hôte, ne pouvoir sortir d'une huître que sa perle. Un de nos gigolos modernes se sauverait à toutes jambes en face d'une de ces beautés.

Un espoir, tout de même, dans ce sombre tableau : en 1910 apparaît la culotte « Petit-Bateau », destinée aux enfants. Le début d'une légende.

(1) « Le bréviaire de la femme. Pratiques secrètes de la beauté », par la comtesse de Tramar (1903).



DONNE-MOI UNE DOUZAINE DE SNACK-BARS,
TROIS PRESSINGS, UN TONNEAU DE BAR-
TABAC ET UNE LIVRE DE BOUTIQUES.



© FIELD ENTERPRISES, INC. 1978 10-2

VOUS VOULEZ
ÇA DANS UN SAC ?



1/mt

NON ... METS TOUT ÇA DANS
UN POT-POURRI.



BONJOUR. OÙ EST CURLS ?



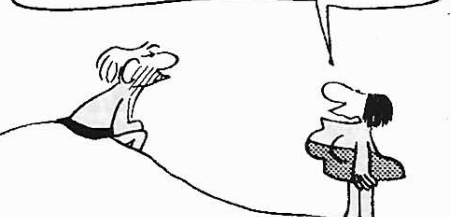
© FIELD ENTERPRISES, INC. 1978

IL EST ALLÉ DANS
LE MARÉCAGE.



10-10

... POUR RASSEMBLER SES IDÉES ?



1/mt

JE VOUDRAIS UN TIMBRE À
15 CENTIMES.



© FIELD ENTERPRISES, INC. 1978

VOILÀ. ÇA FAIT
16 CENTIMES.



10-26

POURQUOI CE
SEIZIÈME
CENTIME ?

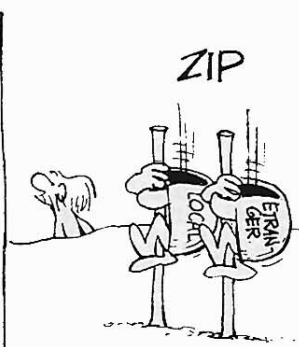


1/mt



© FIELD ENTERPRISES, INC. 1978

10-27



ZIP



1/mt



LES ARBRES, LE CIEL,
LES OISEAUX QUI VOLENT,
LES ÉTOILES, LA NUIT,
QUI NOUS FONT RÊVER,
LE SOLEIL QUI FAIT FONDRE
LE GIVRE

© FIELD ENTERPRISES, INC. 1978

10-28



LA COLÈRE DES ÉLÉMENTS,
LE CHANT DU ROSSIGNOL,
LA PEUR DE CE QUE LE MONDE
A D'INCOMMENSURABLEMENT
MYSTÉRIEUX ET QUI NOUS
FAIT EXISTER.

SIGH



QU'EST-CE
QUE T'ÉCRIS ?

UNE LETTRE AU
FAN-CLUB DE DIEU.

1/mt

DOMMAGES

SI, dans quelque deux ou trois mille ans, lorsque l'herbe poussera là où s'élèvent nos édifices, de savants antiquaires font faire des fouilles, ils croiront certainement, en retrouvant tant de statues féminines, qu'une loi ou qu'un dogme religieux nous interdisait de représenter l'homme par la sculpture ; et ils feront à ce sujet de longs mémoires qu'on lira dans les académies d'alors et qui seront peut-être couronnés...

De qui sont ces lignes ? Sont-elles issues de l'amazonesque chronique de quelque Hippolyte (1) de banlieue ? Est-ce la préface d'un sobre roman de science-fiction ou le propos désabusé d'un esthète partageant les goûts qu'à tort ou à raison l'on prête à Socrate ? Mais encore, mais qui pis serait, ne pourrait-on les identifier au cri machiste d'une pseudo-viriliculture pure et dure (2) ? Que nos amis paranoïaques de l'exégèse se rassèrent... Ces lignes ne sont ni des uns ni des autres, mais de Viollet-le-Duc, l'auteur extraordinaire du raisonné « Dictionnaire de l'Architecture (3) » !

Par l'essor prodigieux de la première révolution industrielle, basculé et roulé, le goût bourgeois a cru devoir se nuancer de sensualisme. Voilé d'allégories helléniquement scolaires, un érotisme pharisaïque impose parfois (sinon souvent...) une médiocrité forcée de savonneuses nudités. Et si (non sans lubricité...) le second Empire et, à sa suite, la III^e République, s'en délectent (4) ou s'en accommodent, Viollet-le-Duc s'en indigne. Passe encore que soient féminines la Gloire, la Guerre, la Charité, la Paix, la Physique ou l'Industrie... Mais le Commerce doit-il l'être aussi ?

Dans cette hacienda du bonheur qu'est l'école campanile de ce bourg riverain du Petit-Morin (5), il semblerait que la réponse doive être positive ! Le Commerce, comme l'Industrie, la Marine et l'Agriculture, est ici féminin.

Faut-il s'en plaindre ?

Faut-il traiter le (les) auteur (s) admirable (s) de ce sculptural quatuor d'épicurien (s) pourceau (x) (6) ? Eût-il fallu,



au burin d'une haine misogynne, émousser ce (ces) ciseau (x) de sculpteur, pour ne pas dire d'orfèvre tant le modelé des œuvres est frémissant... ? Chers lecteurs, plutôt que de se poser d'incongrues questions, ne conviendrait-il pas, avant tout, de se mettre à l'écoute de cette sororale statuaire... Que nous confient-elles, ces sœurs, du haut de leurs acrotères au ras du sol mais bordant la rue tel un allégorique fronton ? Tout de symboles, leur discours n'est pas logogriphe, oh, que non ! Tout d'abord, et c'est ce qui saute aux yeux, ici, à moins d'un jet de pierre des rives du Petit-Morin, l'idéalisation se traduit par l'harmonie formelle et le caractère tout à la fois grave et serein des expressions. Les gestes sont nouveaux, les attitudes parlantes, les uns et les autres logiques et clairs. Point d'ambiguïté dans la didactique précision de cet univers. Et c'est tant mieux ! Dans l'interdisciplinarité, un peu de sécurisation scolaire n'est, de nos jours, pas négligeable. Une mise en garde, toutefois, s'impose. Nombre de lecteurs risquent, en effet, de



se laisser emporter par le lourd maelström d'airain des phidiesques (7) seins(8) du Commerce, de la Marine, de l'Agriculture et de l'Industrie... Quoique normalement obsédés, je les supplierai de bien vouloir calmer leurs saines ardeurs et d'attendre... la fin de mon exposé. Car, auparavant et pour mieux saisir, il importe de décrire avec soin. Or, que voyions-nous... Symbole du commerce et des médecins, le caducée que porte au creux de son bras la superbe patricienne dont le seul souci est d'incarner (au plus près) le Commerce, se trouve être aussi l'attribut d'Hermès, le dieu grec de la Magie. Hou là là ! Fort heureusement, une pesante bourse d'or serrée sur son cœur vient nous rassurer et dissiper les horribles soupçons d'un improbable hermaphrodisme symbolique que la confusion des genres eût, aux angoissés, pu laisser prévoir.

Ouf ! Et d'une ! Et de deux, l'Agriculture ! Un maintien légèrement rustique où la juvénilité prime l'emphase, une gerbe de graminées céréalières sous

DE GUERRE



le bras, nous disent assez à qui nous avons affaire... Mon Dieu ! Qu'elle est nourrie de Vie, cette gerbe mignonne ! Si nourrie de Vie qu'on ne serait pas autrement étonné de voir s'échapper d'elle quelque effarvatté, cette petite phragmite des joncs chère aux moissonneurs (9). Mais... que cache la main droite de l'Agriculture ? Mes chers amis, cette main maladroite tente de dissimuler (on se demande pourquoi) une galette de pur froment protéiné enrichie aux germes de blé, symbole - déjà - de notre si efficace industrie agro-alimentaire !

Avec l'Industrie, les doutes ne sont plus permis, quoique... Certes, un port altier sinon quelque peu méprisant, disent à l'envi l'importance que la Nation attache au nouveau phénomène, et l'enclume et le marteau énorme sont là pour nous le confirmer, mais le vase ?... Ce vase, d'albâtre et du galbe le plus élégant, serait-il une urne... funéraire (10) ou une de ces urnes qui reçoivent tous les suffrages ? Ni canope, ni cratère, ni lécythe, ce vase -



quoique n'ayant rien à voir avec le vase de Mariotte - ne serait-il pas plutôt le symbole de la naissante chimie ? Bien évidemment, je vous accorde que la paire communicante eût été allégoriquement plus évidente, pourtant... Pourtant, digne pendant du marteau, tellement physique, ce vase secret au plus profond duquel bouillonnent nos incertitudes est, je vous l'affirme, celui de la chimie (11) !

Souplement déhanchée mais tenant néanmoins d'une main ferme le timon d'un gouvernail, lui-même relié comme il se doit à son safran, enfin, voici la Marine. O stupeur ! Stupeur profonde... Sa tête est dépourvue de lauriers ! Telle une « femme en cheveux » (12), narquoise et un peu vulgaire, la Marine nous sourit, la gorge provocante. Libre de tout service, sa main gauche étreint fébrilement un long objet de forme cylindrique, lunette-olisbos dont le gland semblerait cependant oculaire. Ainsi donc il apparaîtrait que cette République de terriens veuille traiter mal sa Marine... Triste

République ! Déplorable discrimination ! Quoiqu'il en soit, écolier dans cette école, chaque jour à la récré, sur mon électrophone à piles je lui aurais passé un disque des Platters, moi, à la Marine ! Oh ! Oh ! Only you... Serait-ce seulement parce que, jadis, je l'ai servie ?...

Jean-Marie de Busscher

(1) Il ne s'agit bien évidemment pas du porte-couronne de la tragédie d'Euripide et encore moins de l'Hippolyte de la « Phèdre » de Racine, mais d'Hippolyte, reine des Amazones, sauvagement assassinée par un « macho » qui voulait s'emparer de sa ceinture... Hé, oui !

(2) Telle celle instituée sous le III^e Reich et où, insensibles à l'étreinte de Vénus, les Adonis des Josef Thorak, Willy Meller et autres Hans ou Arno Breker, répondent en loyaux Teutons à l'appel des armes pour porter devant eux la lumière de l'esprit au nom d'Adolf Hitler. Quand donc, et enfin, fera-t-on une gigantesque exposition, voire un somptueux livre, de tous ces peintres et sculpteurs, les Adolf Wissel, Sepp Hitz, Adolf Ziegler, Arthur Kampf, Julius Engelhard et Hans Schmitz-Wiedenbrück (pour ne parler que des meilleurs) qui surent illustrer l'hyperréalisme et le colossalisme hitlérien... Le parallèle avec la sculpture et la peinture communiste ne manquerait ni d'intérêt, ni de piquant. En outre, l'ennui serait peu susceptible de se saisir de nos spleenétiques âmes.

(3) Il vous reste cinq jours pour aller voir au Grand Palais l'hollywoodien décor dressé au moyen des œuvres variées et étourdissantes de Viollet-le-Duc !

(4) On imagine volontiers ces déjeuners ou, aimablement, coule l'échauffant bourgoigne... En fin d'agapes, des artistes, le cou serré de Lavallières, viennent présenter aux élus de la Nation des cartons pleins de savonneuses nudités... Et, comme avec Wolinski, c'est vendu mon ami !

(5) Comme le Grand Morin, le Petit Morin se jette dans la Marne et Foch (de quoi s'agit-il ?) en 14 s'y est battu.

(6) Le (les)... Parce que je ne le (les) connais pas. Mieux, je ne veux pas le (les) connaître !

(7) Dans ces quatre statues, la plastique, d'une ampleur étonnante, fait concourir l'expression de l'intelligence et la noblesse à la vigueur, la grâce à la majesté, la sérénité au mouvement. Comment, dès lors, ne pas évoquer Phidias, l'initiateur inégalé du style classique, toujours réaliste par la vérité anatomique de la forme humaine mais aussi idéaliste par l'élévation de son esprit pour exprimer une pensée civique.

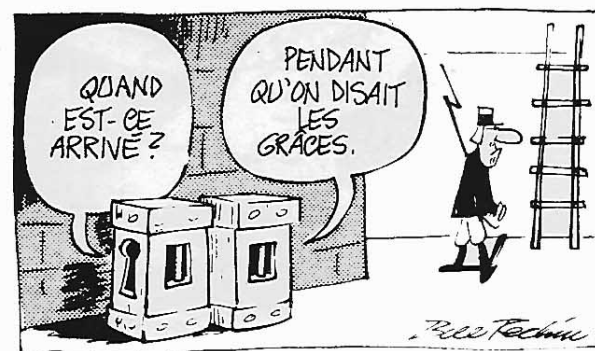
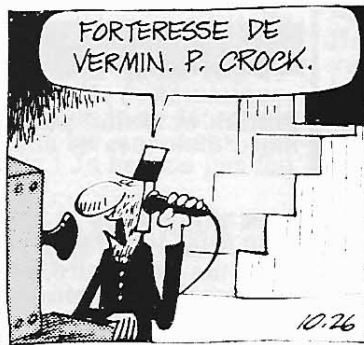
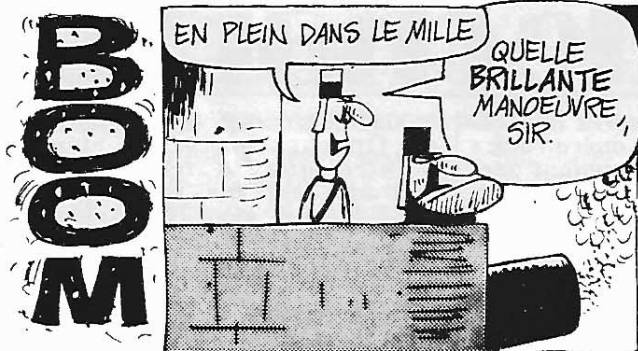
(8) Qu'Andrevon me pardonne.

(9) La phragmite des joncs, appelée aussi rousserole des roseaux, est une variété de la délicieuse fauvette.

(10) Et, dès lors, urne prémonitoire, voire divinatoire des catastrophes en chaîne que nous réserveraient les égarements du tout-nucléaire ?

(11) Un point, c'est tout ! Et que ceux qui ne sont pas d'accord s'abstiennent de m'écrire.

(12) Avant et juste après la Grande Guerre, une « femme en cheveux » c'est-à-dire une femme qui sortait sans chapeau, ne pouvait être qu'une femme du peuple. Heureux temps où d'un simple coup d'œil il était permis de savoir qui était qui...



les contes de charlie

Francis Valéry est un de ces petits jeunes enthousiastes qui font regretter aux vieux débris d'être devenus des vieux débris, ce qui les guette, de toute façon. Il habite près de Bordeaux, et ses amours conjuguent la S-F et la musique, ce qui devient de plus en plus courant. En musique, il joue de la contrebasse dans un orchestre

rock et, aux dernières nouvelles, préparait un « opéra-rock » qui doit être maintenant terminé, à moins que ça ait foiré.

En S-F, il a fait pratiquement tout seul pendant deux ans un fanzine intéressant, Ailleurs et autres. Puis, racheté par les Editions Ponte Mirone (Jacky Goupil, Pomy, 11 300 Mi-

moux), il s'occupe maintenant de Opzone, qui n'est rien d'autre que la trois cent quarante-septième revue pro de S-F, qui vient de naître avant qu'elle ne meure. Tout change, tout bouge. Valéry a du bide et les cheveux rouges, il porte un blouson de cuir noir, c'est un petit marrant...

Andrevon

PARANO URBAINE

PRÉGÉNÉRIQUE

Si délirer veut dire être seul conscient de la présence des Autres, alors oui !, je délire !

Je ne sais plus très bien comment cela a commencé. Depuis le temps, j'ai construit quantité d'hypothèses, laquelle est la bonne ?

D'où viennent-ils ? Mais ce n'est pas le plus important !

Leur destination : la Terre, et ils y sont déjà.

Leur but : en faire leur univers...

Et pour cela, ils s'infiltrèrent sournoisement, allant même jusqu'à prendre apparence humaine.

Là encore, je ne sais trop comment ils procèdent. Peut-être ont-ils le pouvoir de remodeler leur corps pour lui donner forme humaine ? A moins qu'ils ne sachent redonner un semblant de vie à un cadavre frais, pour l'occuper, le manipuler ?..

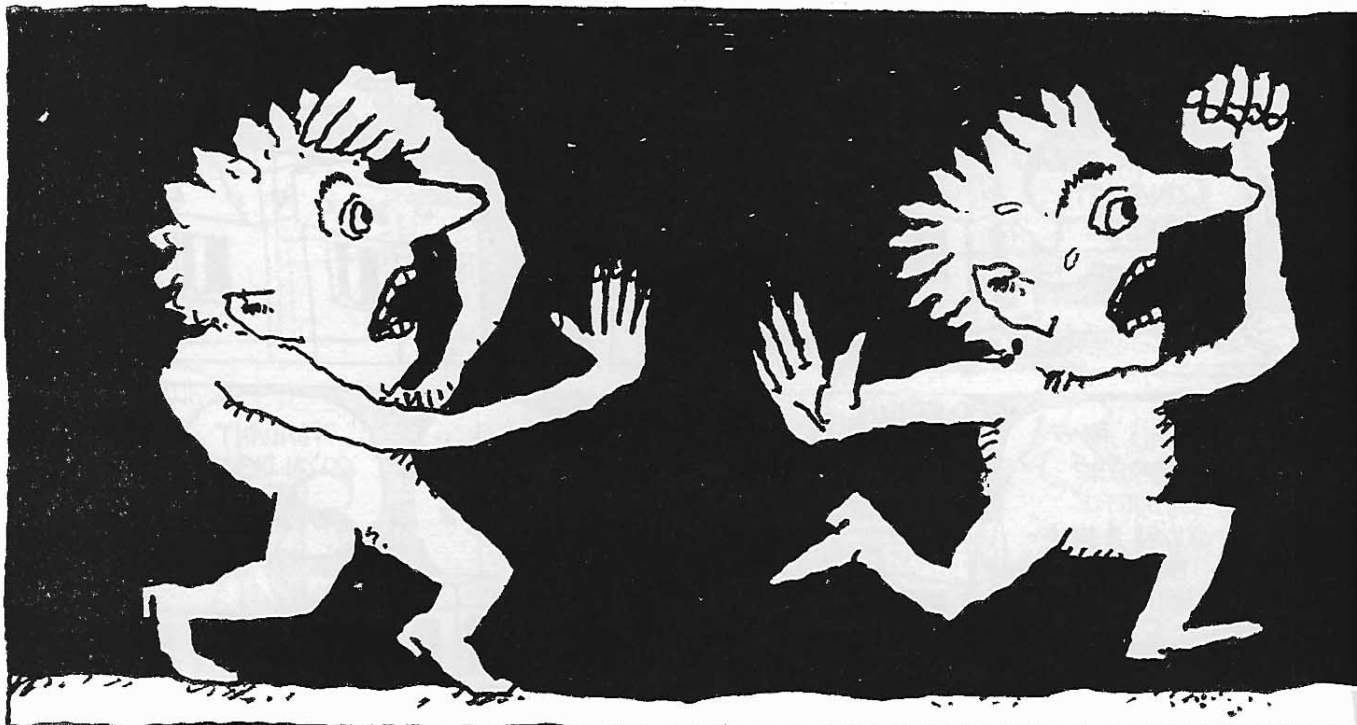
Je ne sais pas.

Heureusement, il y a les « signes ». Ceux-ci ne trompent pas. Je sais maintenant les reconnaître à coup sûr. Ils le savent bien et les camouflent astucieusement... Il leur suffit d'enfiler une veste et de la boutonner. Mais on ne me trompe pas, moi.

LES AVENTURES D'ARTHUR VINCENT CONTRE LES ENVAHISSEURS

Produit et réalisé par, d'après le roman de, scénario dialogues et adaptation de Francis Valéry.

Ça fait deux jours qu'ils me traquent. Ils savent que j'ai percé leur secret. Ils veulent me faire taire, et pour eux, une seule méthode garantira efficacement mon silence : ma disparition pure et simple.



Il faut que le monde entier soit prévenu de l'effroyable danger qui nous menace. J'espère que j'aurai le temps de finir cette lettre et de l'envoyer à bon port. Il faut que cela soit ainsi, sinon la Terre est condamnée à court terme.

Comment pourrais-je vous convaincre ?

Jusqu'à présent, j'étais seul dans ma lutte. Je n'ai jamais pu convaincre la moindre personne. J'en ai détruit des dizaines déjà, mais ils sont sans cesse plus nombreux. Je ne comprends pas que personne ne se soit aperçu de leur présence. On les reconnaît pourtant aisément.

Déjà l'an dernier, ils avaient réussi à camoufler leurs vaisseaux. Ils avaient réussi - je ne sais trop comment, peut-être par un champ de force remodelant les ondes de forme ? - à leur donner l'apparence d'une Citroën Méhari !

C'était assez ingénieux. Ils pouvaient ainsi circuler tout à fait librement parmi nous.

J'ai heureusement découvert que le champ de force était perméable à une vulgaire bombe incendiaire. J'en ai donc fabriqué des dizaines. C'est très facile, une bouteille vide, un peu d'essence, et un bout de chiffon...

J'ai pu détruire ainsi une vingtaine de ces vaisseaux, pendant la nuit, quand les envahisseurs les laissaient sans surveillance contre un trottoir par exemple.

Hélas, ils sont infiltrés jusque dans la police. Et même dans la presse qui déclencha une campagne de calomnies, prétendant qu'un fou détruisait les Méharis, comme cela, systématiquement ! Ce qui était faux, puisque je ne détruisais que celles qui camouflaient les vaisseaux des envahisseurs. Pas les autres ! Je ne suis pas fou quand même !

Vous comprenez maintenant le danger ? Ils sont partout ils contrôlent tout, ils peuvent faire passer n'importe quel mensonge !

Nous sommes perdus si je ne continue pas la lutte.

Maintenant ils laissent les vaisseaux en orbite. J'avais gagné la première manche.

Ils ont trouvé la parade. Ils se déguisent en Terriens, et pour se reconnaître, ils portent un insigne. J'en ai trouvé trois groupes principaux.

Les chefs - responsables d'un secteur - arborent un insigne indiquant le secteur dont ils sont chargés. En code secret bien sûr. Le chef pour mon quartier a un pull marqué UNIVERSITY OF MICHIGAN. Un peu plus loin, il y a un UNIVERSITY OF MASSACHUSETTS. J'ai aussi repéré un UNIVERSITY OF OHIO de l'autre côté des boulevards.

Il y a aussi les troupes d'action psychologique - souvent des créatures d'apparence féminine - qui arborent le sigle FRUITS OF THE LOOM, généralement sur le sein gauche. Ce sont ceux qui tendent les embuscades.

Enfin j'ai repéré le gros des troupes. Eux, ils se parent d'un autre sigle : UCLA. Il doit s'agir des sans grade, de ceux qui sont chargés d'occuper le terrain, car ils sont de loin les plus nombreux.

J'ai compris cela avant-hier, en voyant combien ils étaient nombreux parmi nous. J'ai noté que près du quart de la population fait partie de leur camp. Il est peut-être même déjà trop tard !... Personne ne me comprend, fous que vous êtes !

Hier, j'ai vu le UNIVERSITY OF MICHIGAN de mon quartier donner des ordres à trois UCLA et à deux FRUITS OF THE LOOM. Puis ils sont montés dans une 4L commerciale.

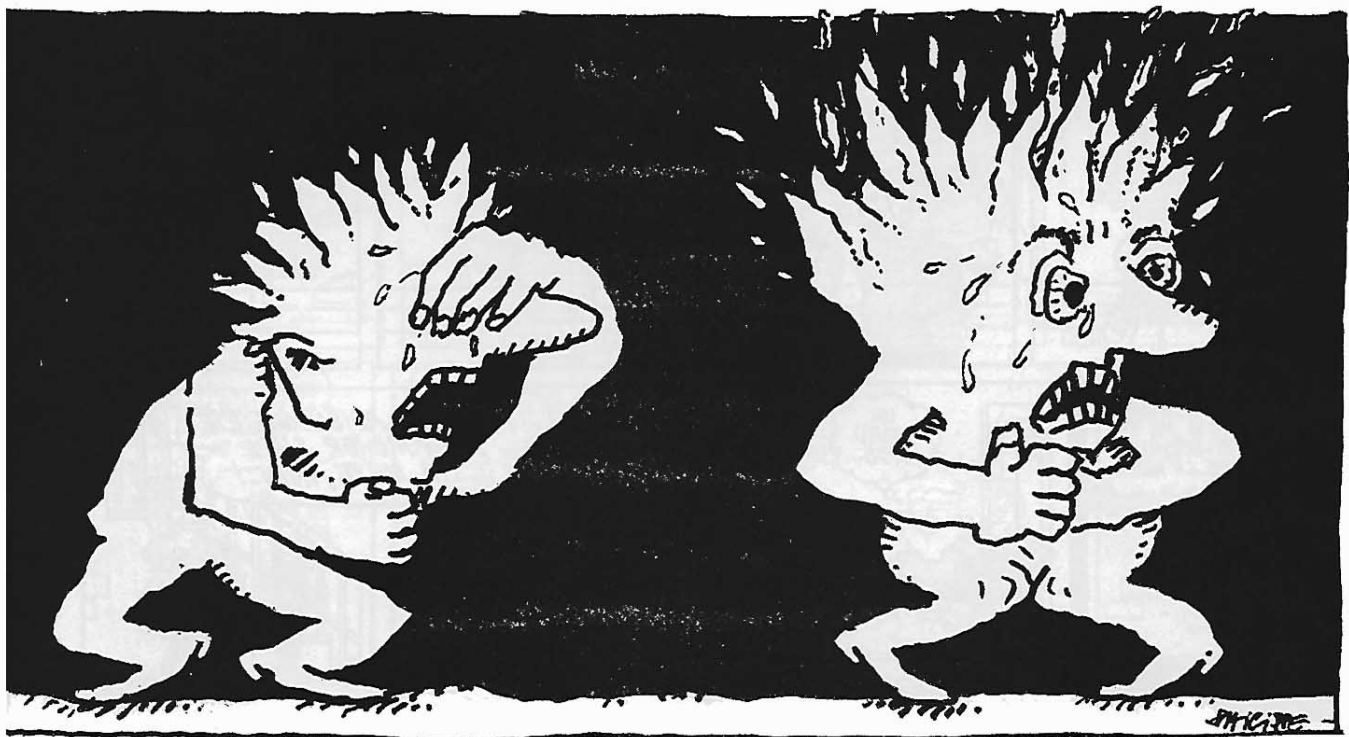
Ils m'ont vu. Ils savent que j'ai percé leur nouveau déguisement, et le nouveau camouflage de leurs vaisseaux.

Il n'est peut-être pas trop tard...

Cette nuit, j'ai préparé une trentaine de cocktails Molotov. Demain je passe à l'action. Je vous sauverai malgré vous !

Oh oui, demain... Boum les 4L ! Boum les UCLA !...

Ah ah ah ah ! Ah aaahh... ! Aaaaaaaahhhh !...

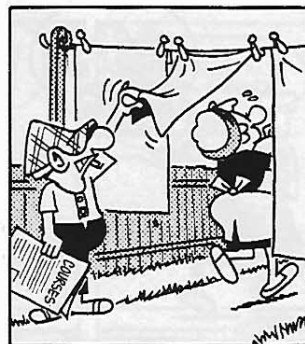
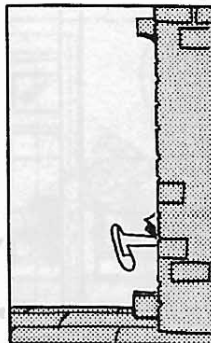
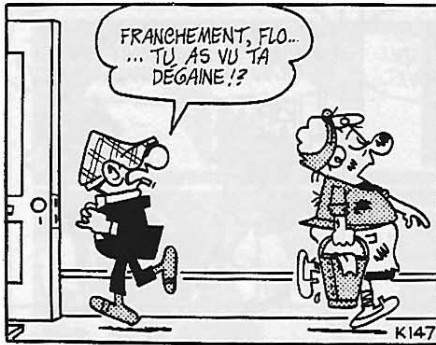


ANDY CAPP

smythe







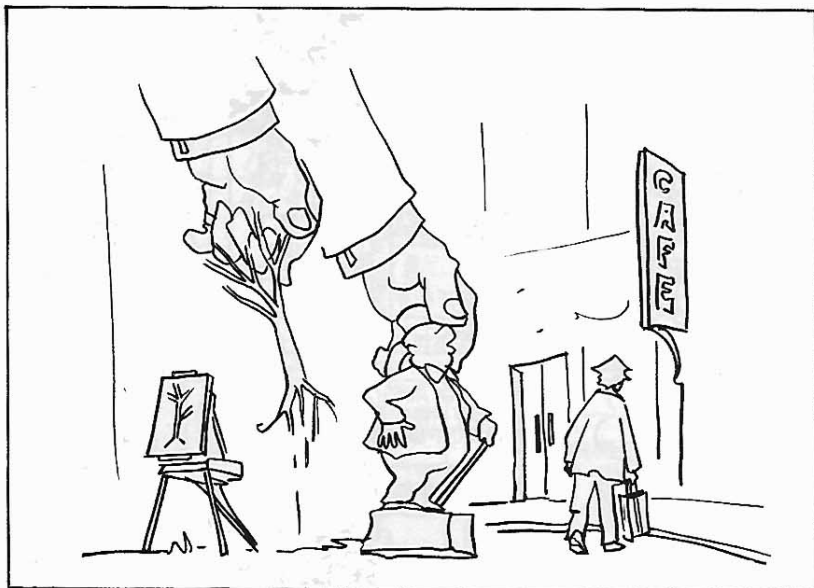


Il y a deux « Charlie » de cela, nous vous entretenions d'un programme de dix dessins animés que vous pouvez, pour une fois, aller voir au cinéma comme s'il s'agissait d'un quelconque film « normal », puisque ce programme (« Mondocartoon ») est distribué dans un circuit commercial un peu partout en France. Tous ces films constituent en quelque sorte le gratin de l'animation, chacun ayant décroché sa timbale dans un quelconque festival. Parmi les films cités, nous avions omis un des deux D.A. français (pas encore choisi à l'époque), qui n'est autre que *L'E-Motif* de Jean-Christophe Villard, décoré au dernier festival d'Annecy. Pour nous racheter, nous avons donc rencontré Villard qui nous conte ci-dessous ses aventures. Son dessin animé, *L'E-Motif*, est un film dessiné au feutre sur papier, basé sur la fluidité et la continuité. Fluidité de l'animation sans cesse en mouvement (la caméra semble tourner parmi les décors et personnages comme si elle était une mouche...), fluidité des enchaînements animés entre les différentes séquences réduisant finalement le film à un seul plan continu, fluidité du découpage renvoyant de scènes vécues à scènes rêvées ou gommant la notion de temps, et, enfin, fluidité de la bande son, simple accompagnement au piano.

— *Puisque ton film fait partie d'une sélection de D.A. parmi les meilleurs du monde entier, on pourrait penser qu'il a été fait avec de gros moyens...*

Villard : Pas du tout. Je suis amateur, dans le sens de quelqu'un qui aime ce qu'il fait. Je travaille quand j'en ai envie, le samedi et le dimanche si je veux. Je peux aussi reconsidérer ma technique. Je ne suis pas obligé de travailler comme les professionnels, avec des fiches de prises de vues, des cadrages déterminés, tel plan à faire en tant de temps. Le dessin animé doit rester une technique adaptée à une émotion.

J'avais fait des essais auparavant. J'avais l'idée dans la tête, et au bout d'un certain temps le film était mûr, il n'y avait plus qu'à le réaliser. J'utilise un graphisme qui se prête à une spontanéité de l'animation. Je voulais partir en vacances, et c'est une certaine façon de partir en voyage. Le train démarre, tu suis avec... Ça n'a pas été toujours facile. J'ai exécuté tous



WHAT'S UP DOC?

les dessins du début à la fin sans voir le résultat, si ce n'est en les effeuillant comme un flip-book...

— *Tu as donc vu ton film pour la première fois au festival d'Annecy?*

V. : Oui, je l'ai découvert en même temps que tout le monde... C'était une émotion

indescriptible : je découvrais à la fois mes images, l'improvisation du musicien et la réaction du public.

— *Comment a été faite la musique?*

V. : *L'E-Motif* a été présenté muet à la sélection d'Annecy. Le directeur du festival, Raymond Maillet, l'a montré à Joël



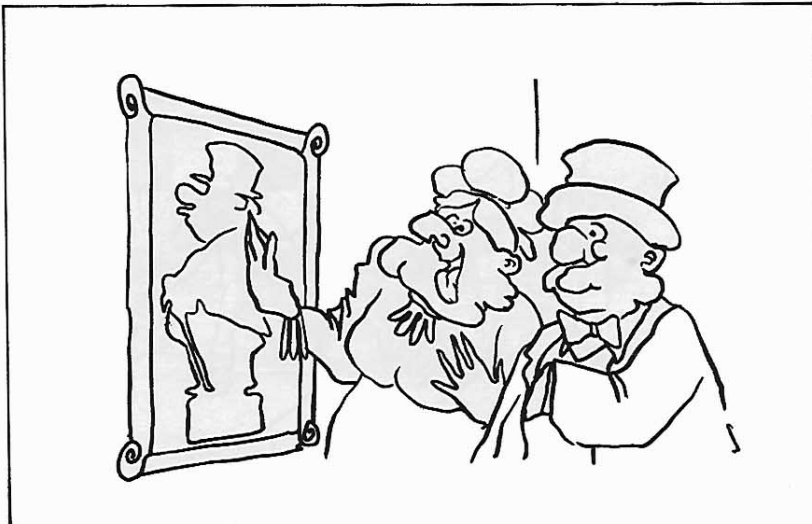
Nauroy, qui a enregistré une improvisation au piano. Il a réussi à retrouver une émotion que je ressens très bien.

- La seule partie technique a donc été la prise de vue ?

V. : Oui, elle a été faite chez deux amis réalisateurs (H. Heidsieck et P. Fauster) de façon très simple, la caméra 16 mm fixée bêtement, avec une lampe de chaque côté.

- Financièrement, un film d'animation coûte aujourd'hui dans les 80 000 F. On en a même vu un à Annecy réalisé avec 420 000 F (ce qui ne l'empêche pas d'être nul). Combien a coûté ton film ?

V. : Il a dû coûter dans les 500 F, ce qui était cher pour moi, parce que j'ai perdu mon billet de train en allant à Reims, j'ai été obligé d'emprunter 200 F à mes amis...



par en-dessous et une montagne de feutres...

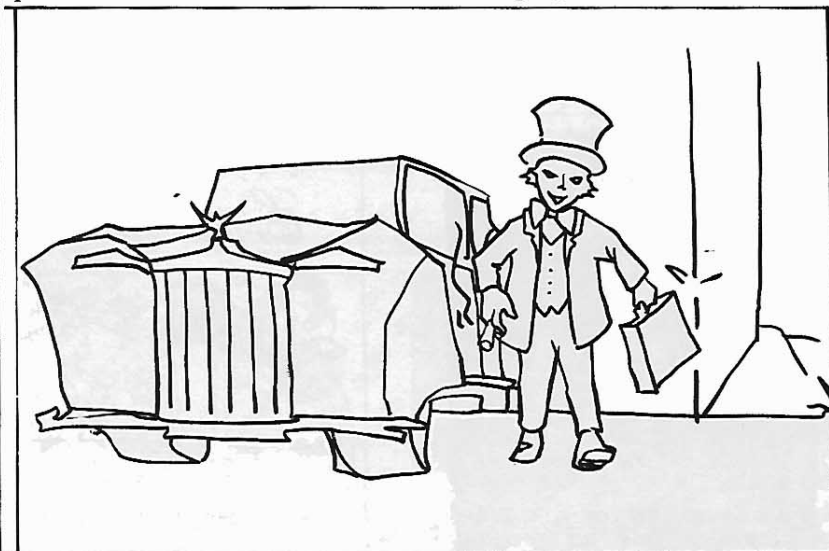
- La plupart des animateurs

images, que tu photographies donc trois fois chacun. Le résultat est légèrement plus saccadé. Est-ce seulement pour une question de gain de temps et de travail ?

V. : Il me semble qu'à trois images, on arrive à retrouver la force d'un trait. A deux images, tout est dilué. On crée plus de vie, à mon avis, en animant à trois images. C'est vrai aussi qu'il y a moins de travail...

- N'as-tu pas envie d'utiliser la technique classique du cellulo ?

V. : Je me sers du cellulo pour faire de la peinture. J'ai d'ailleurs un projet de film dans ce sens, qui serait des peintures animées. On peut obtenir avec certaines encres des effets super. Mais, pour le moment, je préfère exploiter le mouvement au niveau du dessin et, pour ça, le papier se prête mieux à l'esquisse. En fonction du décor, j'interprète l'animation ; ou c'est le fond qui se déplace



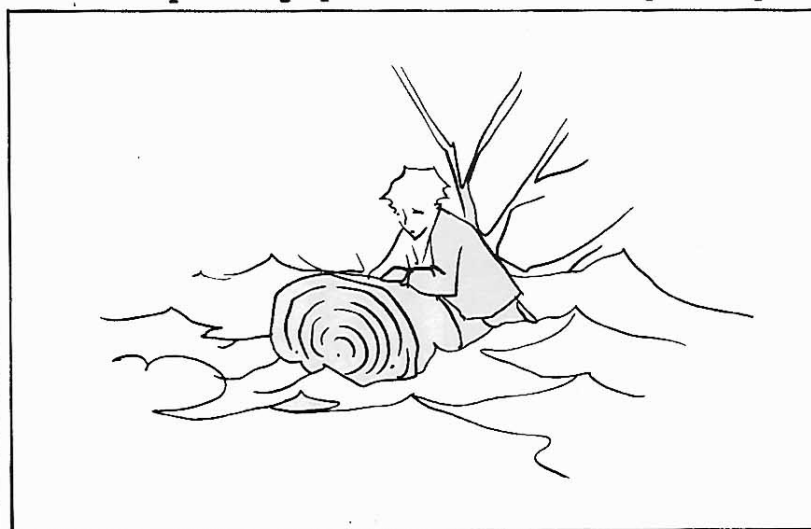
- Qu'est-il advenu du film depuis ?

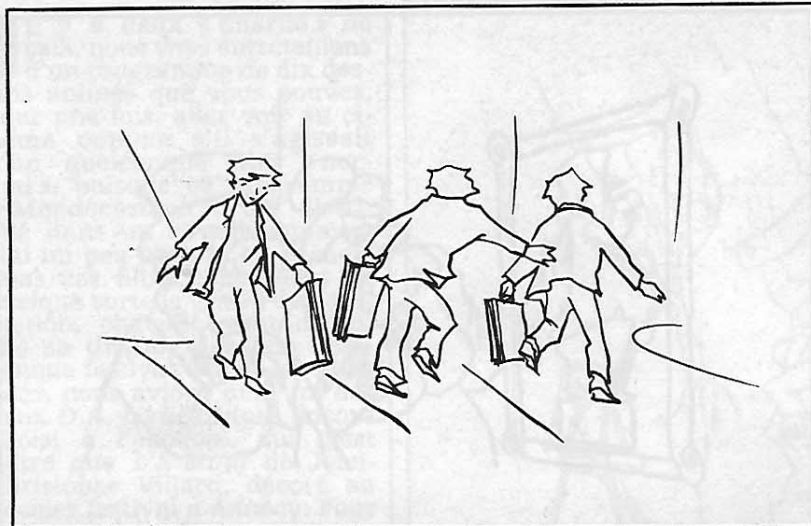
V. : Marcelle Ponti, du studio A.A.A. (studio de Jacques Rouxel, auteur des *Shadoks*), a pris le film en production. On a refilmé les dessins en 35 mm, et Joël Nauroy a enregistré une nouvelle bande-son. Le film peut donc maintenant suivre une carrière commerciale normale.

- C'est donc pratiquement un film amateur qui est devenu professionnel de par l'encadrement d'une structure pro ?

V. : Oui, d'ailleurs mes essais sont toujours réalisés en super 8 ; il suffit d'avoir une petite caméra amateur, du papier à lettres coupé en deux, une perforatrice de bureau piquée dans un grand magasin, deux ergots qu'on peut se fabriquer, un papier transparent éclairé

utilisent douze dessins par seconde. Toi, tu n'utilises que huit dessins pour vingt-quatre





et le personnage évolue en fonction de ce fond, ou c'est l'inverse. Quoi qu'il en soit, les deux vont vers quelque chose que je découvre en le réalisant.
- **As-tu une formation spécifique ?**

V. : J'ai été aux Beaux-Arts de Reims, section animation, mais j'ai surtout appris avec les gens avec qui je travaillais. J'y suis resté un an et demi. J'ai ensuite travaillé sur des films techniques, puis sur *La Genèse*,

un long-métrage. Je suis resté ensuite six mois aux studios Idéfix, où l'ambiance était lamentable, catastrophique, épouvantable. Comme il n'y avait pas de place à l'animation, j'ai fait pendant six mois du gouachage. Il y avait une hiérarchie, de l'animateur « sacré » au gouacheur « merdeux », dans des pièces séparées. Tout le monde était mal considéré, déprimé. J'ai fini par être viré. J'étais payé 1 400 F par mois. Mais j'en voyais de toutes les couleurs !

- **Quel est l'avantage de faire partie d'un programme comme « Mondocartoon » ?**

V. : Ce programme est une bonne initiative de la part de Dopff et Cotto, c'est une bonne façon de montrer les films, de les faire sortir de leur boîte. Pour une fois, les gens vont se déplacer exprès pour voir ces courts-métrages. Sans doute, c'est une formule d'avenir.

Rivoire et Carret



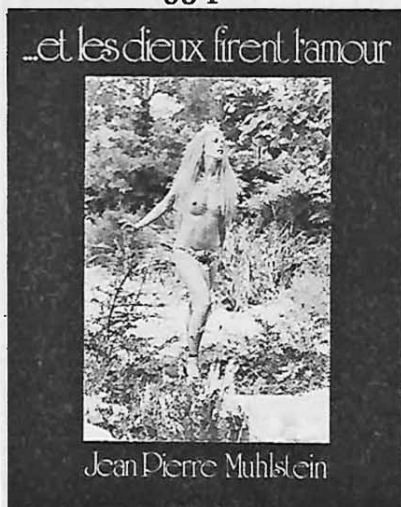
95 F



95 F



95 F



Jean Pierre Muhlstein

HOVERLLOYD
24 rue de St-Quentin
75010 Paris.
278.75.05

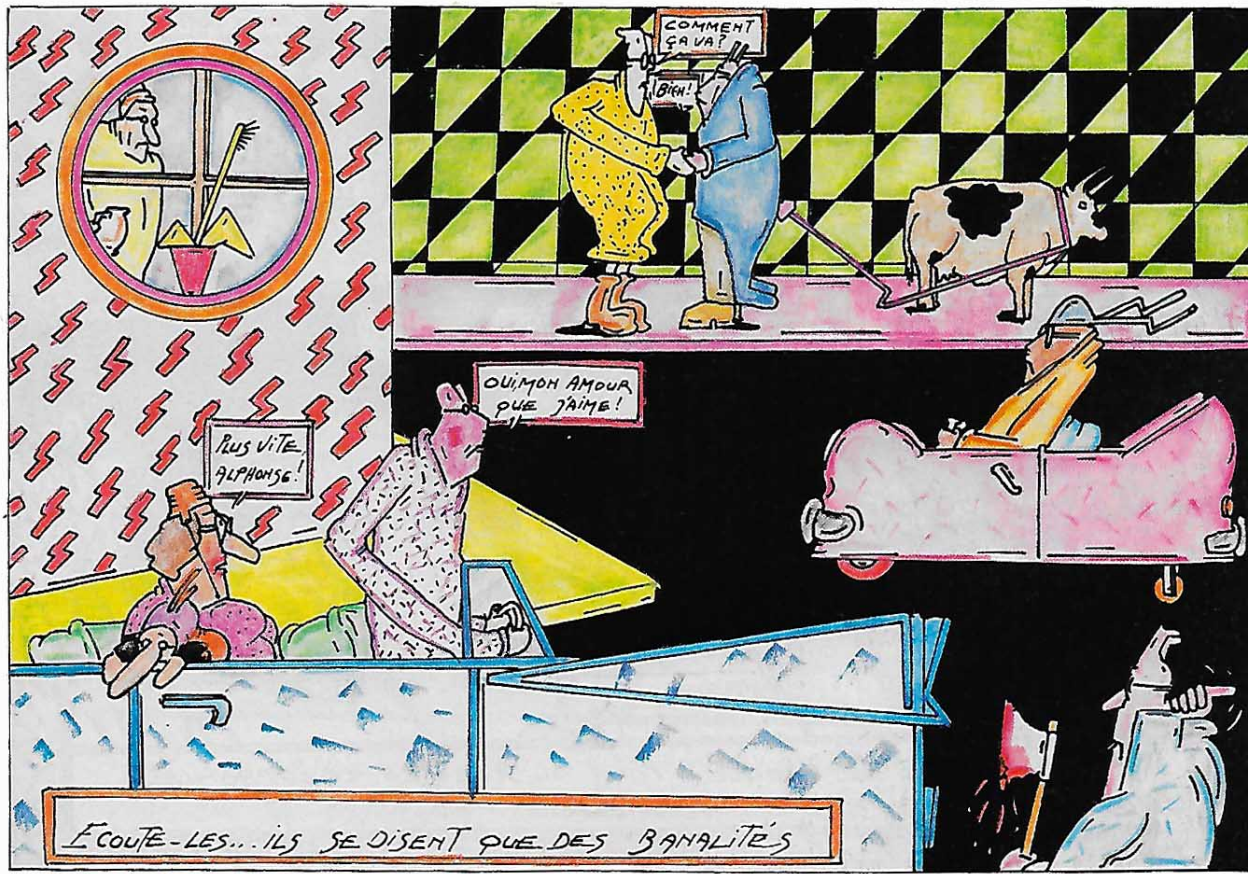
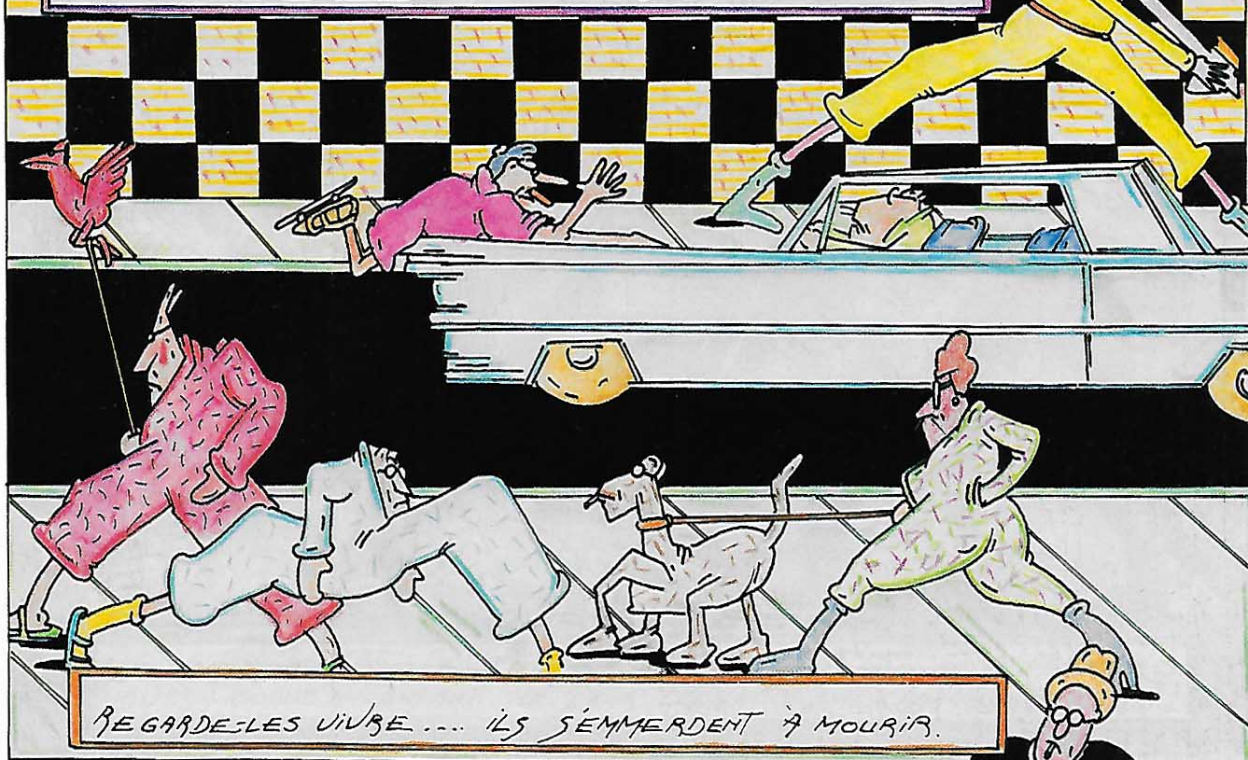
**PARIS
LONDRES
138^F**

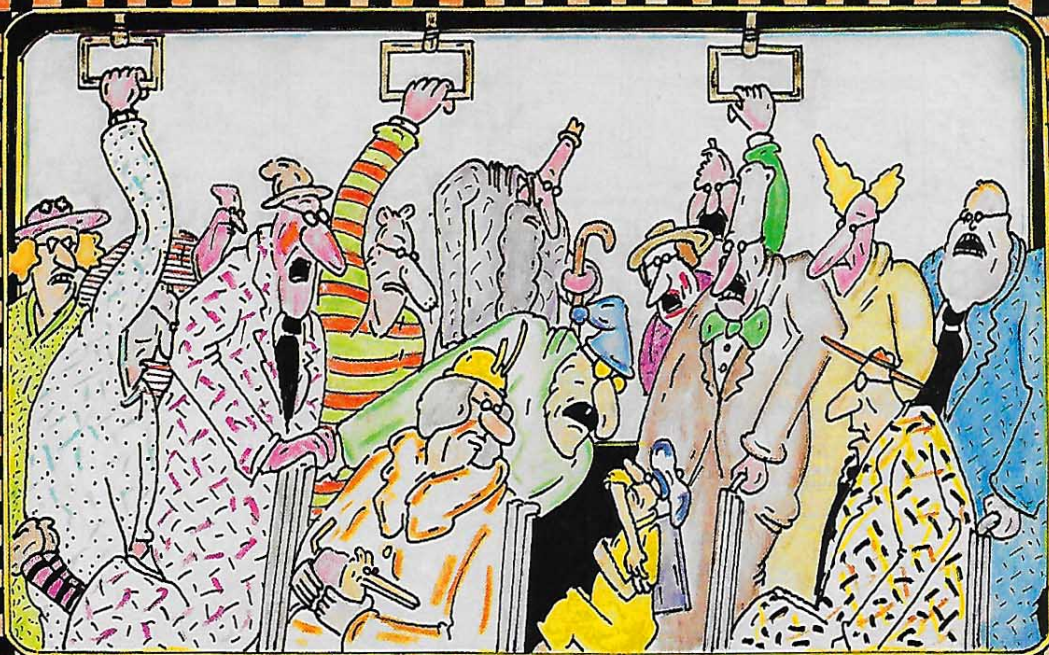
(Prix spécial jeunes jusqu'à 18 ans et étudiants jusqu'à 26 ans)

Un prix super économique. Paris-Calais en car, Calais-Ramsgate sur coussin d'air, Ramsgate-Londres en car. Jusqu'à 5 départs par jour. Renseignements et réservations à votre agence de voyages ou directement à Hoverlloyd Paris.

BOSCH 7J

DÉCULPABILITÉ



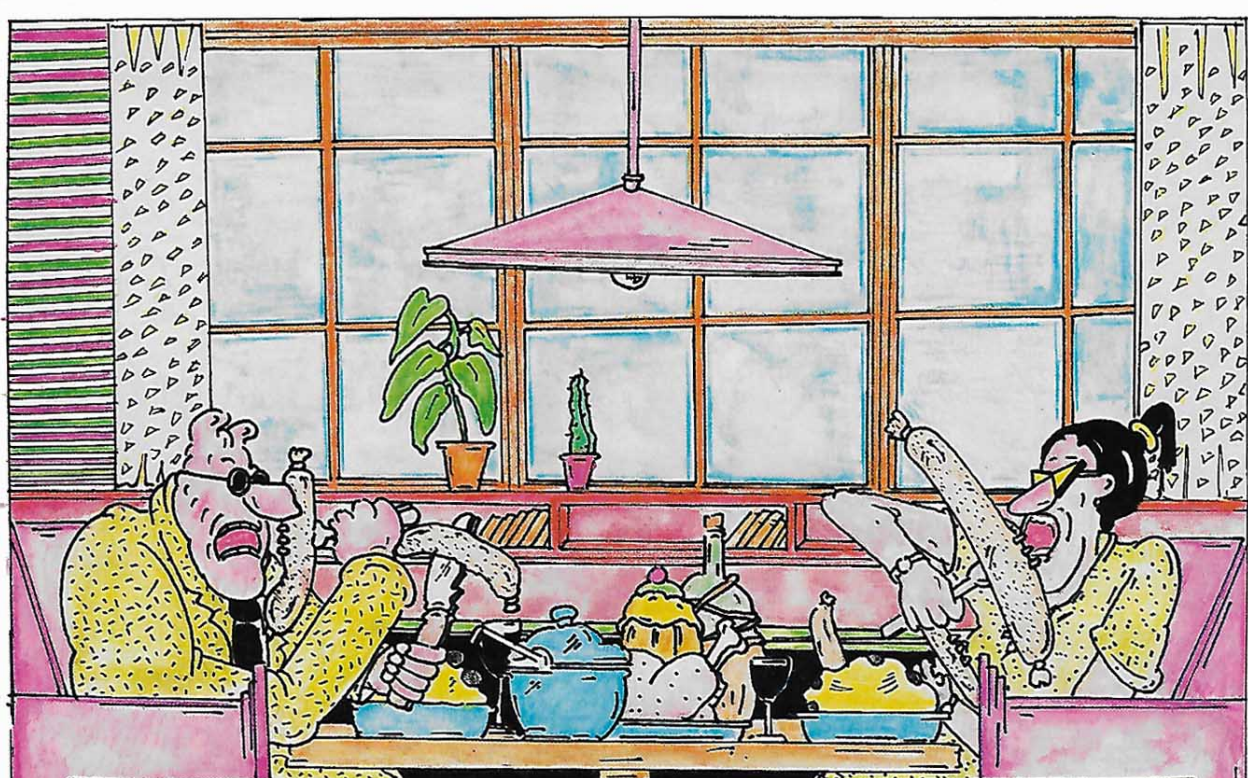


VISE LA VIEILLESSSE. TU VOIS SA MENTALITÉ DANS LES TRANSPORTS PUBLICS, QUAND UN ENFANT NE LEUR CÈDE PAS UNE PLACE ASSISE.

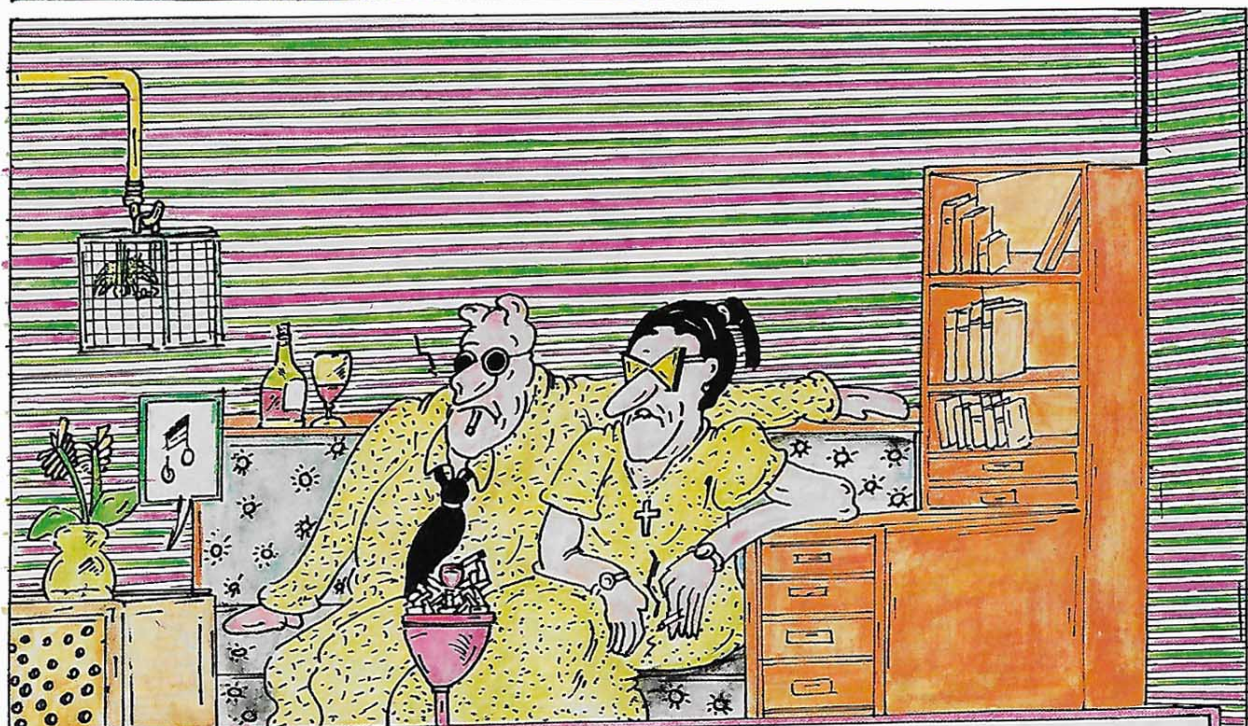


DANS LES ASILES, LES VIEUX, IL N'Y A QU'UNE CHOSE QUI LES AMUSE:
C'EST DE SE RAPPELER LEURS SOUVENIRS DE GUERRE

③

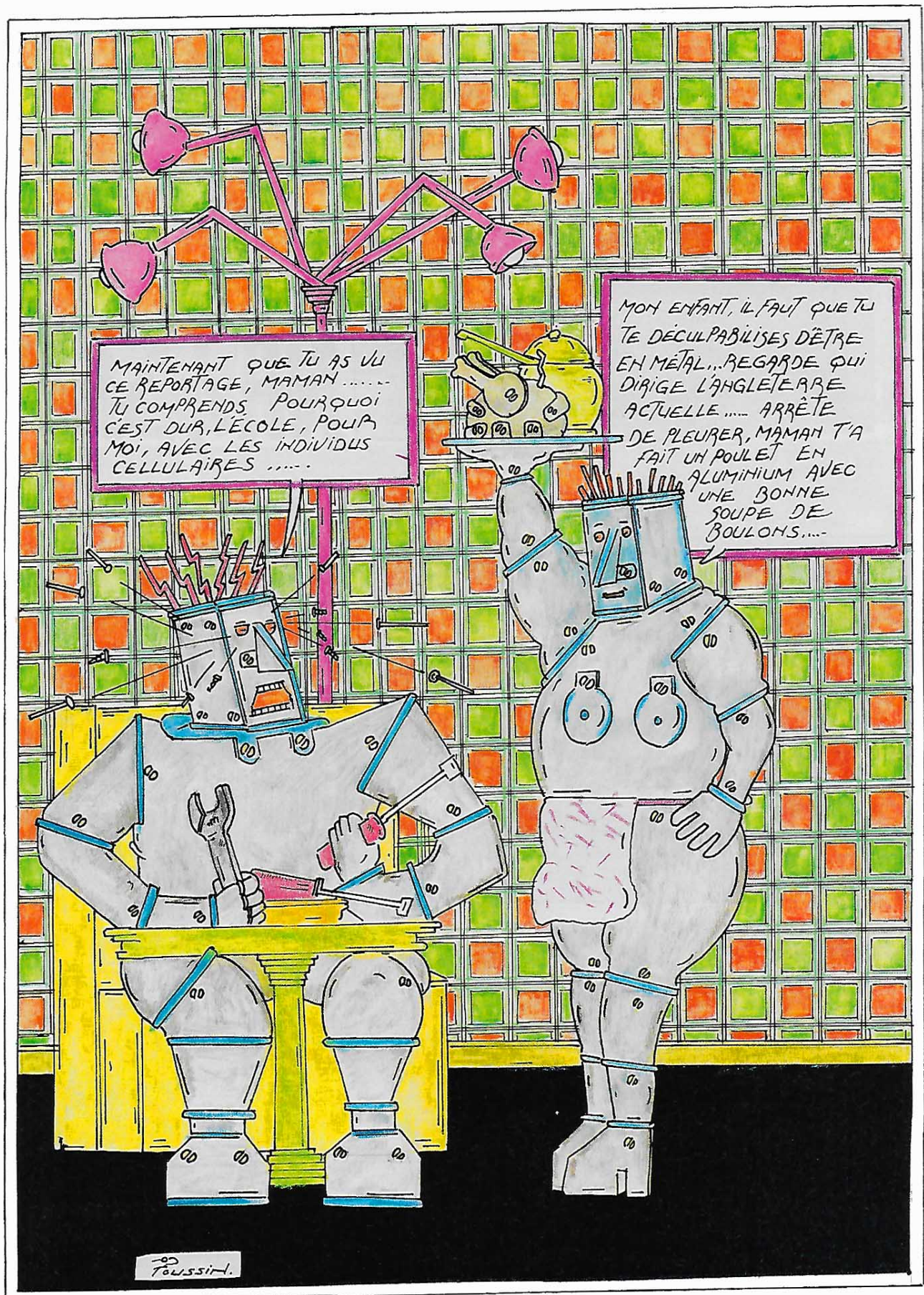


REGARDE CE COUPLE DE JEUNES MARIÉS QUI, AU BOUT D'UN AN DE MARIAGE, COMPENSENT LEUR VIDE EN BOUFFANT COMME DES PORCS...



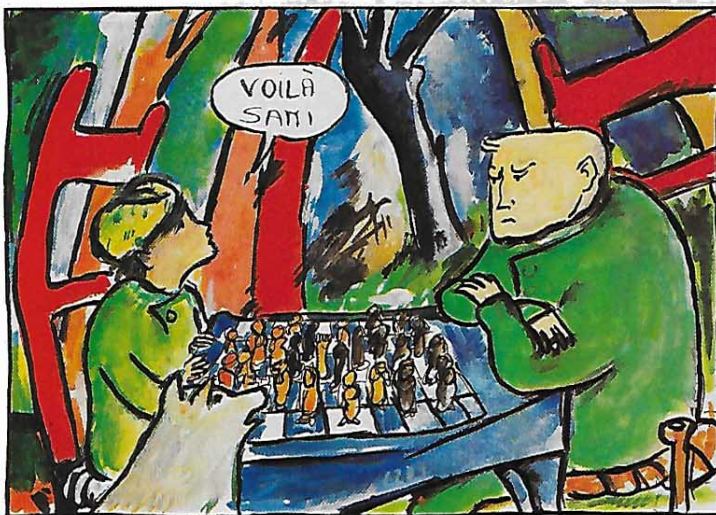
ET, APRÈS AVOIR BOUFFÉ, LE COUPLE VA S'AFFALER SUR UN DIVAN ET VA REGARDER N'IMPORTE QUELLE CONNERIE À LA TÉLÉVISION. ET CECI POUR LA MAJORITÉ DES COUPLES.

(4)

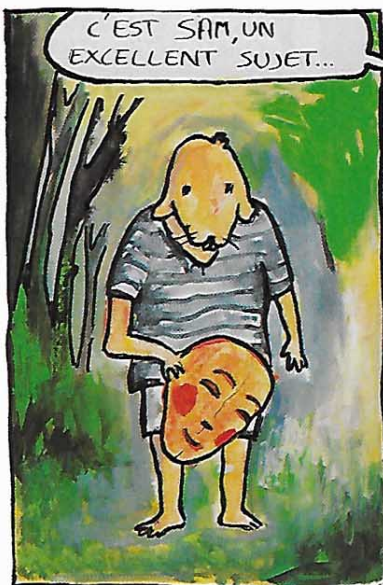


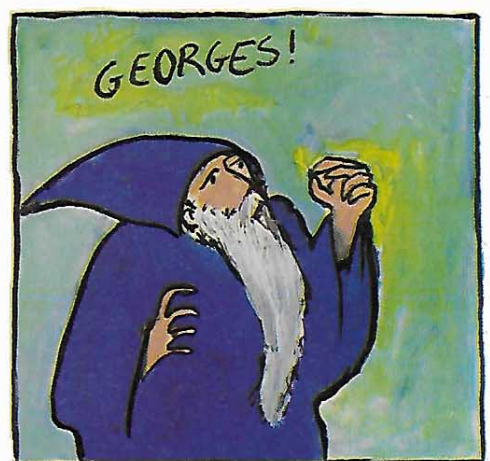
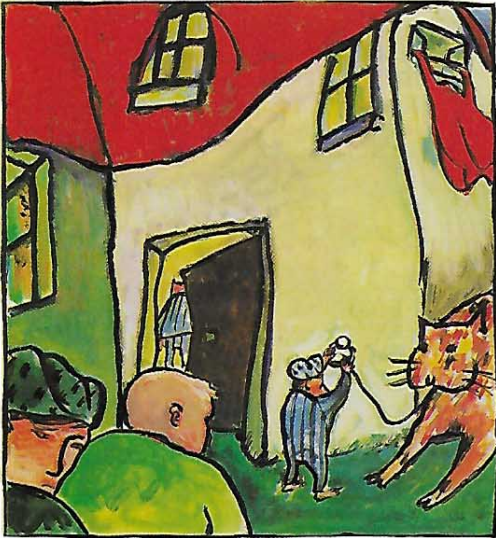


NAV, SAM.











N'OUBLIEZ PAS NON PLUS QUE VOTRE EXISTENCE DÉPEND DE VOTRE CONDUITE; LES PLAISIRS QUI VOUS SONT OFFERTS NE SONT QU'UNE MONNAIE D'ÉCHANGE. VOTRE MISSION EST DE RÉPANDRE LA PAROLE DE DIEU, NOTRE CRÉATEUR, DANS CETTE CONTRÉE OÙ VOUS AVEZ ÉTÉ ENVOYÉS.



S'IL SAVAIT QUE CETTE "CONTRÉE" N'EST HABITÉE QUE PAR QUELQUES VIEILLES HORDES DE LOUFS COMPLÈTEMENT SAUVAGES...



DE HÊTRES, DE BOULEAUX, DE SAPINS, ET DE VIEUX CHÊNES SOLITAIRES...



VOTRE SITUATION LÀ-BAS EST DONC PRIVILÉGIÉE. DITES-MOI MAINTENANT OÙ VOUS EN ÊTES ET DE QUOI VOUS AVEZ BESOIN.



PARLE-LUI, SAM!



POURQUOI MOI? TOUJOURS MOI!

TU PARLES MIEUX QUE NOUS TOUS...

ET PUIS, IL A CONFIANCE EN TOI!



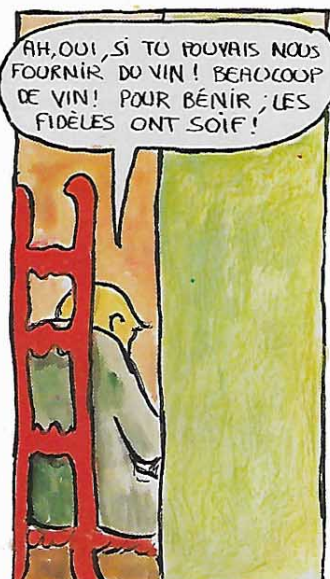
ÇA FAIT DEUX BONNES RAISONS!



JE LE CROYAIS SOURDMUET, CELUI-LÀ!

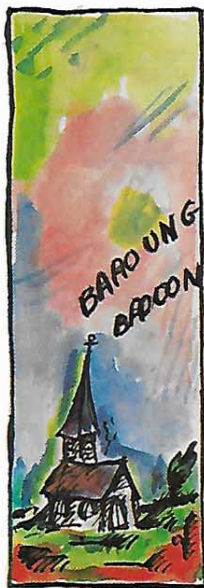
MAIS... QUEL ESPRIT!

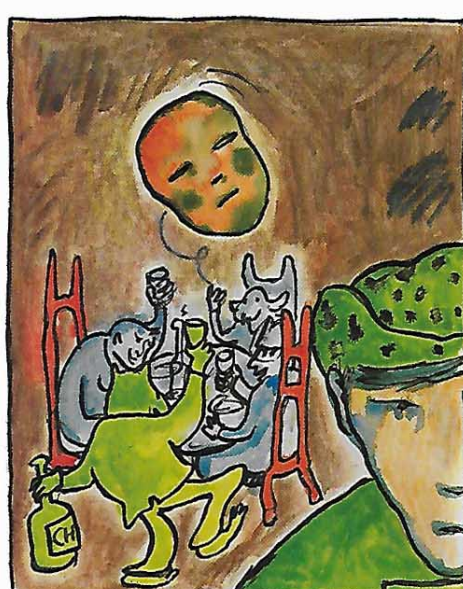




glo gl
glo gl, cao
biabla, tarata-
ti, tati tarata-
tata, tati
HA! HA!
HA!



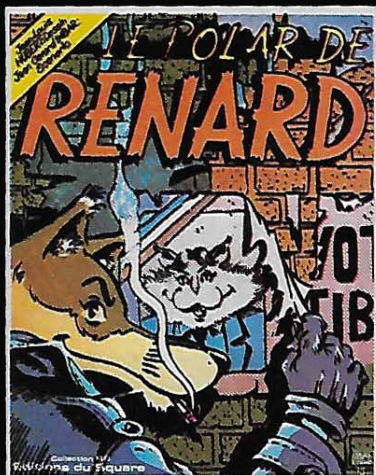




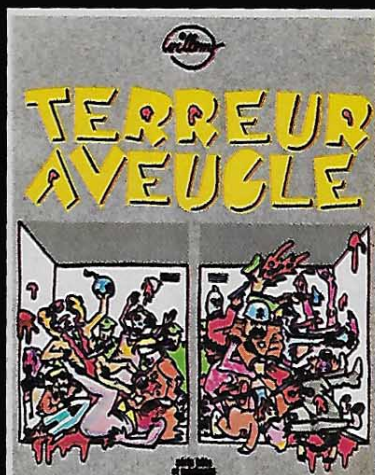


LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE

EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES



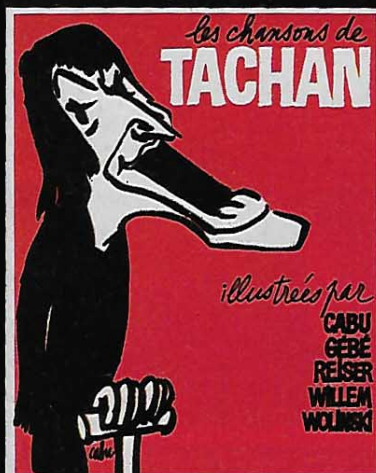
30 F



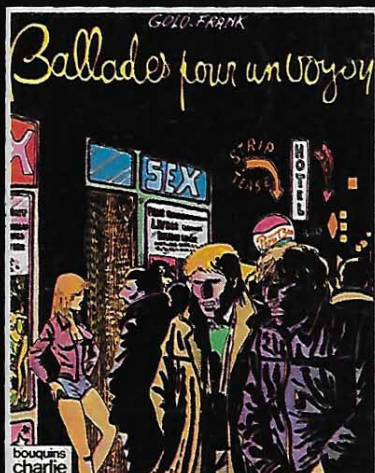
30 F



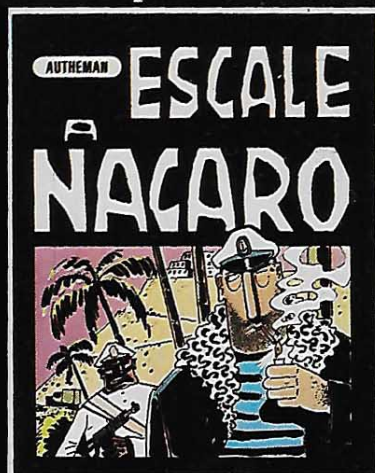
numéro spécial Charlie 20 F



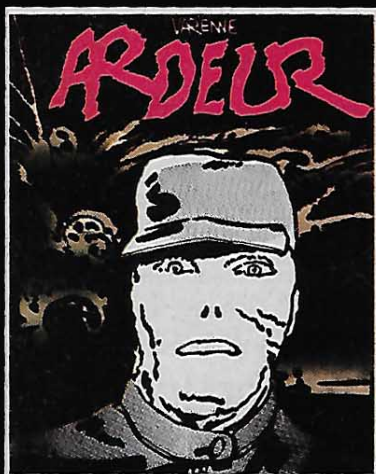
50 F



30 F



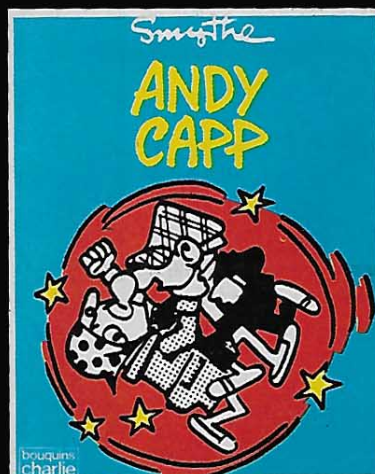
30 F



30 F



40 F



30 F

BELLES IMAGES

DES fois vous êtes en panne de voiture, il fait nuit, il pleut. Vous voyez en haut de la colline une grande maison qui a l'air abandonnée. Qu'est-ce que vous faites ? Vous ne faites ni une ni deux, vous pénétrez dans la vieille maison abandonnée, bien décidé à y passer la nuit. Mais pourquoi est-ce que le tapis d'entrée est rose et ressemble à une langue ? Pourquoi est-ce que la grille d'entrée vous fait penser à des dents ? Pourquoi est-ce que les murs dégoulinent comme une bouche qui salive ?

Vous me suivez ?

Des fois, vous pouvez aussi vouloir visiter les catacombes. Mais vous ne trouvez pas que le guide a une drôle d'allure ? Pourquoi est-ce qu'il vous entraîne loin des autres touristes, vers des couloirs qui s'enfoncent, qui s'enfoncent... Vous me suivez ?

Là-bas, de l'autre côté de l'océan, on appelle ce genre d'histoires des *horror stories*. Pas besoin de traduire, ça dit bien ce que ça veut dire. Ça commence dans le quotidien le plus banal possible, mais avec une préférence pour le sordide, le crasseux, le nocturne, le dégingué. De quoi vous mettre dans l'ambiance, en somme. Et puis, petit à petit, marche après marche, on va descendre vers le grand trou qui vous englou-

tira. Vous... c'est manière de parler ! Les héros de l'histoire, je veux dire. Et quand on s'aperçoit qu'on est trop bas, plus moyen de remonter. C'est la chute. Et la chute, c'est précisément le nom qu'on donne à la fin brutale et inattendue de ces histoires d'horreur. Que la sémantique fait bien les choses !

Si vous aimez ça, vous trouverez les deux récits qu'on vient de vous commencer (sans les finir... suspense !) dans *Trouilles noires*, un album signé Ralph Reese. C'est du costaud, dans le genre, et c'est publié par les éditions du Triton, qui ont comme ça à votre disposition un bon gros tas de chouettes albums à faire peur. En vrac, on cite aussi *Chutes libres* de Michael Kaluta, *les Mutants* de Berni Wrightson (celui de la *Créature des marais*, ouais !), *Chères fraîches* de Rand Holmes et *Bizarre Sex Comix* ! (d'un peu tout le monde), ces deux derniers plus axés sur la parodie de nature très sexuelle, même qu'on y trouve dessinés avec tous les détails des queues aussi gigantesques que celles que prétendent posséder les fervents des petites annonces de *Sandwich*, et même que ces queues pénètrent hardiment dans les... enfin bon, passons. On termine par les *Bandes dessinées fantastiques* de Jeff Jones. Lui, c'est autre chose.



Bourgeon : la plume et le sein

Même s'il y a de l'horreur et du sexe, ma chère, on est loin de la frayeur de bas étage et de la copulation à la va-comme-j'te-défonce. Jones, c'est la suprême élégance, le petit coup de plume et la grosse tache de pinceau qui vous campent, allez savoir par quel miracle, une silhouette qui occupe dans l'espace la seule place possible. On appelle ça le talent, madame, cette apparente facilité qui vous bombarde d'évidence.

ENSUITE

On a eu droit à de bien belles bandes dessinées, ces temps. Forcément : comme il en sort de plus en plus, il y a un pourcentage de plus en plus grand de bandes de qualité. Mathématique. Bien sûr, on ne va pas vous parler des *Phalanges de l'ordre noir* de Christin et Bilal ni de *Major Fatal* de Möbius. Mais c'est seulement parce que ce sont les deux plus belles bandes de 1979 et que 1979, c'est déjà loin, ô ! jeunesse. Mais les deux plus belles de 1980 ? 1980 c'est pas vieux, mais pour le moment (autant dire, le moment va sur la fin février), on vous le dit tout net, c'est la *Demoiselle de la légion d'honneur* et la *Fille*



Une des trouilles noires de Ralph Reese

sous la dunette. Deux héroïnes : signe des temps. Ça se meurt, la phallocratie. Le premier (chez Dargaud), un Christin et Annie Goetzinger. Christin n'a pas eu peur de faire mélo : l'orpheline en pension concentrationnaire, les maris et amants successifs qui meurent, on en prend plein les genives ; il n'a pas non plus eu peur de faire historique : on traverse Dien-Bien-Phu, Cuba, la guerre d'Algérie, Mai 68. Ben, quoi ? On en prend aussi plein l'idéologie, mais au moins on voit l'Histoire au travail dans les têtes et dans les corps.

C'est du bon boulot, que Goet-
zinger retaille en finesse, en
couleurs pastel, sans avoir
peur de montrer que mademoi-
selle se touche. Quel moder-
nisme !

Le second (chez Glénat), c'est
de Bourgeon, texte et dessin.
Bourgeon, un jeune qui a eu le
prix du meilleur dessinateur à
Angoulême. En principe on s'en
fout, mais là on ne peut faire
autrement que dire que c'est
mérité. Une histoire à la belge
(voyage en galion - ou goélette,
allez savoir, je n'ai jamais eu le
pied marin -, passagère clan-
destine, attaquée des marins an-
glais, comme au 31 du mois
d'août...), mais des personna-
ges de nanas vengeresses et tri-
poteuses, un modelé du dessin
tout en finesse souligné par une
couleur sensuelle au possible.
Bourgeon sait peindre et dé-
peindre à la fois la guerre dans
son horreur la plus crue (les
matelots déchiquetés par les
boulets et pissant le sang), et le
frémissement d'un sein juvé-
nile qui apparaît dans les plis
d'un corsage trempé d'eau sa-
lée. Eros et Thanatos ! Quelle
culture on a...

VITE FAIT

A part ça, *Virus*, de Jean Teulé
(Ed. du Fromage) est furieuse-
ment punk, si ça existe encore,
et si on ne se lasse pas du des-
sin fait d'après photos ; *Koolau
le lépreux*, de Gimenez, d'après
Jack London (Fromage aussi),
le massacre minutieux d'une
tribu d'Indiens, donne pas
dans la nuance, mais c'est bien
beau à voir et ça vous prend
aux tripes ; *Sacré zoizeau et
autres zoizelles* (Ed. du Cygne),
ce sont 90 pages de Barbe, et
Barbe, c'est Barbe, pas vrai ?
L'Usine, de Pichard (Glénat),

c'est du Pichard un peu moins
bien que quand il travaillait
avec Wolinski et autres Andrevon,
mais il l'a bien cherché.
Dans la S-F, on note une recrudes-
cence des histoires post-
atomiques ; pourvu que l'ac-
tualité ne rejoigne pas l'art ! *La
Terre de la bombe*, de Durand
à la plume et Ramaioli au pin-
ceau (Glénat), ce sont les cli-
chés sang-et-tripes ; pas mal,
mais on les aimait mieux dans
l'Indien français ; *Légendes de
l'éclatée*, de Rodolphé et Rouge
(Kesseling), Epistolier vient
d'en parler et on est de son
avis, pas chien ; *Marseil*, de
Michel Crespin (Humanoïdes
Associés), donne dans le sobre
noir et blanc et dans le sobre
socio-politique ; une belle réus-
site, bien que ça rappelle fu-
rieusement la série d'Auclair,
Simon du fleuve, qui reste iné-
galée dans le genre, et dont on
cite le dernier épisode paru :
Cité N.W. n° 3 (Dargaud). On
ajoute les *Ombres de nulle
part*, de Wininger, qui a réussi
enfin à trouver sa personnalité
entre Forest et Tardi, c'est pas
fastoche, et nous donne ici une
aventure mystérieuse et rétro
dans le style des Edgar-P. Ja-
cob de jadis (zut, encore une in-
fluence !), et le dernier
Godard-Ribéria, *Quelle réalité,
papa !* (Dargaud), où le vaillant
Axle Munshine et la petite



Les massacres esthétiques de Gimenez

Musky explorent cette fois un
gigantesque studio de cinéma
où toutes les époques se télé-
scopent. Moi j'adore !

Il reste encore beaucoup de
bandes qui demanderaient à
être signalées, mais des fois il
arrive que ces charmantes je-
unes personnes au sourire ave-
nant et à la pointe des seins
discrettement soulignée par la
transparence opaline du cor-
sage (j'ai nommé les attachées
de presse) oublient qu'il existe
des critiques à arroser. J'ai
peur d'être dans ce cas, un peu
en ce qui concerne Futuropolis
et Dargaud, beaucoup pour ce
qui est des Humanoïdes Asso-
ciés. Si lesdites jeunes person-
nes, munies ou non de pointes
de seins apparentes d'ailleurs
(je ne suis pas sectaire), veulent

profiter de mes viriles atten-
tions cryptographiques, elles
savent ce qui leur reste à faire.
A bonne entenduse...

BEAUX LIVRES

Si vous aimez, nostalgiques,
ces vieilles cartes postales
d'avant, de pendant, d'après la
guerre, la grande, la seule, la
vraie, procurez-vous *l'Amour à
la carte* (Pierre Horay), une
compilation langoureuse si-
gnée Pierre Ferran. Si vous
préférez la guerre suivante,
moins pittoresque mais plus
burlesque, regardez les caric-
atures des pantins sanguinaires
du moment, faites par Arthur
Szyk, dans *le Nouvel Ordre*
(Futuropolis). Si vous avez entre
12 et 15 ans, interdit de lire les
bouquins Casterman de la col-
lection « Les chemins du sa-
voir » (les deux derniers parus :
la Fabuleuse Histoire de l'eau,
et *En direct du futur*), c'est
daté (1974), espagnol d'ori-
gine, brouillon de rédaction, et
habité par une idéologie sour-
noise de l'humanisme et de la
technologie. Par contre, quand
on a digéré tout ça (à partir de
25 ans), on peut y plonger pour
y goûter tout à loisir les belles
illustrations. Enfin, et pour peu
que vous vous souveniez du
bien qu'on vous avait dit de
la Mutation d'un paysage (le
saccage d'une campagne suisse
en sept grands panoramas dé-
pliables), de Jörg Müller, vous
aurez à cœur de vous faire of-
frir *la Mutation d'une ville*, du
même (toujours à l'Ecole des
Loisirs), où le peintre, faus-
sement naïf mais avec une acuité
impitoyable, nous plante dans
les yeux la malédiction de l'ur-
banisme moderne au travail -
ou comment une petite ville ha-
bitable devient, en 20 ans, un
enfer de béton et de néon. A af-
ficher dans sa chambre, pour
ruminer, avant de militer.

Andrevon



Jeff Jones, beau comme un camion

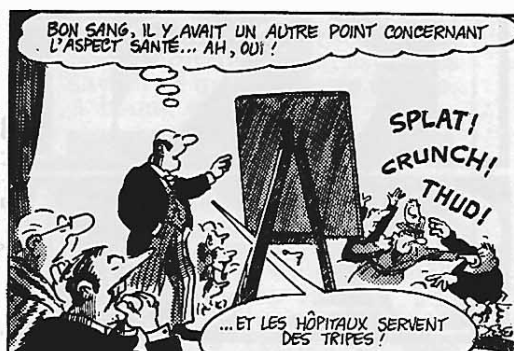
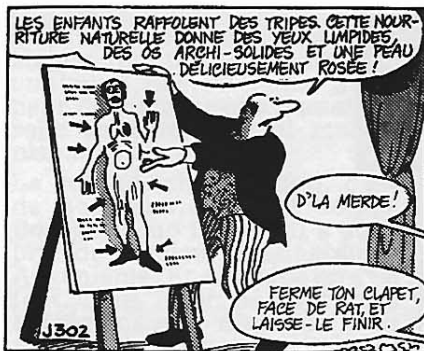


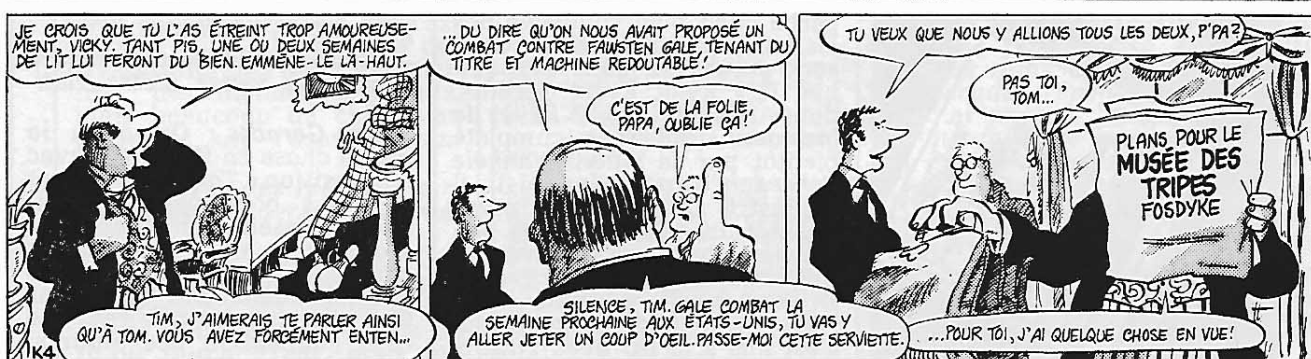
FOSDYKE

SAGA

bill tidy

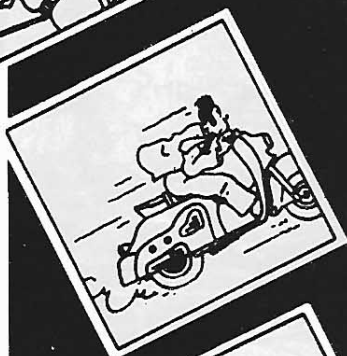






(à suivre)

LES PETITS MIQUELS FONTILLES GRANDES ORFÈVRES



AU dernier Salon d'Angoulême, un peu malgré eux, les dessinateurs hollandais de *Tante Leny Presenteert* se sont fait remarquer. L'exposition composée autour du journal et réalisée par ceux d'Artefact a été sévèrement sabrée par la nouvelle conservatrice du musée de la ville, et il fallut que les organisateurs du salon utilisent une salle de la mairie pour exposer les planches censurées. Cet incident provoqua d'ailleurs une houleuse conférence de presse, où l'auteur de ces lignes a tellement pris à partie la conservatrice qu'il en a choqué certaines de ces copines (« Tu profites de ce que c'est une femme. ») A mes yeux, un censeur – mâle ou femelle – est un censeur, je n'ai rien à ajouter. Une femme-flic est le meilleur exemple d'une « image dégradante de la femme », puisque c'est sous ce prétexte que certaines BD furent interdites.

Comme le fit remarquer J.-P. Mercier, d'Artefact, le musée n'a pas censuré les images d'avions bombardant un hôpital, c'est tellement moins choquant, ni les BD de Barbe, aussi osées mais plus « jolies » (C'est un compliment, André, va pas me gueuler après !)...

Sur ceux de *Tante Leny*, reportez-vous à mon article du n° 114, et pour ceux d'Artefact à leur interview du n° 116. Des planches de P. Pontiac, Armand, H. Buckinx, Kamagurka, Geradts et Peti Buchel ont été enlevées. Peti Buchel est une femme, elle avait dessiné une fille violée par des flics. Est-ce le viol qui était choquant pour la conservatrice, ou qu'une femme montre que des flics violeurs font partie de sa quotidienneté ? Un dessin de Geradts montrait une fille mangeant une banane ! Celui de Kamagurka des mickeys à long nez avec en sous-titre : « Objet sexuel pour mineurs » !

Il y avait là Joost Swarte, dont les Humanos viennent de sortir l'album *L'Art moderne*, superbe objet bien connu de nos lecteurs, puisque les histoires sont parues ici dans l'ensemble. Il y avait Evert Geradts, dont Artefact a publié *Rêves de grandeur*, qui sera complété bientôt par la suite, *Wankele Schreden* (titre hollandais) ; il a illustré *La chasse au snark* (bientôt traduit aussi) et son dernier album est *Vrouwen en Kinderen Eerst*, tout ça chez Drukwerk. Il y avait aussi Harry Buckinx, graveur qui s'est mis à la BD avec *Titul &*

Titula (Artefact). Ils étaient accompagnés de Ahar Van Fulpen, l'éditeur de Drukwerk. Par suite d'ennuis de magnéto, hélas, nous n'entendrons ici que Geradts et Swarte. Harry, je te jure que je t'interviewe tout seul à mon premier passage en Hollande !

Dernier détail : les deux tomes traduits de *Tante Leny* (Artefact) sont quasiment épuisés, grouillez-vous !

– **Commençons par le commencement : Joost, ton itinéraire ?**

J. Swarte : J'ai commencé par *Modern Papier*, parce que je n'avais pas d'autre moyen de publier ce que je voulais. Dans le même temps, Evert Geradts a commencé *Tante Leny*. A l'époque, je n'étais pas sûr de continuer à faire de la BD, et c'est seulement au moment où tout ça est sorti que j'ai commencé à m'y intéresser vraiment. *Modern Papier* n'était pas seulement fait avec des BD, il n'y en avait pas plus de 50 %, il y avait des articles, des photos, faits par des copains de l'école de design que j'avais faite. J'ai arrêté le journal parce que je passais tout mon temps à la poste, à envoyer des trucs à nos 150 abonnés, c'était de plus en plus dur de rédiger les adresses (rires). J'ai écrit aux abonnés de se rabattre sur *Tante Leny*, et ça a été à son tour. Il y avait des artistes très individualisés, qui s'étaient réunis pour des raisons de publication uniquement, puis autour d'un esprit particulier. On ne voulait pas passer par les voies normales de l'édition, de la publication, de la BD, on voulait faire les choses nous-mêmes, à notre façon, c'était très important. J'ai fait aussi l'album *Cocktail Comix*, qui m'a permis de payer professionnellement les artistes que j'avais appelés. J'ai invité aussi Willem, un grand artiste (1), et puis il m'a écrit pour qu'on fasse une BD ensemble pour *Charlie*, ce qui a débouché sur la série qui forme mon livre *L'Art moderne*. Le livre m'a pris du temps, il était prêt depuis deux ans...

– **Causons de cette censure dont vous venez d'être victimes ?**

Evert Geradts : On a eu la même chose en Hollande, avec l'exposition *Tante Leny*, et dans les boutiques, les vendeurs classent immédiatement *Tante Leny* avec le porno, les bouquins de cul. Tous ces gens qui classifient tout dans leur vie, une case les affaires, une case l'éducation des enfants,

une case le sexe pendant la nuit. Ça ne doit jamais s'entre-croiser : pas d'histoire d'éducation avec un peu de sexe, pas de violence dans les histoires pour enfants...

J. Swarte : Il y a cinq ans, cette censure ne m'aurait pas surpris. Mais, de nos jours, « la censure c'est incroyable ! » (En français dans le texte, ce qui déclenche un franc rire de l'assistance.)

- C'est d'autant plus étonnant que toutes les autres années, dans le même musée (mais le conservateur a changé) ils ont exposé des tas de dessins du même ordre, de Gotlib, de tas de gens, sans que personne n'y trouve à redire.

E. Geradts : S'ils avaient eu les mêmes sujets traités par des peintures d'artistes reconnus et respectés des critiques d'art, ils n'auraient jamais rien interdit. Les BD n'ont pas de prestige artistique, la BD a un large public populaire, ce n'est pas du « grand art » pour l'élite, ils peuvent donc montrer leur pouvoir vis-à-vis de nous, pas vis-à-vis d'artistes prestigieux. D'une certaine façon, notre travail est trop réel, trop effrayant, trop sale pour qu'on le regarde comme le reste, c'est différent. Barbe fait la même chose que nous, les mêmes thèmes, mais en fait une présentation plus propre, plus « jolie » et ça, ils l'acceptent. Nous n'avons pas la même approche qu'eux.

- Il n'y a pas de dessins de Swarte interdits. Quelle impression ça te fait ?

J. Swarte : Oh... je me sens... misérable ! (rires).

- Comment êtes-vous perçus, en Hollande et ailleurs ?

E. Geradts : On travaille dans ce domaine depuis une dizaine d'années maintenant. On a eu du mal à faire parler de nous, les magazines parlent d'art, de livres, de littérature, mais de BD, il n'y a rien de sérieux pour eux là-dedans. Ceux qui parlent de BD, eux, nous trouvent trop intellectuels, trop expérimentaux... Nous, on a des styles différents les uns des autres, des mondes différents, mais beaucoup de choses en commun, un « esprit » commun.

- Vous avez des relations serrées avec l'underground américain ?

E. Geradts : Beaucoup. Une fois, ils ont même fait un comix entier avec du matériel de Tante Leny, un comic-book intitulé *Dutch Treat*, mais au-

jourd'hui le marché américain est très réduit, la grande fièvre est passée. Nous tenons beaucoup à toutes ces relations internationales, avec les USA, la France, etc.

- Vos relations sont toujours avec ce qui est en marge, l'underground aux USA, des petits éditeurs, ou des gens comme Artefact en France. Jamais de gros ?

E. Geradts : Non, la situation culturelle est presque partout la même, en Hollande aussi nous touchons le même type de public...

J. Swarte : Quand j'ai eu à choisir entre plusieurs éditeurs français, pour mon livre, j'ai choisi celui qui me faisait les meilleures conditions, mais c'est un choix aussi. J'ai eu une approche différente de d'habitude, plus professionnelle peut-être qu'Evert et les autres. Il n'était pas nécessaire d'avoir tous ces contacts et discussions avec ces éditeurs pour faire le travail qu'ils font, alors que c'était nécessaire pour cet album-là. Au début, chacune de mes premières BD était une expérience, j'allais dans tous les sens, maintenant la BD est pour moi un langage ; quand je fais quelque chose, les gens le lisent, ils sont habitués à mon dessin, ils me suivent ; avant, il leur fallait à chaque fois changer de façon de lire. Leur attention est plus facilement captée.

- Pourquoi ces nouveaux magazines, Talent, Trouwens, alors que vous avez arrêté Tante Leny ?

E. Geradts : Tout ce qu'on

- Encore un zine bien fait, Plein la gueule pour pas un rond, 16, rue Gabriel-Péri, 92120 Montrouge. Ils s'intéressent à Auclair, c'est bien. Quant à T. Laqarde, il a sorti encore deux S.t.p. qu'il faut avoir.

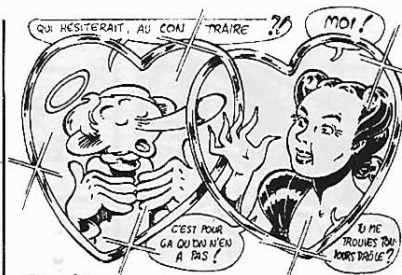
- Roppe en albums énormes ! C'est le pari de Futuropolis, qui sort le tome 1 (1936-37). Aaargh, quel pied !

- Chez Limage, un Jossot de Michel Dixmier, co-édité par le Vent du Ch'min. Ignorer Jossot, c'est comme n'avoir jamais entendu parler du rock. Qu'est-ce que c'est resté moderne !

- Un des plus beaux albums de la rentrée : Lob de la jungle, un collectif autour de Jacques Lob, une pure merveille (Humanoïdes Ass.). Chez ce même éditeur, du vieux Pratt, l'île au trésor, dans une mauvaise traduction, hélas.

- Beaux premiers albums : Saine ardeur, de Vuillemin, Rien de spécial de Petit-Roulet (au Fromage) et le HLM de Filipandré (Artefact/Encre Noire). C'est maintenant qu'il faut les acheter, pas dans dix ans.

- J'en meurs : Horus a sorti un album du Petit Duc de Devi. La suite, la suite !



Geradts

avait à dire avait été dit dans *Tante Leny*. La revue avait une image de magazine fermé autour d'une « famille » de dessinateurs, un petit cercle. Les jeunes ne pouvaient guère y entrer. La meilleure façon de s'ouvrir un peu était de démarquer autre chose. Ça a été *Talent*.

- Est-ce que vous vivez de vos BD ?

E. Geradts : Non...

J. Swarte : Ces derniers temps, c'est un peu mieux qu'autrefois. Pour parler plus concrètement, j'aimerais être mieux payé (rires).

E. Geradts : Ça commence à peine. Mais je n'ai jamais attendu après ça pour gagner ma vie. Si vous parvenez à vendre vos dessins dans plusieurs pays, vous y arrivez. En Hollande seulement, non. Je suis programmeur sur ordinateurs... J'ai même essayé de dessiner avec un ordinateur, mais je n'ai pas envie de tout laisser faire aux machines...

- Peut-être que le musée d'Angoulême censurerait encore les planches !

E. Geradts : Tout ce qui est fait avec les machines, par exemple les dessins animés de la TV, les « Pierrafeu » et tout ça, c'est tellement simplet, raide, sans imagination ! Du temps de Disney, il avait une énorme équipe où les gens travaillaient comme des esclaves, mais aujourd'hui plus personne ne veut travailler comme un esclave, il faut des machines pour le faire.

(A J.-P. Mercier qui fait remarquer que Swarte travaille plus dans l'imaginaire et Geradts plus dans la vie quotidienne, Geradts répond d'abord : Je n'ai aucune imagination !, ce qui fait rire le peuple autour. Puis, presque sérieux et regardant sa petite amie à côté de lui :

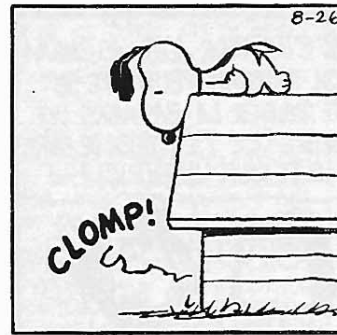
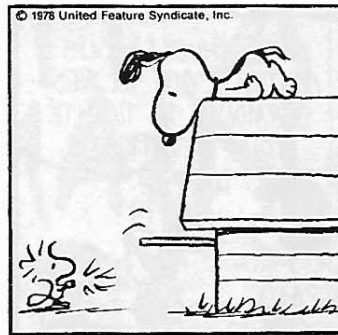
- J'adore la vie quotidienne... (Propos recueillis péniblement par Théophraste Epistolier et traduit par le même, sans augmentation de prix

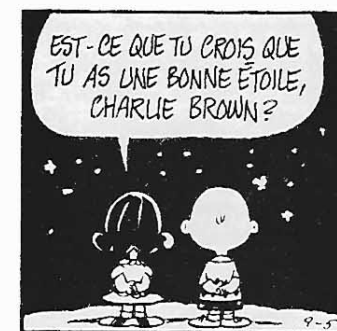
(1) Authentique.

schulz

PEANUTS







ECRIT À LA MAIN

5 00 SOSIES ÉTAIENT RÉUNIS DANS LA SALLE DE CONFRONTATIONS.

FAITES ENTRER LA VICTIME, DIT L'OFFICIER QUI SE TENAIT PRÈS DE LA PORTE. LA VICTIME, UNE DAME D'ÂGE MÛR, MAIS QUI AVAIT DU ÊTRE TRÈS BELLE AVANT LE DRAME, S'ALDA DE L'ÉPAULE ET DU COUDE POUR TENTER DE PÉNÉTRER DANS LA PIÈCE.

UN OFFICIER, DERRIÈRE ELLE, D'ÂGE MÛR, LE CRÂNE DÉGARNI AUTOUR DES OREILLES COMME SOUVENT CHEZ LES SUJETS NERVEUX, LES DENTS RARES MAIS BLANCHES, LES GENOUX LÉGÈREMENT EN DEDANS, CHEVILLES NUES ET FERMÉES, ONGLES TAILLÉS DE FRAIS, HAIRINE DÉGAGEANT UNE PORTE ODEUR D'EAU DE COLOGNE DANS UN CENDRIER, MENTON BAS, NEZ EN CORNET DE GLACE À DEUX BOULES AU CHOCOLAT RETOURNÉ AVANT D'AVOIR ÉTÉ ENTIÈREMENT CONSOMMÉ, MAINS GANTÉES DE CAOUTCHOUC POUR LES FOUILLES PRÉCISES, AIDA LA DAME À SE FAIRE PASSAGE MAIS SANS PLUS DE SUCCÈS.

IL FALLUT SE RÉSOUDRE À FAIRE SORTIR QUELQU'UN. IL FUT DÉCIDIÉ QUE CE SERAIT L'OFFICIER, LE PREMIER, CELUI QUI N'AVAIT PAS ÉTÉ DÉCRIT.

LE PREMIER OFFICIER, NOËL, UN SOLIDE GAILLARD D'ÂGE MÛR, AUX YEUX TRÈS FOURNIS, AUX JAMBES SEMBLABLE-T-IL NOUVEAUX, AU SEXE GONFLÉ PAR LA TENTATIVE DE PÉNÉTRATION DE LA DAME, AUX JOUES ROUGIES PAR LE MAQUILLAGE DESTINÉ À IMPRESSIONNER LES SUSPECTS ET MASQUER LES TROUBLES, SE DÉCIDA À QUITTER LA PIÈCE POUR LAISSER SA PLACE À LA DAME, À LA CONDITION QUE LA PORTE RESTE OUVERTE.

NOËL S'EXTIRPA DES 500 SOSIES ET LA DAME, ROSA PINA, LE REMPLAÇA PRESQUE EXACTEMENT.

IL MONTA SUR UN BANC, — ALORS, QUI RECONNAISSEZ-VOUS, MADAME PINA ?

ROSA PINA TOURNA SUR ELLE-MÊME POUR DÉVISAGER TOUTES LES PERSONNES PRÉSENTES, UN JEU DE GLACES EN HAUT DES MURS ET AU PLAFOND LUI PERMETTANT DE VOIR CHACUN OÙ QU'IL SE TROUVE, MAIS SON MOUVEMENT TOURNANT LA FIT SE DÉGAGER LÉGÈREMENT DE SON ENCLAVE ET CE FUT SUFFISANT POUR QU'ELLE SOIT EXPULSÉE DE LA PIÈCE, VAINCUE PAR LA PRESSION.

IL VAUDRAIT MIEUX QUE JE MONTE SUR LE BANC, OFFICIER. — CHÈRE MADAME, SI VOUS MONTIEZ SUR LE BANC, VOUS TROUVERIEZ EN DEHORS DE LA SALLE DE CONFRONTATIONS ET VOTRE TÉMOIGNAGE NE POURRAIT ÊTRE RETENU.

D'AUTRE PART, DU BANC OÙ JE ME TROUVE, FACE À LA PORTE, IL Y A DEUX ANGLES MORTS MASQUANT AU TOTAL UN BON QUART DES CONFRONTABLES, ANGLES MORTS QUE LES JEUX DE GLACES, RÉGLÉS EN FONCTION D'UN OBSERVATEUR, SE TROUVANT DEVANT LA PORTE, MAIS À L'INTÉRIEUR, NE DÉGAGENT QU'À MOITIÉ.

— CETTE SALLE EST DÉCIDIÉMENT TROP PETITE, OFFICIER, SANS VOULOIR ME MÊLER DE CE QUI NE ME REGARDE PAS.

— MAIS VOUS VOUS MÊLEZ DE CE QUI VOUS REGARDE, MADAME. TOUT CITOYEN A LE DROIT DE PORTER UN JUGEMENT SUR L'USAGE QUI EST FAIT DE LA FINANCE PUBLIQUE. DANS LE CAS PRÉSENT, LA SALLE A ÉTÉ CONÇUE IL Y A QUELQUES ANNÉES SEULEMENT ET IL ÉTAIT DIFFICILE DE PRÉVOIR ALORS L'AUGMENTATION SI RAPIDE DES SOSIES, VOUS EN CONVIENDREZ AVEC MOI.

— J'EN CONVIENS, OFFICIER. AINSI, MOI-MÊME, À LA MÊME ÉPOQUE, J'ÉTAIS DE TOUTES MES FRÈRES ET SŒURS CELLE QUI LEUR RESSEMBLAIT LE MOINS. EH BIEN, JUSTE AVANT LE DRAME, J'ÉTAIS DEVENUE LA PLUS RESSEMBLANTE.

— INTÉRESSANT, CELA, MADAME. ... POURQUOI N'EN AVEZ-VOUS PAS PARLÉ PLUS TÔT ?

— MAIS PARCE QUE VOUS NE M'AVEZ PAS DEMANDÉ DAME PARBLEU. ET SI VOUS L'AVIEZ FAIT, JE NE VOUS AURAIS PAS RÉPONDU CAR JE VIENS TOUT

JUSTE DE M'EN RAPPELER. LE DRAME M'A À CE POINT TRAUMATISÉ QUE J'AVAIS OUBLIÉ CE DÉTAIL QUI EN EFFET M'APPARAÎT BRUSQUEMENT COMME SIGNIFICATIF, CONVE-NEZ-EN.

— C'EST VITE DIT, MADAME, ENCORE FAUT-IL LE PROUVER. MAIS NOUS VERRONS PLUS TARD SI NÉCESSAIRE, VOUS CONNAISSEZ-VOUS DES ENNEMIS PARMI VOS FRÈRES ET SŒURS ?

— CA NE M'ÉTONNERAIT PAS. SI NOUS RÉUSSISSONS À PROUVER QUE MON ÉVOLUTION RAPIDE VERS UNE RESSEMBLANCE SUPÉRIEURE LES BLES-SAIT DANS LEUR AMOUR-PROPRE, JE NE SERAIS PAS SURPRISE QU'UN ME DÉTESTENT AU POINT DE ME VITRIOLER.

— VOTRE RÉPONSE N'EST PAS CATEGORIQUE MAIS JE LA COMPRENDS, VOUS HÉSITEZ À DESIGNER VOS FRÈRES ET SŒURS COMME CRIMINELS. C'EST NATUREL. BIEN. JE CROIS QUE CE SERA TOUT POUR AUJOURD'HUI. NE QUITTEZ PAS LA VILLE SANS NOUS EN AVERTIR. JE NE VOUS EMBRASSE PAS, PERSONNE NE DOIT SE DOUTER QUE NOUS NOUS CONNAISSONS.

— MENTEUR, AVANT LE DRAME TU M'AURAS EMBRASSEE DEVANT LE PAPE !

— JE T'EN PRIE, ROSA, PAS DE SCANDALE ICI. AU REVOIR, MADAME PINA.

NOËL, AIDÉ DU SECOND OFFICIER, LÉON, POUSSA PINA HORS DU BLOC. AH, LA, C'EST PLUS FACILE, DIT LÉON, QUI AVAIT DÉJÀ POUSSÉ EN VAIN LA DAME POUR LA FAIRE ENTRER DANS LA SALLE DE CONFRONTATIONS.

— MOINS FORT, LÉON, VOYONS ! VOUS L'AVEZ ENVOYÉE VALDINGUER DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE.

— EXCUSEZ, M'SIEUR NOËL. — N'EN PARLONS PLUS, LE SUPÉRIEUR EST LÀ ?

— OUI, JE L'AI VU ENTRER PAR SA FENÊTRE.

— JE VAIS AU RAPPORT. RELÂCHEZ LES 250 FRÈRES ET SŒURS PINA ET FAITES-LES SUIVRE PAR NOS 250 HOMMES.

NOËL FRAPPA À LA PORTE DU SUPÉRIEUR. IL ENTRA, LE SUPÉRIEUR, UN HOMME À PEINE MÛR POUR SA FONCTION, SE TENAIT SUR UNE ARMOIRE D'UN STYLE QUE NE CONNAISSAIT PAS NOËL, MAIS CE N'ÉTAIT PAS UNE RÉFÉRENCE.

— ALORS L'AFFAIRE PINA, PAS ENCORE RÉSOUE, PROFESSEUR NIMBUS ? LE SUPÉRIEUR APPELAIT TOUJOURS NOËL PROFESSEUR NIMBUS PARCE QU'AVEC SES PETITES LUNETTES IL RESSEMBLAIT À UN PROFESSEUR.

— PRESQUE, SUPÉRIEUR DE MES DEUX. NOËL RAJOUTAIT TOUJOURS DE MES DEUX À SUPÉRIEUR PARCE QU'IL ÉTAIT ORIGINAIRE DES DEUX SŒURS. JE DOIS VOUS AVOUER UNE CHOSE : J'AI COUCHÉ AVEC ROSA PINA PENDANT DIX ANS. JE PEUX DONC VOUS CERTIFIER QUE LA FEMME VITRIOLÉE QUI S'EST PRÉSENTÉE POUR LA CONFRONTATION N'EST PAS ROSA PINA.

DEUX PREUVES IRREFUTABLES M'ONT ÉTÉ DONNÉES LORSQUE LÉON A TENTÉ DE LA FAIRE PÉNÉTRER DANS LA SALLE ET ENSUITE LORSQU'IL L'A ENVOYÉE VALDINGUER DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE.

— JE VOIS LE GENRE.

— POUR MOI, ROSA PINA EST MORTE. ELLE ÉTAIT L'AÎNÉE DES PINA. LE TESTAMENT DES PARENTS L'A DÉCLARÉE SEULE HÉRITIÈRE. UNE DE SES SŒURS L'A TUÉE POUR PRENDRE SA PLACE. MAIS ROSA NE RESSEMBLAIT PAS À SES FRÈRES ET SŒURS. LA COUPABLE S'EST VITRIOLÉE ET À ELLE LE MASOT.

— DES PREUVES, PROFESSEUR NIMBUS, DE VRAIES PREUVES.

— JE LES ATTENDS. SI MA THÉORIE EST BONNE, IL N'Y A PLUS QUE 249 PINAS. J'EN AI FAIT SUIVRE 250, CE QUI FAIT UN INTRUS.

— NOUS SAURONS LE FAIRE PARLER.

RUBRIQUE PHOTO-AMATEUR

Le gagnant du mois : Michel Massé, 31 ans, Metteur en scène à Nancy dans l'EST. Un grand bravo, Michel, continue la mise en scène.



COMME MICHEL ENVOIEZ VOS PHOTOS D'AMATEUR À HUBOTÉDIT DU SQUARE 10 RUE DES TROIS PORTES PARIS 13. LES MEILLEURES SERONT PUBLIÉES.

LA GAGE DE L'ÉCUREUIL

et Louis M. Brown.

Registered U. S. Patent Office



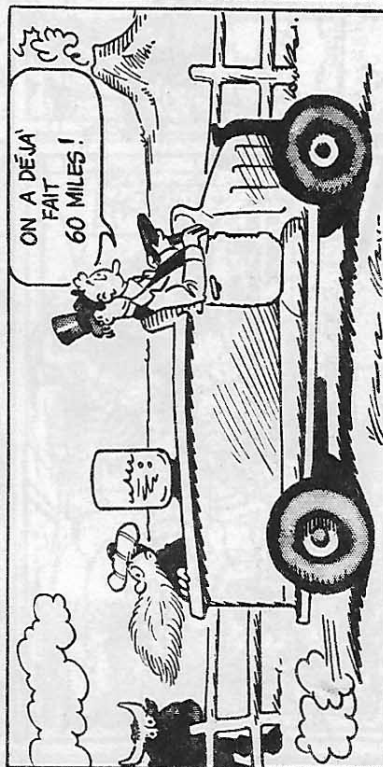
Copy. 1937, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved.

10-24-

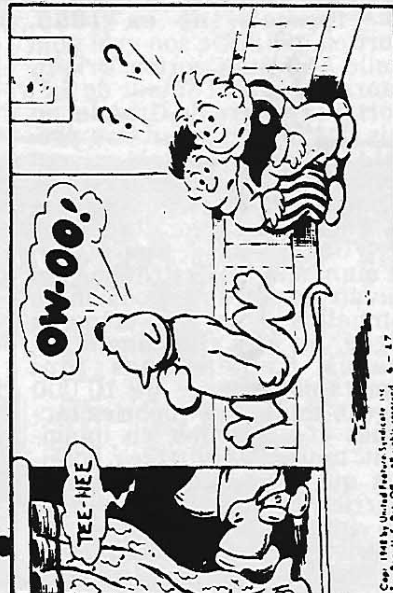
LA GAGE DE L'ÉCUREUIL

Gene Allen

Registered U. S. Patent Office







DANI FUTURO : Bande dessinée créée en 1969 pour la revue espagnole *Graceta Junior* par Victor Mora (scénario) et Carlos Gimenez (dessin). La série est arrivée en France en 71, dans *Tintin*. Il s'agit des aventures d'un jeune homme de notre époque transporté en 2005, et qui va d'émerveillement en émerveillement, de terreur en terreur, bien que l'ambiance générale soit plutôt souriante, très « futur de papa ». D'ailleurs, 2005, ça approche...

Dani est un ravissant adolescent aux cheveux blancs ; il a une copine, Iris, ravissante adolescente aux cheveux noirs. Un capitaine spatial bourru, Stentor, qui ressemble comme deux gouttes de gnoles au McClure de Giraud, et un robot court sur pattes, Jorge, les accompagnent. Ils sont ravissants aussi. D'ailleurs tout est ravissant chez Gimenez, dont le dessin est très « jeune fille ». Pour ce qui est des décors, gadgets, etc., on sent qu'il a beaucoup observé Mézières, qui jadis trouvait même chez Gimenez des détails entiers de ses propres planches carrément décalqués. Mais ce sont des péchés de jeunesse. Et les scénarii de Mora ne sont pas si tartes que ça. Dans *les Maîtres de Psychedelia*, par exemple (paru en album dans la collection « Jeune Europe », distribution Dargaud), Dani aborde une planète qui paraît paradisiaque mais où la réalité est truquée grâce à des produits hallucinogènes déversés dans l'atmosphère... Il y a du Dick là-dedans !

DANRIT (CAPITAINE) : Auteur et militaire français, né en 1855, mort en 1916. De son vrai nom Emile-Auguste-Cyprien Driant, Danrit est le seul auteur de S.F. mort à la guerre (la Grande, au bois des Caures pour être précis) ; à cause de cela, il eut droit à un timbre à son effigie, honneur qu'il partage avec Jules Verne. Mais qui était Danrit ? Un officier d'Etat-major, un maniaque de la stratégie qui n'avait jamais eu l'occasion de combattre avant 14, et qui a aligné, en une vingtaine d'ouvrages romanesques (qui comptabilisent plus de 10 000 pages), toutes ses théories tactiques et politiques, en imaginant toutes les guerres possibles qui attendaient ce féroce guerrier de bureau au coin de son imagination belliqueuse : contre les Allemands (*la Guerre de demain*), contre les Musul-

PETIT DICO DE LA S.F.

mans et les Noirs (*l'Invasion noire*), contre les Anglais (*la Guerre fatale*), contre les Jaunes (*l'Invasion jaune*)... Dans tous les coins du globe, sur terre, sous terre, sur les mers, dans les airs, on se bat. Et Danrit n'oublie évidemment pas, au nombre de ses ennemis héréditaires, les instituteurs laïcs (*Robinsons souterrains*), ni les journalistes :

- Ceci est un décret supprimant les journaux pendant la durée de la guerre.

- Ah ! Pour cela, s'écria brusquement le père Orsat, bravisimo !

- On dirait que vous avez une dent contre les journaux, Orsat, dit en riant le commandant.

- Pas contre les journalistes, au milieu desquels il y a de fort braves gens, mon commandant, mais contre la presse en général : en temps de guerre, c'est l'institution néfaste par excellence.

Cet admirable dialogue témoigne du sens social de Danrit, dont les notations, d'un humour involontaire, donnent à l'œuvre un cachet inimitable ; on peut citer comme autre exemple la recommandation de ce lieutenant qui, après un horrible massacre, ne veut pas qu'on nettoie le sang sur la piste où un avion va décoller : *Laissez... le sang est un lubrifiant, il aidera au glissement de l'appareil.*

Fin stratège, cet « utopiste de la guerre » (l'expression est du critique Jean-Jacques Bridenné) a tout prévu : les ballons métalliques à la Cappaza,

soucoupes volantes avant la lettre, fusils silencieux à gaz carbonique, automates combattants, téléviseurs, pluie artificielle, gaz toxiques et guerre bactériologique, forts flottants sur radeaux de cellulose, obus-sirènes pour effrayer les chevaux, tourelles Schumann pour organiser un front cuirassé, canons-boomerang pour tirer dans les coins...

Si ce n'est pas venu, confiance, ça viendra ! Et pour ce qui est de la haute politique, Danrit a eu des illuminations surprenantes, comme dans *l'Invasion jaune*, où ce n'est pas la France mais l'Allemagne qui galvanise l'Europe et organise l'union sacrée contre les hordes barbaresques, sous la direction d'un Kaiser qui ira bravement mourir à la tête de ses troupes - tandis que l'Angleterre trahit. L'Europe nouvelle de monsieur le chancelier Hitler n'est pas loin...

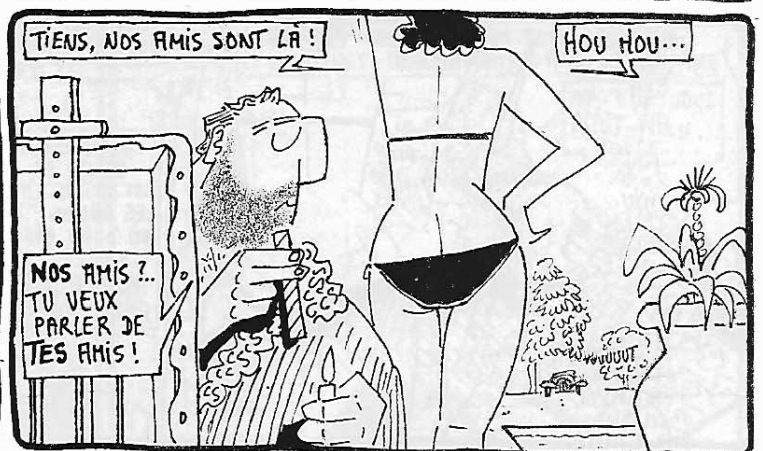
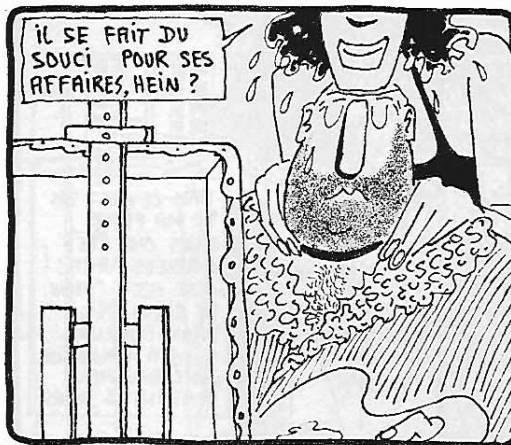
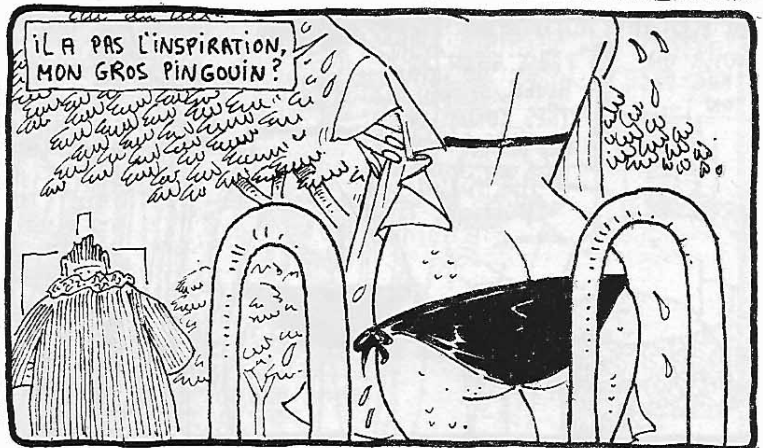
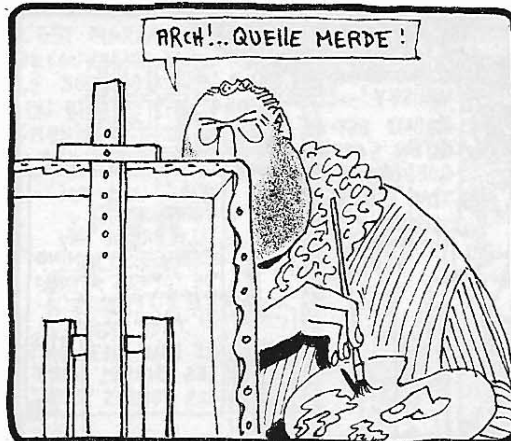
Après ça, l'auteur du « Petit Dico » tient à préciser qu'il a refusé de se salir les yeux à lire une seule ligne de Danrit. Toutes les opinions et les extraits qui précèdent ont été intégralement pompés sur la célèbre *Encyclopédie* de Pierre Versins (éditions l'Age d'Homme), et sur le *Panorama de la science-fiction* de Jacques Van Herp (Marabout), deux ouvrages à lire pour ceux qui veulent en savoir un peu plus que moi. Van Herp, qui semble avoir pour Danrit un intérêt assez trouble, donne cet avis définitif qui achève bien le portrait du foudre de guerre :

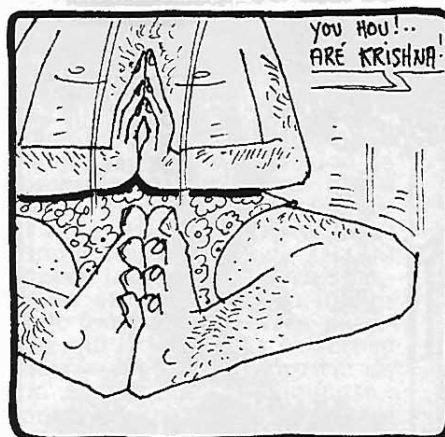
Driant écrit en théoricien. Il a étudié mais il n'a pas VU. Il travaille sur des rapports, analyses et faits décantés et filtrés qui ne livrent plus l'odeur du massacre. Aussi ses immenses tueries manquent de vie. Quant à la lassitude du combattant, les souffrances, les agonies et les horreurs du combat, il n'en dit rien car il ne les connaît pas.

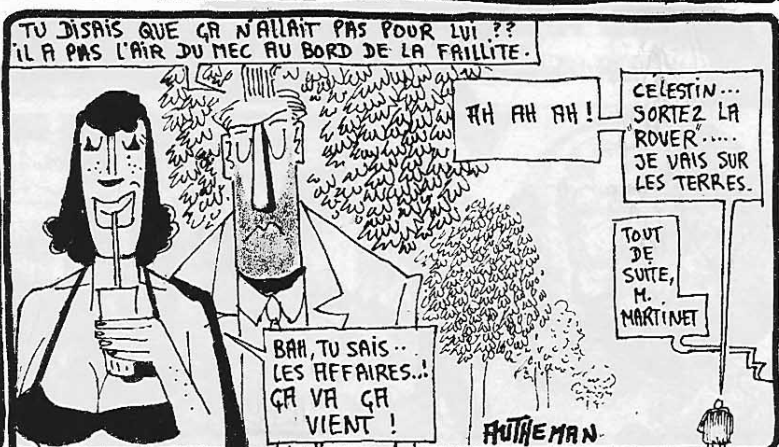
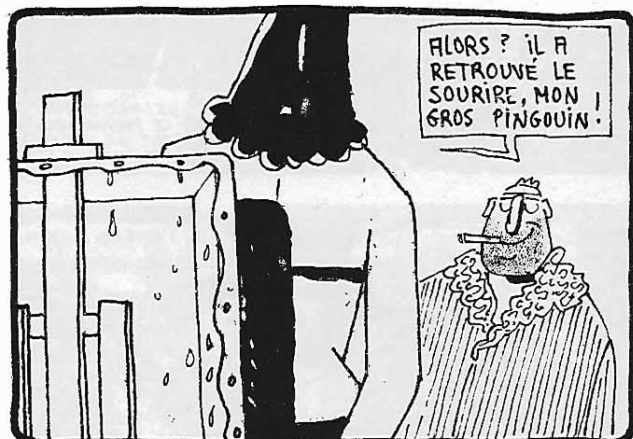
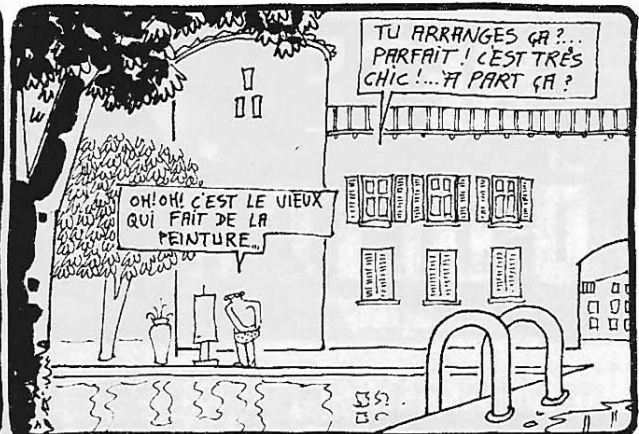
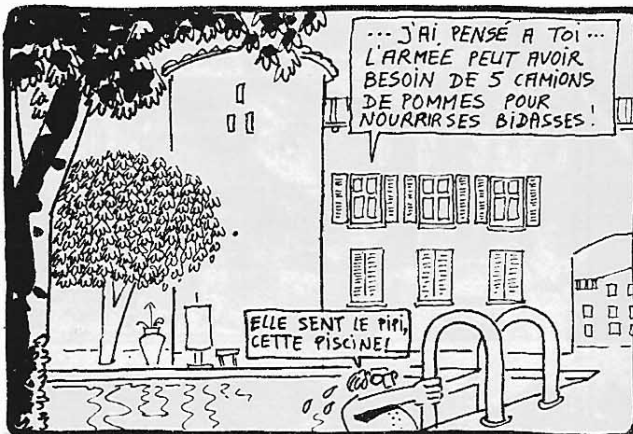
Terminons ce panégyrique en précisant que l'article de Versins sur l'auteur de *Mort à tout le monde* (mais oui, mais oui !) lui a valu un bel article de *Minute*, découpé et affiché en bonne place dans la « Maison d'Ailleurs » (5, rue du Four, Yverdon, Suisse), et où l'auteur de l'*Encyclopédie* est traité de sale métèque qui a sali la mémoire d'un héros national mort pour la patrie. Les mauvaises causes sont plus marrantes que les bonnes.

Andrevon

La Ratelière







La BÊTE D'ULTOR

FRANK BELLAMY



Garth explore une caverne dans le Derbyshire avec une amie. Quatre cents mètres sous terre...

GARTH, L'EAU MONTE !

IL DOIT Y AVOIR UN GROS ORAGE À LA SURFACE, LIZ ! SORTONS D'ICI AVANT DE NE PLUS POUVOIR !



L'eau monte à une vitesse incroyable...

RELAXE, LIZ... CE TUNNEL DOIT DEBOUCHER DANS UNE GROTTE À PEU PRÈS PAR ICI !



LE TUNNEL SE REMPLIT TROP VITE ! JE POURRAIS NAGER JUSQU'AU BOUT, MAIS LIZ NE TIENDRAIT PAS LE COUP !

Un rocher tombe...

C'EST BOUCHE, GARTH... NOUS SOMMES COINÇÉS !



DU CALME, LIZ ! JE VAIS DÉGAGER UN OU DEUX BLOCS... C'EST NOTRE SEULE CHANCE !



REGARDE, LIZ... JE NE SAIS PAS CE QUI VA SE PASSER QUAND JE VAIS OUVRIR !



Garth fait jouer sa force phénoménale, et...



ÇA Y EST, LIZ ! AVEC UN PEU DE CHANCE, CE PASSAGE NOUS AMÈNERA DANS UNE CAVERNE AU-DESSUS DU NIVEAU DE L'EAU !



ON VA ATTENDRE ICI QUE L'EAU BAISSSE EN DESSOUS !

REGARDE, GARTH ! ON DIRAIT DES ŒUFS !



QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA ?

C'EST TOI LA BIOLOGISTE, TU DEVRAIS LE SAVOIR !



JE N'AI JAMAIS RIEN VU DE PAREIL ! IL FAUT QUE JE LES RAMÈNE

TU T'ATTENDS À QUOI ? TU VAS ÉLEVER DES DINOSAURES ?



Les flots baissent peu après...

RENTRONS À L'HÔTEL, GARTH ! CET ŒUF M'INTRIGUE !

VOUS, LES SCIENTIFIQUES, VOUS N'ÊTES QU'UNE BANDE DE FANATIQUES !



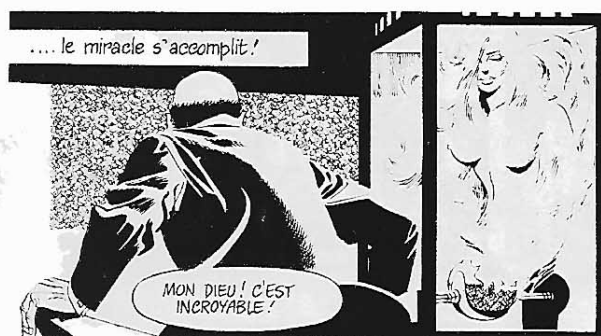
REGARDE, GARTH ! IL EST PHOSPHORESCENT !

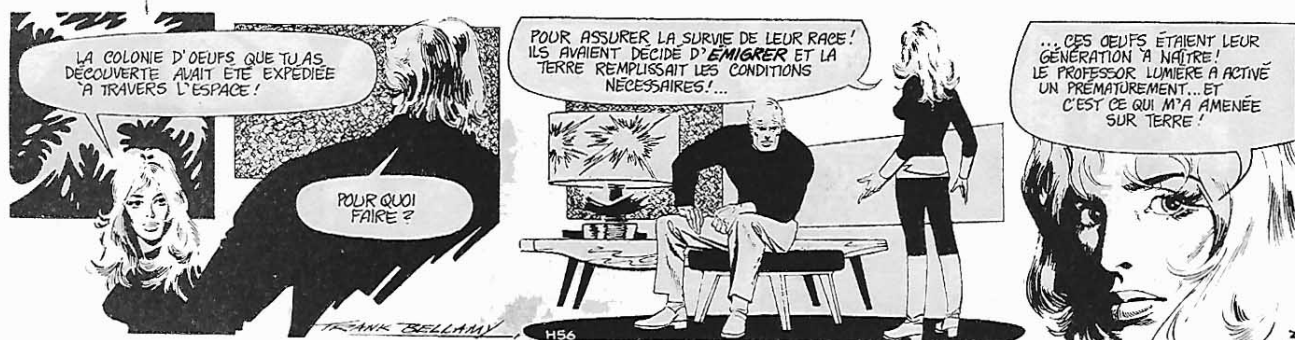
TOI AUSSI, MA PETITE LIZ ! MAIS ON N'EST PAS VENUS ICI POUR CONTEMPLER UN ŒUF !

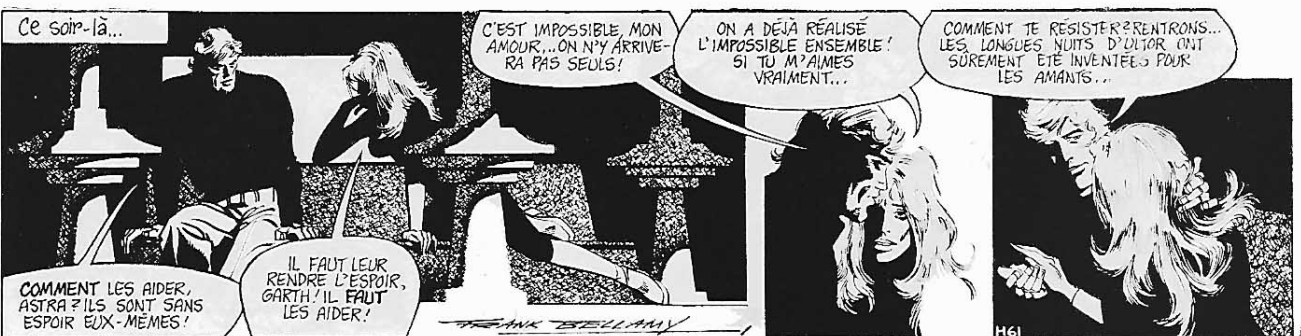
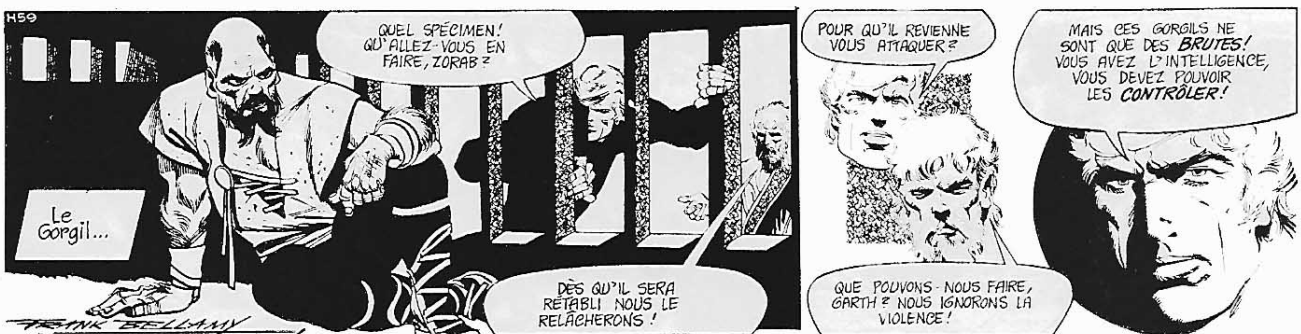
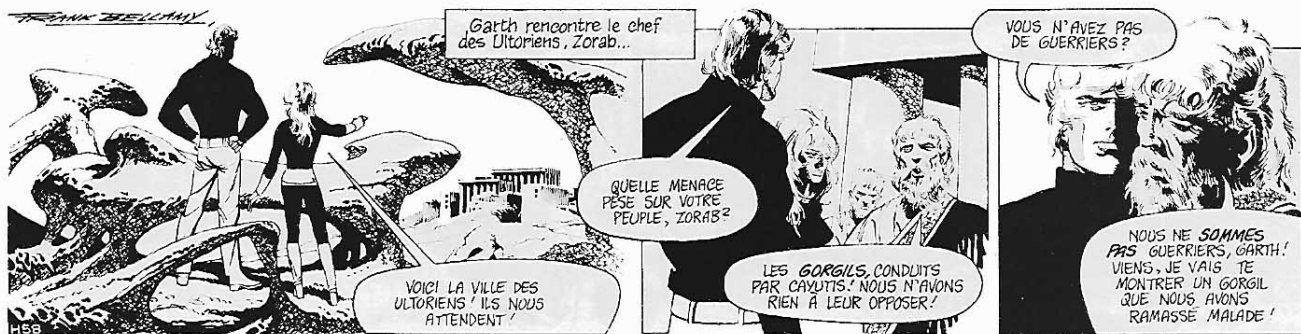


SI ÇA PEUT TE FAIRE PLAISIR, J'APPELERAI LE PROFESSEUR LUMIÈRE.

MAINTENANT, PASSONS AUX CHOSSES SÉRIEUSES !









H67



Le corps disparaît totalement. Garth sent une odeur fétide, comme une haleine sur ses joues... puis tout se calme à nouveau...



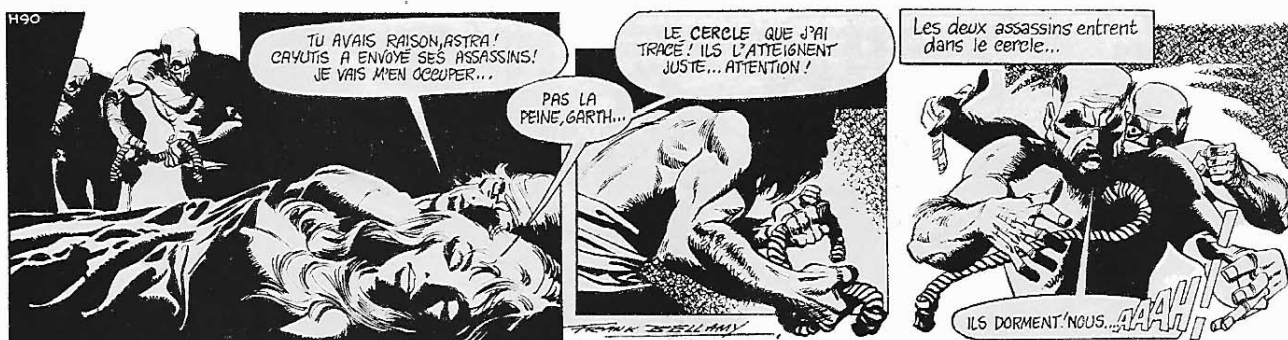
H69

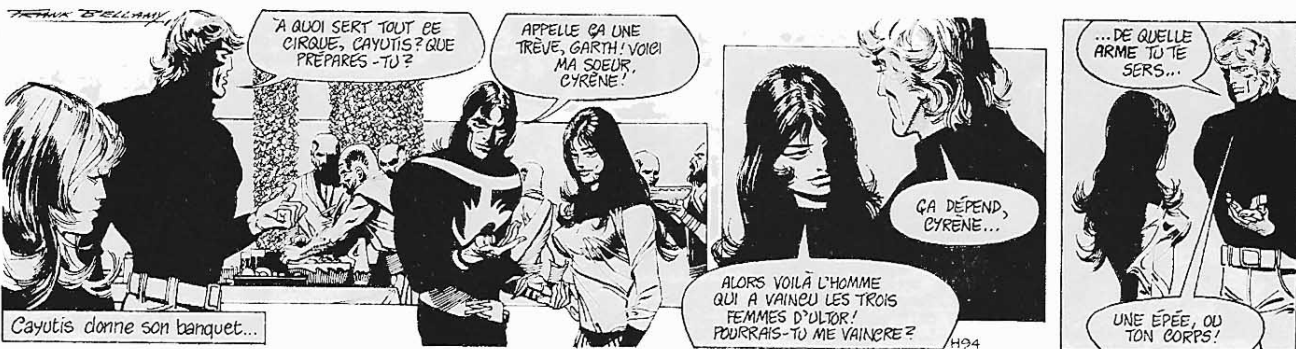


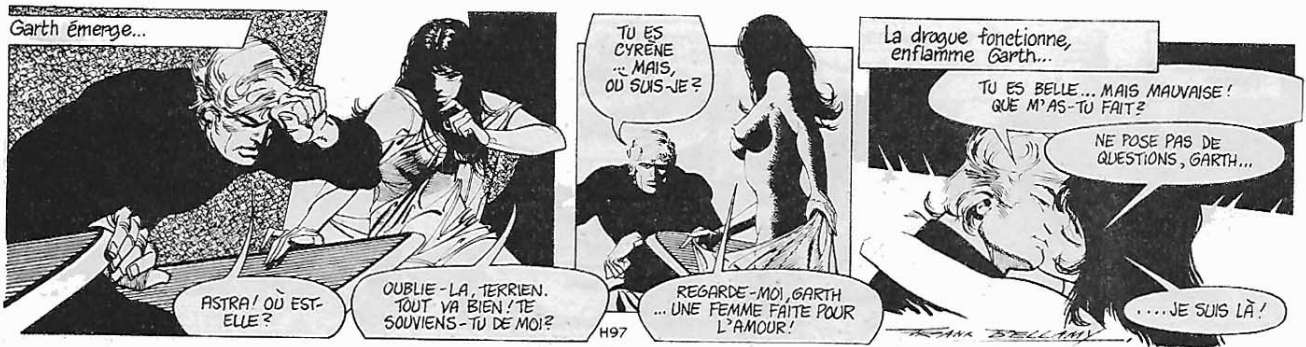










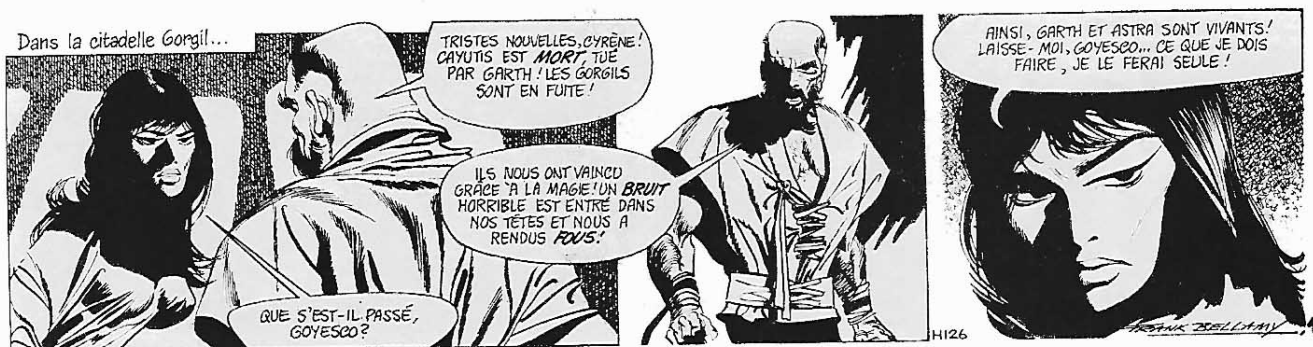
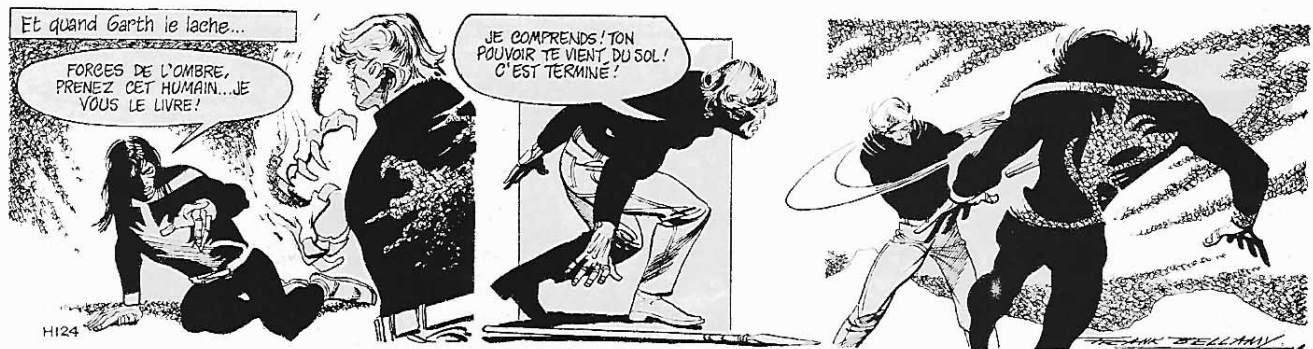


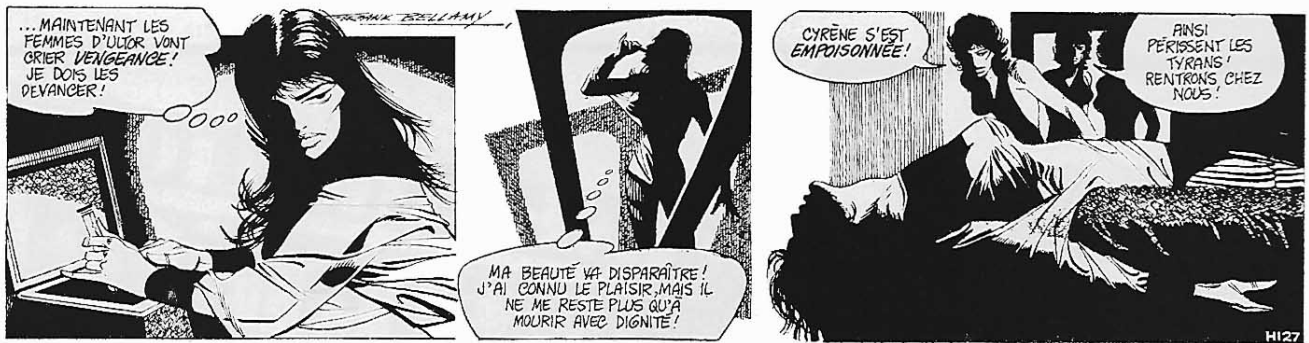












fin de l'épisode



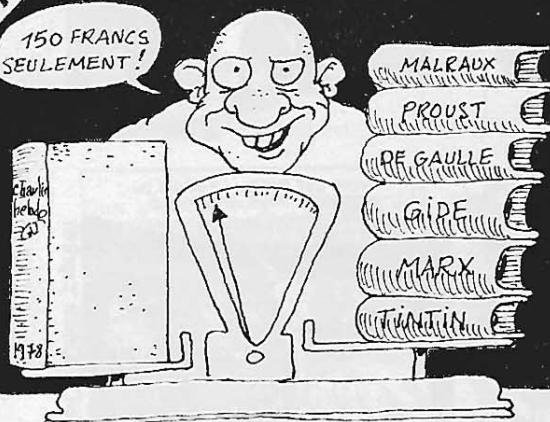
**Cette belle
reliure
est conçue
pour contenir
12 numéros
de
Charlie mensuel**

A commander
au journal, 10 rue
des 3 portes,
75005 PARIS
*
30 F. port compris

N.

**★ INCOMPARABLE! LA COLLECTION RELIÉE
de CHARLIE HEBDO 1978!
couverture toilée bleue!**

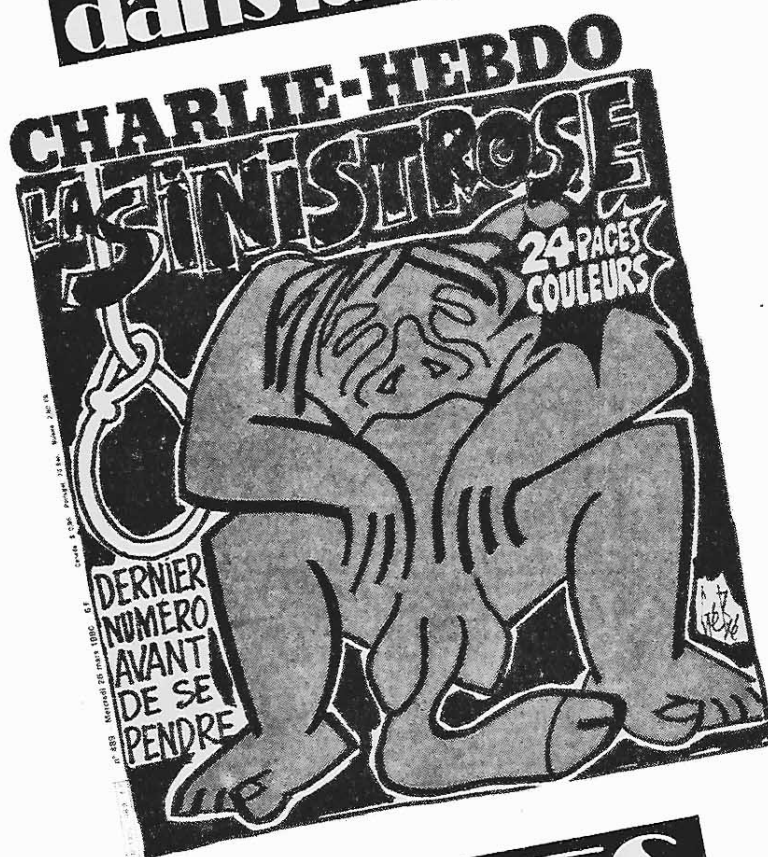
150 FRANCS
SEULEMENT!



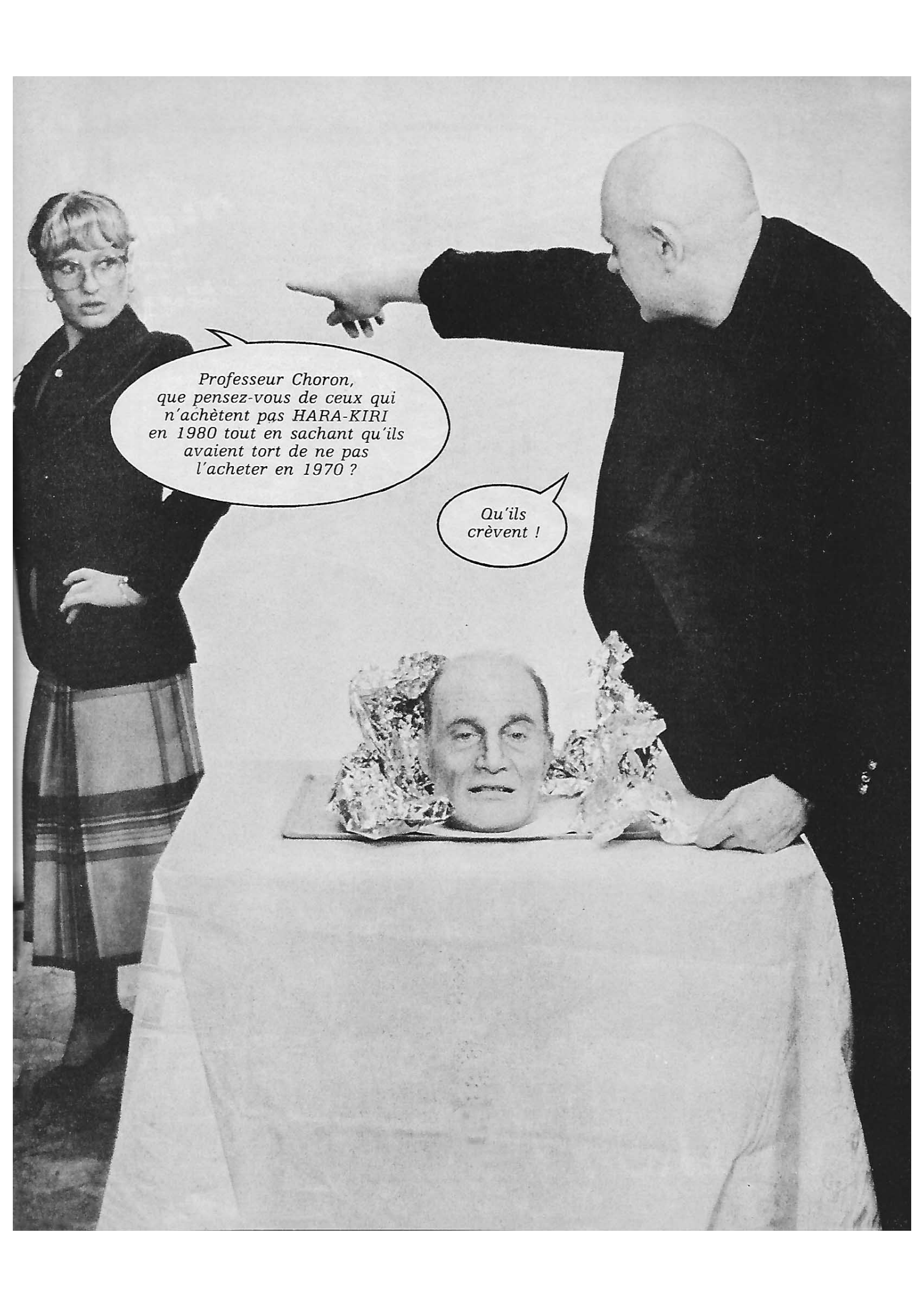
A commander au journal: 10 rue des
3 portes 75005 PARIS

N.

**tous les mercredis
l'actualité
à coups de poing
dans la gueule**



**24 PAGES
8 PAGES COULEUR
en vente partout
6F**



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

Annnonce conçue et réalisée gracieusement à l'initiative de l'Agence Navarre,
l'illustration offerte par Topor, l'exécution par le Studio Cinq sur Cinq, la photogravure
par la Penta, l'espace par ce journal.

Je tiens à contribuer à l'action d'Amnesty
International en vous adressant un don :
moins de 50 F ☐ 100 F ☐ 500 F ☐ et plus.

Nom (facultatif) _____

Adresse _____

Code postal _____

Ville _____

J'adresse à l'ordre de Amnesty International
un chèque bancaire barré, un chèque postal
ou virement CCP N° 30.160.16 U, La Source.

Amnesty International est un mouvement
impartial d'interventions directes pour la
libération des prisonniers d'opinion dans le
monde, l'abolition de la torture et de la peine
de mort. Ce combat est aussi le vôtre.

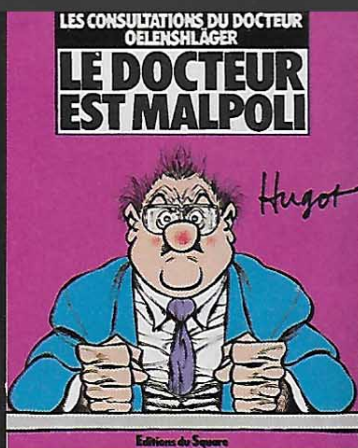
Aidez-nous par vos dons.

AMNESTY INTERNATIONAL

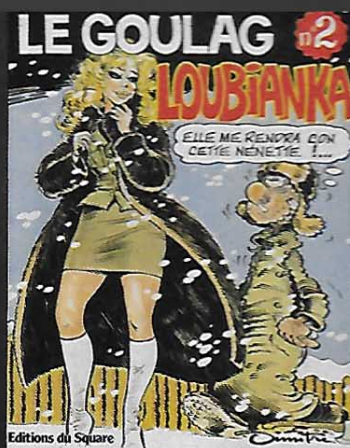
Section Française
18, rue de Varenne 75007 Paris

**AMNESTY INTERNATIONAL
DIT NON A LA PEINE DE MORT.**

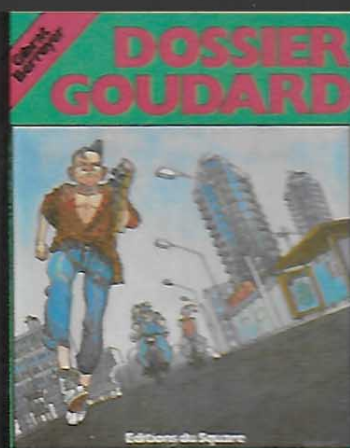
**derniers
parus
aux
éditions
du
square**



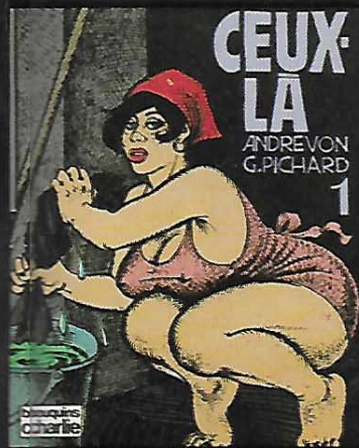
30 F



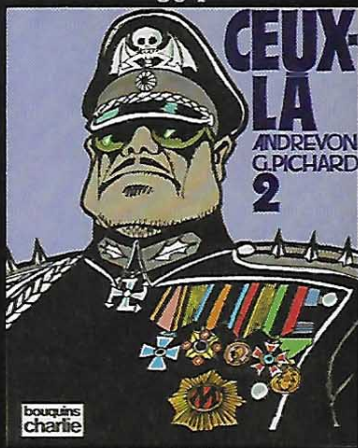
30 F



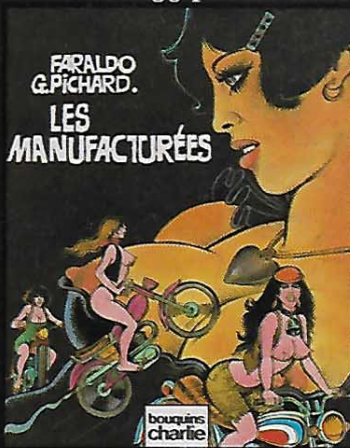
30 F



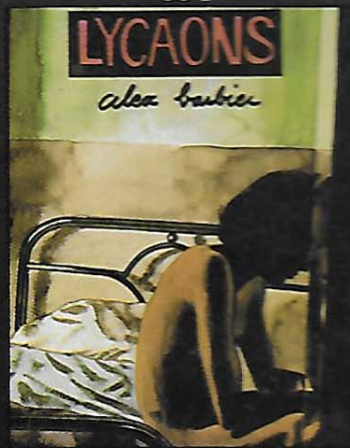
30 F



30 F



45 F



45 F

GARELLI... ou tu retardes d'un cyclo !



Primo, VIP 2, Katia de Garelli : les 50 cm³
"ligne nouvelle", nerveux, puissants, solides, endurants, sans problème d'entretien,
sans permis... la liberté quoi ! Pour découvrir les Garelli, appelle le (3) 037.92.82.
(Garelli. Record du monde des 24 h. 50. cm³).

GARELLI

La puissance sans permis.



